COMTE RENÉ LE MORE

D'ALGER
A TOMBOUCTOU

DES RIVES DE LA LOIRE
AUX RIVES DU NIGER

Avec une carte

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1913

Tous droits réservés

D'ALGER
A TOMBOUCTOU

D. A. & E. H.

A. T. B. B. O. L. T. O. N.

D7
356
L4X
1913
MAA

COMTE RENÉ LE MORE

D'ALGER A TOMBOUCTOU

DES RIVES DE LA LOIRE
AUX RIVES DU NIGER

Avec une carte

PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

1913

Tous droits réservés

COMTE RENE LE MOIRE

D'ALGER

A TOMBOUCTOU

DES RIVES DU NIGER
DES RIVES DE LA LOIRE

1890

PARIS

LIBRAIRIE DE LA VILLE DE PARIS

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-EDITEURS

11, RUE DE LA HARPE, 11

Copyright 1912 by Plon-Nourrit et C^{ie}.

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

A

MONSIEUR LE GÉNÉRAL BAILLOUD

COMMANDANT LE 19^e CORPS D'ARMÉE

Hommage de reconnaissance et d'affectueux respect

COMTE RENÉ LE MORE.

A

MONSIEUR LE GÉNÉRAL BAILLOU

COMMANDEMENT DE LA CORRE MARÉE

Hommage de reconnaissance et d'affection respectueuse

COURTISANE DE LA MORT

Il est à regretter que le
manuscrit de ce document
soit si peu complet.

Avec une simplicité de bon aloi, sans bruit, sans réclame, le jeune voyageur qui offre aujourd'hui à ses amis le récit de son odysée, a accompli un véritable tour de force en se rendant avec deux Chambas d'Alger la Blanche à Tombouctou la Mystérieuse. S'il a su, comme je l'espère, mettre dans son journal de marche l'entrain et la belle humeur qu'il dépensa sans compter à la Société de Géographie d'Alger, lorsqu'il fit devant ses amis l'historique de son voyage, nul doute qu'il n'obtienne près de ses lecteurs de demain le grand succès qu'il remporta auprès de ses auditeurs du mois dernier.

Bonne chance donc à ce petit livre.

Puisse sa lecture engager quelques jeunes Tourangeaux à suivre l'exemple de leur vaillant compatriote et à tenter, eux aussi, les raids lointains. L'histoire impartiale nous enseigne qu'au cours des rudes guerres d'Espagne, ce furent des soldats originaires de la Touraine et de l'Anjou qui supportèrent le mieux les épreuves sans nom de cette dure et longue campagne. La race n'a pas dégénéré.

GÉNÉRAL BAILLOUD.

D'ALGER A TOMBOUCTOU

DES RIVES DE LA LOIRE AUX RIVES DU NIGER

DE TOURS A LAGHOUAT

12 octobre 1910.

Saint-Paterne, dix heures et demie du soir, pluie fine et pénétrante, nuit sombre et pénible.

Le train, dont les lumières percent au tournant à travers les peupliers embués de bruine, approche et siffle. Décor familier cependant et poignant aujourd'hui. Chaude étreinte de mon frère, cordiale poignée de main de mes bons amis de la Bouillerie et de Candé qui ont tenu à venir m'embarquer, un coup de sifflet et me voilà parti... Pour

où, et pour combien de temps? Pour cette Afrique dont j'avais gardé un si vivant souvenir depuis mon premier voyage en 1905, cette Afrique qui m'a toujours attiré, vers le Sahara peut-être dont on cherche à pénétrer les mystères.

Il m'attire, ce grand inconnu, malgré tout le mal que l'on a pu me dire de lui, de triste sur sa solitude angoissante et mortelle. Oh combien imméritées sont ces accusations! Quels souvenirs j'en rapporte! Combien je voudrais te revoir, dompté enfin, sans secret, en planant sur ton immensité de mort.

On ne fait pas cependant un tel saut dans l'inconnu, sans éprouver un serrement de cœur au souvenir de ceux que l'on laisse... de ma mère, qui pendant quinze mois allait vivre par la pensée avec son fils à demi Arabe, passer tant d'heures inquiètes, sans avoir, elle, la griserie de l'inconnu et le souci qui vous étreint de la défense de sa

vie. De sa vieille maison familiale, austère au milieu des chênes, pleine des souvenirs de ceux qui ne sont plus.

Dès les premiers moments du voyage, une inquiétude surgit. La grève des chemins de fer est-elle déclarée? Si oui, arriverais-je à Marseille, ou dans quelle gare devrais-je faire mon premier essai de camping? Sera-ce Tours, on pourrait trouver plus mal. Mais Tours passe, Saint-Pierre des-Corps et ses lumières s'effacent dans la nuit et voici le long ruban de route qui descend vers Lyon.

J'y apprends que la grève est votée. Le train de Marseille part quand même, il y a de l'espoir. Soudain, non loin d'Avignon, en pleine voie, un arrêt, est-ce là? Au moins il y a du soleil; si ce n'est pas l'Afrique, c'est presque déjà le Midi. Un joyeux « coquin de sort on arrivera quand même » me rassure; en effet, peu après on repart, une simple panne : quatre heures, Marseille, le

paquebot, l'embarquement; la grève des chemins de fer je m'en f...iche !

La traversée fut bonne, pas d' « oreilles blanches », ce signe avant-coureur du mal de mer, cœur et mer tranquilles, conversation des plus intéressantes avec deux grands chasseurs comme moi qui avaient fait l'année précédente des hécatombes merveilleuses en Abyssinie. Enfin Alger !

Je n'ai aucune prétention à la littérature ; on m'a dit que ces notes prises au jour le jour pendant quinze mois de bled intéresseraient, je les ai écrites au hasard de mes chevauchées à chameau ; je suis confus de l'importance qu'on leur a donnée, elles demanderaient plutôt de l'indulgence. Pourraient-elles servir au moins, puisque je les livre, à faire aimer cet immense empire africain qui sera, pour nos enfants, un merveilleux chantier, plein de richesses, réservoir incomparable d'hommes et d'énergie.

Ne soyez pas effrayés, mes neveux, petits français, que la colonisation étonne encore, la terre n'y est pas inhospitalière; elle y a des enchantements délicieux, des horizons embrumés de chaleur, des langueurs et des frôlements de femme et parmi ces joies de l'esprit et de l'œil, Alger, quand elle se présente à vous, toute blanche sur la mer bleue, est la plus belle, la plus divine, la plus attirante.

J'ai retrouvé à l'hôtel de l'Oasis trace de de mon premier passage. Quand on pense beaucoup à une chose, elle vous reste familière. J'avais gardé d'Alger, de ses promenades, de sa foule bigarrée, bruyante, et affairée, le meilleur souvenir après le mois passé sous la tente à Colomb Béchar, Figuig Tiout, dans ces coins à peine conquis et alors tout imprégnés de barbarie. N'avais-je pas été, à cette époque, le premier voyageur, non officiel. Je m'en rappelle à mon arrivée le joyeux étonnement de l'hôtelier, pour

mes dix-huit ans quelle petite satisfaction d'amour-propre.

Je me réinstallai donc avec plaisir. En définitive j'aime mieux le solide, on n'est pas Tourangeau pour rien ; dès le lendemain, je me lançai à corps perdu dans les démarches préparatoires du voyage qui me tenait tant au cœur et qui se précisait de plus en plus à mon esprit, la traversée du Sahara. Des rives de la Loire aux rives du Niger.

Ma première visite fut pour le général Bailloud, commandant le 19^e corps d'armée, vieil ami de mon père, qui me reçut le plus affectueusement du monde, mais certes ne fut pas encourageant et m'envoya promener avec une franchise toute militaire et une invitation à dîner pour le soir même avec le général de la Celle et M. de Tavernost, aussi amis des miens. On parla de cette vieille Touraine chère à tous. Le général de la Celle n'avait pas oublié les landes de la Colassière, le chemin des Charbonniers

où il avait chassé à courre peu d'années auparavant à la tête d'un brillant cortège de Saumurois, jeune entre tous ; le général Bailloud et lui se rappelaient le débuché de la lande de Souvigné ; et moi, pendant ce temps, je pensais à celui que je méditais : le débuché à chameau. On parla d'ailleurs de mon projet, pas trop, je craignais un *reto* de la part de l'autorité. Puis, j'avais aussi quelques velléités de commerce, soit dans le Sud, soit au Maroc dont on commençait à parler beaucoup et où M. de Tavernost allait, quelques jours après, entreprendre un voyage d'études.

Je ne m'arrêtai que cinq jours à Alger, bien employés en courses de toutes sortes. Dès le deuxième jour j'étais allé voir M. Morand, recteur de la Faculté. Il me mit en rapport avec un de ses amis, officier d'ordonnance de M. Jonnart. Je lui exposai mon projet d'aller dans le Sud et grâce à lui je pus obtenir un laissez-passer du gouverneur.

C'était un indispensable passeport d'autant plus efficace que l'autorité de M. Jonnart était grande et unanimement respectée. Le général Bailloud, à qui au fond cette équipée ne déplaisait pas, y joignit un mot très chaleureux pour les commandants de postes que je rencontrerais, et Dieu sait l'accueil aimable, hospitalier que j'ai partout trouvé. Je ne pourrai nommer tout le monde, mais que tous voient ici l'hommage de mon plus reconnaissant souvenir.

Enfin, le matin du cinquième jour, après une gaie soirée passée avec mes deux compagnons de bateau, je pris le train pour Blidah où je déjeunai bien entendu d'une orange dans ce paradis des oranges. D'ailleurs, ville charmante, propre et gaie, centre d'un vignoble réputé. J'enviai les tirailleurs que je vis défiler d'une si martiale allure, encore un souvenir de Colomb Béchar.

Je repris le train jusqu'à Beuvia où mal-

heureusement il s'arrête et est remplacé par la diligence.

Je n'ai jamais éprouvé une sympathie particulière pour la locomotion à chevaux; l'omnibus familial, même pour les six kilomètres qui nous séparaient de notre paroisse, ne m'a jamais attiré; le ciel devait me punir de ce dédain en me faisant l'hôte pendant cinq jours de cette effroyable chose qu'on appelle une diligence. Elle a de plus l'inconvénient de revenir très cher; mes cinq jours de diligence et le transport de mes bagages me coûtèrent trois cents francs.

Qui de nous ne se rappelle le général Dourakine et l'arrivée de sa nièce Mme Papofska? Le pesage de mes bagages, mes trois fusils, cantine, malles, marmite et lit, leur arrimage au faite de l'étrange véhicule, tout cela ne se fit pas sans mal et sans rappeler le livre de Mme de Ségur. A signaler tout spécialement la caisse blindée,

œuvre de notre jardinier qui, là encore, frappa tous les regards; à Marseille, elle avait déjà attiré l'attention des douaniers; ils n'étaient pas loin de la prendre pour une machine infernale. C'en était presque une d'ailleurs et je rends justice à l'habileté d'Alphonse; chargée de cartouches, elle a fait, aller et retour, le chemin de Tombouctou.

Les cartouches sont la manne moderne et indispensable du voyageur au désert.

Je roulai pendant trois jours en diligence à travers les montagnes boisées de l'Atlas, auxquelles succédèrent de grands pâturages où le chameau commençait à dominer. Durant ce temps, qui me parut interminable, malgré quelques jolis points de vue dans la montagne, on roule, on s'arrête, on dîne, on dort, selon l'inspiration du conducteur, tout est imprévu, rien n'est agréable. Je veux citer cependant parmi les plus jolis endroits Djelfa et sa forêt. J'y revis l'uniforme de nos forestiers.

De temps en temps, on change les chevaux dans d'infâmes caboulots peuplés de gens en guenilles et souvent sans aveu qui vous y débitent d'innommables boissons. Vous y êtes poursuivis par l'odeur fade de l'anisette, la liqueur préférée. La cuisine ne mérite aucun qualificatif, le café seul y est bon et vous remet le cœur en place.

LAGHOUAT A IN SALAH

28 octobre.

Enfin apparut Laghouat, tache verte, tranchant sur les hauts plateaux sahariens qui s'accroissent et donnent surtout au sud de la ville la première impression du désert. C'est la région de l'alfa et des moutons dont les nombreux troupeaux font la richesse des tribus arabes de grande tente qui vivent dans ces pâturages.

En approchant de la ville, l'œil découvre de blanches petites maisons. Elles s'éparpillent et se cachent sous les palmiers qui couvrent les deux petits coteaux sur lesquels la ville est bâtie. Laghouat a l'aspect riant et propre, ses palmiers sont superbes, ses rues

larges et, ce qui fait sa gloire, ce sont ses jardins remplis de grenadiers qui s'accrochent au flanc des coteaux et les couvrent d'une végétation luxuriante, aux grenades délicieuses et parfumées. Avec quel plaisir je devais les retrouver un an après, au sortir du désert!

L'enceinte fortifiée de la ville soigneusement crénelée rappelle quel centre de résistance elle fut. Le souvenir du général Margueritte y est resté très vivant et ses chevauchées légendaires.

Mes trois jours de diligence m'avaient tellement abruti que je ne songeai tout d'abord qu'au repos. Reçu très aimablement par le commandant Coste, j'employai les cinq jours que je restai à Laghouat à faire quelques provisions, conserves et autres ; à signaler une caisse de douze bouteilles de vin qui, quinze cents kilomètres plus loin, devaient être joyeusement débouchées au fort Motylinski. Hommage et reconnais-

sance à M. Storas, mon aimable hôtelier, son vin avait parfaitement supporté deux mois de voyage à chameau, ce qui, au point de vue cave ne présente pas une garantie absolue.

Je trouvai à l'hôtel deux Américains MM. A. Cannon et Hall, professeurs de l'Institut Carnegie, venus pour étudier la flore du Sahara (1). Parlant quelques mots d'anglais, je pus leur rendre de légers services. Les ayant devancés à Ghardaïa, ils me proposèrent alors d'emporter leur kodak me faisant promettre de leur envoyer les épreuves. Je leur fis un premier envoi de Tombouctou, ma mère reçut les épreuves en France pendant mon absence ; à mon retour je leur expédiai celles que j'avais prises pendant ma deuxième traversée, m'excusant d'être

(1) Dans la revue *Science* de l'Université Carnegie, M. W. A. Cannon a publié en mars 1912 l'article le plus élogieux sur le voyage que j'ai effectué ; je suis confus de tant d'amabilité et leur adresse à nouveau mes affectueux remerciements.

un aussi novice photographe. Ils m'ont procuré et ont donné aux miens un réel plaisir ; grâce à eux, j'ai pu joindre à mes souvenirs quelques photographies. Je leur adresse, de loin, mes vifs remerciements.

Dans l'après-midi du 2 décembre, je repris ma chère diligence ; cette fois j'en avais pour deux jours avant d'atteindre Ghardaïa.

Une route à peine tracée, pleine de trous et de grosses pierres, n'était pas pour faciliter le voyage de notre antique véhicule. Plusieurs fois je dus descendre et aider la bande d'Arabes pouilleux qui s'entassait en arrière à pousser aux roues.

Sur cette route peu encourageante, il y a pourtant une halte exquise ; c'est le vieux fort abandonné de Berrian, tout ombragé de sycomores.

Deux Arabes, anciens soldats, l'ont converti en hôtel. Ils vous y accueillent dans des chambres propres et fraîches ; on se croirait revenu à deux cents kilomètres en

arrière. Ils m'ont raconté ce souvenir du général Margueritte. Grand chasseur devant l'Éternel, il avait fait établir à cet endroit même une sorte de corral et il y prit une fois tout un troupeau d'autruches. Les chasseurs actuellement doivent perdre l'illusion d'en faire autant.

On m'a dit que la dernière de ces parages avait été tuée, il y a quelques mois, au sud de Ghardaïa. Désormais, dans cette région, les histoires de chasses à l'autruche, comme celles des chasses aux loups du Poitou, ne serviront plus qu'à alimenter les causeries des veillées.

J'entrai peu après Berrian dans les collines rocheuses du Mزاب, un des pays les plus désolés de la terre !

A perte de vue des champs de pierres.

Elles n'ont pas l'aspect de ces cailloux roulés que l'on rencontre sur nos plages ; elles sont de moyenne grosseur et comme cassées et déposées là par des travailleurs

inconnus. Parfois, un bouquet d'arbre rompt la monotonie de ce paysage désolé et qui se déroule pendant deux cents kilomètres avant d'arriver à Ghardaïa. Je dois cependant citer Tilremt, petit village aux palmiers superbes ; son cimetière renferme deux jolis mausolées qui se détachent tout blancs sur le fond vert de l'oasis. Enfin, du sommet de la dernière colline rocheuse, on voit se dérouler une sorte de plaine sablonneuse en forme de cuvette et, après une descente d'environ six kilomètres, on arrive à Ghardaïa. Malgré les travaux que nous y avons exécutés, cette descente est réellement dangereuse et je m'attendais d'un moment à l'autre à être jeté avec notre véhicule branlant dans le précipice qu'elle longe.

La plaine sablonneuse qui se déroule à vos yeux a environ sept à huit kilomètres de largeur sur une vingtaine de longueur ; au milieu, se dresse la ville sur un monticule tout couvert de maisons ; au sommet

se trouve une mosquée avec un curieux minaret en forme de croissant. A gauche se détache toute blanche la masse d'un fort. La ville elle-même est entourée d'une enceinte fortifiée, flanquée de tours crénelées et percée de cinq ou six portes. Les rues sont étroites et convergent vers la place du marché où il grouille une foule affairée et bruyante.

Le Mزاب, dont Ghardaïa est la capitale, se compose de sept ou huit oasis éparses dans cette cuvette sablonneuse dont j'ai parlé ; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une curieuse ruche humaine concentrée dans ce ravin et comme séparée des autres pays par cette solitude caillouteuse et stérile.

Les tribus mzabites, dont l'origine remonte paraît-il au schisme musulman, cultivent les oasis de cette unique vallée ; elles y ont conservé leur religion, leurs traditions et ne se sont peu ou point mélangées avec les Arabes du Nord et pas du tout avec les

Chambas du Sud. C'est une vraie leçon d'énergie et de traditionalisme que donne là ce petit peuple refoulé de partout. Dans cet espace restreint, non seulement il a pu vivre, mais encore il s'est enrichi et il a mérité le nom du banquier du Sahara.

Les Mzabites ont vraiment une place prépondérante parmi les diverses tribus du Sud algérien.

Le 3 novembre, j'étais à Ghardaïa et je pensais ce matin-là aux joyeuses fanfares des Saint-Hubert de nos forêts de France, me proposant de le fêter à mon tour sur les rives du Niger. J'ajoute que mon espoir ne fut pas déçu.

Je trouvai à cette date la température de juillet en France; mais avec un air vif et sec qui rend la chaleur supportable. Les nuits sont très fraîches et, devaient être ainsi et plus, jusque de l'autre côté du Hoggar.

Les Pères blancs ont une école floris-

sante. J'y reçus le meilleur accueil et aidé de leurs conseils et de ceux du bureau arabe je commençai mon équipement que je n'avais fait qu'ébaucher jusque-là.

Pour trois cents francs, j'achetai un magnifique méhari blanc. Comme la plupart de ses congénères, *Blanco* était une bonne bête douce et intelligente. Il fallait le voir prenant du bout de ses lèvres une datte entre vos dents ou, à l'appel de son nom, venir chercher dans votre poche un morceau de pain. Je l'avais eu tout harnaché, il a été ma fidèle et robuste monture pendant la plus grande partie de mon voyage. Je louai quatre autres chameaux pour gagner El Goléa.

Ces bêtes de bât sont, si j'ose m'exprimer ainsi et sans aucune comparaison malsonnante, beaucoup moins bien élevées que les méharis et, dois-je le dire, les chamelles sont encore plus rétives que les mâles. Je leur dois la casse d'une bonne partie de

mon matériel, ce qui avait toujours de grands inconvénients car il était fort restreint. Pendant presque tout le voyage, trois chameaux de bât ont suffi à transporter ma fortune.

Après les bêtes, — les hommes. En première ligne Bachir, mon homme de confiance; il me fut fourni par les bureaux arabes et a su mériter réellement le surnom d'indispensable.

Ce grand Chambi maigre jusqu'à la sécheresse, grand d'un mètre quatre-vingts, rompu aux courses du désert, où il était né, il y a quelque quarante-deux ans, d'un père qui fut notre ennemi acharné, avait été pendant sept ans un loyal soldat; il avait pris part à plusieurs rencontres et fait le coup de feu à la prise d'In Salah, régisseur de ma petite troupe, cuisinier inexpérimenté, mais dévoué, je lui attribue une grande part dans la réussite de mon entreprise. J'aurai l'occasion de parler de lui

plus d'une fois. Lorsque je l'engageai à raison de un franc cinquante par jour et nourri, ce qui excita bien des convoitises et des demandes d'engagement, je crus devoir lui faire un petit topo des dangers du voyage. « Si on te tue on me tuera, si tu es malade je te soignerai, jamais je ne t'abandonnerai. » C'était vrai et il ne me quitta jamais pendant ces treize mois. Le second de mes hommes, Sassi, fut mon chamelier; il formait avec Bachir le plus étrange contraste étant aussi gros et court que l'autre était maigre et long. Don Quichotte et Sancho Pança, mais un Sancho qui se contentait d'un peu de thé ou de café avec quelques morceaux de viande séchée. Je ne pris mon troisième homme, Mehiloud, que plus tard à Motylinski.

Le 7 novembre 1911, ma petite troupe, trois hommes y compris moi, cinq chameaux, quitta Ghardaïa au milieu d'un amical scepticisme sur le résultat et la réus-

site de mon entreprise. Pour combattre cette fâcheuse impression, c'est en fredonnant *Viens Poupoule* que je me lançai pour mes huit premiers jours de Sahara. J'y fêtei le 11 novembre mes vingt-quatre ans et ce soir-là, dans l'immensité charmante du désert; là, où il ne flotte aucun de ces bruits imprécis des nuits de France, où la nuit bleue vous enveloppe et vous berce, j'appelai par la pensée tous les déshérités de la vie qui luttent si âprement et souvent sans succès. Je les conviai à ce sublime banquet du repos qui est une nuit dans le désert. Dieu l'a réellement réservée à ceux qui affrontent ces immensités et il lui a donné une « attirance » si grande qu'elle conquiert et ne rend jamais ceux qui l'ont goûtée.

Dans la journée, je gagnai Météli, premier village chambi; il y en a deux autres : Ouar-gla et El Goléa. J'y reçus un excellent accueil, mais je dus empêcher Bachir d'in-

jurier les habitants ou du moins certains d'entre eux qui voulaient me vendre hors de prix tout ce dont j'avais besoin, prétendant que j'étais un grand seigneur. C'était de tout point inexact et je puis ajouter que n'ayant aucune idée de ce genre de voyage, à demi équipé, ces huit premiers jours furent assez pénibles.

Tous les trente à quarante kilomètres, on trouve un bordje, sorte de hutte carrée percée d'une porte. A l'intérieur, sur une petite cour s'ouvrent trois chambres aux étroites meurtrières. De mobilier, peu ou point, ce qui est fort heureux, car les habitants pullulent dans les rares tapis qui s'y trouvent. Auprès de chaque bordje, on voit un petit groupe de tentes ou même de cahutes, là, habite le gardien de ce fortin. Moyennant un prix modeste, il vous offre un poulet étique, un couscouss bien long à préparer pour un estomac affamé, quelques mesures d'orge pour les chameaux qui com-

plètent leur nourriture pendant la nuit dans les maigres pâturages qui entourent le puits. Qui dit pâturage ne doit en aucune façon établir une comparaison avec ce que l'on appelle ainsi en France, du moins dans la région du Sahara où, au lieu d'un tapis vert et couvrant la terre, on ne voit que de grosses bouillées d'herbe jaunie disséminées plus ou moins près l'une de l'autre dans le sable brûlé.

L'eau est généralement à huit ou dix mètres de profondeur au maximum, elle est très bonne et fraîche; c'est avec elle que je fis mon noviciat de buveur d'eau, elle me semblait alors bien fade au souvenir de nos vins de Touraine et je devais la regretter bien des fois en face des mares boueuses du Soudan.

A moitié chemin entre Météli et El Goléa, un bordje mérite une mention spéciale; c'est un ancien fort qui a été abandonné à mesure que notre conquête s'étendait vers

le Sud. Situé sur une sorte de pain de sucre de trois à quatre cents mètres de hauteur, on y accède par un chemin en lacets, à moins que l'on ne préfère, au risque de se rompre les os, prendre un escalier branlant qui vous conduit à la porte; de là, on domine une assez vaste plaine d'une tonalité à peu près verte et comme encerclée d'une chaîne de montagnes de moyenne hauteur aux pentes abruptes et stériles; vers le sud cependant elles s'abaissent et cèdent la place à des croupes sableuses et jaunes, aux contours indéfinis. Cette trouée qui s'ouvre sur le désert vide et morne, c'est le chemin d'El Goléa, le chemin du Sud.

L'eau, dans le Sud algérien, étant la chose de première nécessité, la source de vie, si l'on peut s'exprimer ainsi, toutes les villes sont dans les fonds et présentent à l'arrivée la même tache verte sur la plaine sablonneuse et nue. El Goléa ne déroge point à cette loi et, grâce à des puits arté-

siens, elle est même plus fertile et plus riante que bien d'autres. La prospérité y règne, tout y pousse avec vigueur et entoure de verdure la vieille casbah fortifiée qui domine toute la ville ; c'était là que se réfugiaient les habitants en cas d'attaque. Ses palmiers méritent une mention spéciale ; l'orge, le blé, les légumes et quelques fruits de France et d'Algérie, tout y pousse, grâce à l'eau et celle-ci, après avoir subvenu aux besoins des habitants et entretenu la fraîcheur nécessaire à la végétation, forme à environ cinq cents mètres de la ville un petit étang ourlé de joncs et de roseaux, avec une ceinture d'arbustes verts et de grands palmiers, qui se mirent dans cette eau limpide si peu habituelle au Sahara. L'endroit est délicieux et connu de tout le désert ; réellement ce petit coin vert et frais, au milieu des sables éternellement brûlés, emprunte par le contraste un charme précieux et reposant.

Pendant ces huit jours d'apprentissage du bled, j'avais pu voir ce qui me manquait. Je retrouvai à El Goléa des officiers qui avaient avec moi des amis communs; ils avaient aussi entendu parler de mon premier raid dans le désert.

Joignez à cela l'accueil toujours chaleureux que l'on trouve partout où il y a un officier français, et vous pouvez penser à quel point ils me furent secourables.

Ils me firent confectionner une petite tente; j'achetai quelques bibelots, non d'étagère, mais de première nécessité, tels que marmite, plats à couscouss, farine, vivres, cognac qui venaient de tant me manquer et j'entassai le tout dans ma chambre. Je vécus là huit jours dans un pittoresque désordre, en cohabitation avec un fromage de Hollande et trois kilos de gruyère qui vous avaient une odeur!

Fort heureusement, à El Goléa, portes et fenêtres peuvent rester jour et nuit ouvertes.

L'autorité me fit même un cadeau sous forme de piquets de tente provenant d'un brancard militaire mis à la réforme, on tire parti de tout au désert.

Sassi, mon deuxième homme qui tout d'abord n'avait dû m'accompagner que jusqu'à El Goléa, se décida à abandonner femme et enfants et à me suivre pendant tout le voyage. Je crus de mon devoir, vis-à-vis surtout de Mme Sassi, de lui exposer les aléas d'une route longue et difficile, il ne fut point ébranlé et me pria par une simple dépêche, d'en prévenir sa famille, excellente façon d'éviter les effusions et les émotions d'un départ.

En quittant El Goléa, je mangeai ma dernière orange, je ne pensais pas être un an sans revoir de fruits, sauf trois grenades à Tombouctou. J'en reparlerai plus loin.

Je dis un chaleureux adieu ou plutôt au revoir aux si aimables officiers qui venaient de me recevoir à leur pension ainsi qu'à

M. et Mme Godberge qui rendent tant de services aux Français égarés dans ce pays.

On plante autour d'El Goléa de nombreux palmiers. M. Godberge, jardinier en chef de l'administration, possède des palmeraies florissantes. Il m'a dit que ces plantations pouvaient être d'un fructueux rapport dans un avenir assez prochain. Pour établir une palmeraie, on s'y prend de cette manière. On plante les palmiers en ligne et à vingt mètres d'intervalle selon le degré de fertilité du sol, on donne le terrain à un Arabe qui le cultive et soigne en même temps les palmiers. Il ne demande aucune autre rétribution que les récoltes qu'il peut y faire, blé, orge, légumes, citrouilles.

Au bout de cinq ans, un palmier donne un revenu annuel de dix francs qui progresse assez rapidement et va jusqu'à vingt et trente francs à partir de la dixième ou douzième année, naturellement plus l'arbre est vieux, plus il rapporte et vers trente ou

quarante ans ce sont des arbres superbes.

Puisque j'ai cité comme produits à avoir, les légumes, et en particulier les citrouilles dont on fait une grande consommation dans l'oasis, il me revient cette anecdote à l'esprit. Il y a quelques années, il avait été question de traverser le Sahara en ballon. L'administration avait fait avertir les djemmahs (conseils municipaux arabes) et pour frapper leur imagination avait dépeint le ballon comme une grosse citrouille (Kabouillah en arabe) aussi un caïd écrivit-il simplement : « Les jours indiqués les habitants et moi avons regardé en l'air pour voir et n'avoir aperçu aucune... kabouillah. »

Le pays jusqu'à In Salah est montagneux, c'est une suite de montagnes quelquefois hautes, séparées par des lits d'oueld desséchés mais conservant cependant quelque fraîcheur. Il y pousse une végétation assez intense d'herbe et d'arbustes, ce qui est précieux pour les chameaux.

La route n'est plus jalonnée par les bordjes et pendant les treize jours de marche que vous avez à faire, vous n'avez rien à espérer comme secours.

Ma petite troupe s'était accrue, bien malgré moi, de trois arabes qui m'avaient supplié de se joindre à nous pour gagner plus facilement In Salah, où ils voulaient s'engager dans la compagnie saharienne. Deux me rendirent des services, un surtout, comme traqueur, je lui dois plusieurs lièvres qui furent les très biens venus.

Bachir tua notre première gazelle et employa, pour ce faire, une balle à pointe d'acier que je réservais dans mon esprit plutôt pour un éléphant que pour ce frêle et charmant animal. Le troisième de mes hôtes était au contraire fainéant et de mauvais esprit; il se dit malade dès le deuxième jour et en profita à la grande indignation de Bachir pour se faire véhiculer à chameau. Ce qui était le plus grave,

il fit une forte brèche à ma provision de conserves.

A mon arrivée à In Salah, je le signalai comme peu digne d'intérêt.

A moitié route, se dresse sur un plateau caillouteux le fort Miribel abandonné et lugubre. Il écrase de sa masse quelques maisonnettes en ruine, demeures des mercantis au temps où il y avait une garnison. C'est au pied de ce colosse, noir et morne, que je campai; dominant les ruines, en face de la colonne de granit où sont inscrits les noms de ceux qui furent tués pour la conquête. Le désert enveloppe d'une sauvage majesté cet humble hommage rendu à ceux qui trouvèrent la mort, à cet endroit, pour la France.

Par suite d'un accident, non loin de là, à El Guettara je perdis un jour. Un bouquet de grands palmiers abrite à cet endroit une fraîche et jolie source. Elle sort au pied d'un rocher à pic d'une grotte, sorte de

crevasse assez profonde. En voulant en approcher je glissai sur les pierres humides et je me foulai le poignet.

Cette source est située au sommet d'une vaste trouée qui va en s'élargissant à mesure que l'on approche d'In Salah où j'arrivai le soir du quatorzième jour.

In Salah fut fondée, rapporte la tradition, par une colonie juive émigrée après la destruction du temple de Jérusalem. Ses habitants vécurent tranquilles et à l'abri des luttes, sorte de naufragés dans le désert, jusqu'au moment où les Maures furent repoussés d'Espagne. A cette époque les musulmans, qui jusque-là avaient toléré cette population juive, la massacrèrent presque toute. La ville perdit de son importance d'autant plus que ce massacre coïncida avec l'abaissement de l'eau des sources; il en fut de même dans beaucoup d'autres endroits du désert, certaines disparurent même complètement.

On trouve dans de vieux livres musulmans trace de cette diminution des eaux si abondantes aux premiers temps. In Salah, d'un centre de pâturage et d'élevage devint plutôt une ville de commerce et surtout un entrepôt d'esclaves nègres pour le Maroc; venus du Soudan ils gagnaient la frontière marocaine en suivant la ligne des deux ou trois cents oasis qui la rejoint vers Figuig.

L'oasis servit pendant de longues années de refuge à nos ennemis et en particulier à Bou Hamama; elle fut prise à la suite d'une agression contre la mission Flamand-Pain.

Il y eut des combats acharnés, en particulier près d'Adrar et d'In Ghar. Depuis, les habitants, se souvenant des pillages périodiques auxquels ils étaient exposés de la part des Touaregs, se sont ralliés à nous assez vite et la sécurité règne maintenant.

Bien que le marché d'esclaves ait été aboli, In Salah présente encore une certaine animation; c'est de là que partent ou

arrivent les convois pour le Soudan, le Hoggar, l'Aïr. La population y est très mélangée. On y voit de temps à autre des Touaregs voilés de bleu qui viennent, montés sur leurs méharis, faire des échanges de troupeaux contre des cotonnades, tabac, etc. Ils ne manquent pas, avant de regagner le désert, de se présenter devant l'autorité militaire. Des captifs noirs, au sang mêlé, arabes et touaregs, ont pris racine, là où ils avaient été amenés en esclavage, ils s'y occupent plus spécialement de culture, le commerce est réservé aux Arabes ou Touaregs de sang pur et au seul Français, M. Santiago, qui vit là avec ses deux employés.

La prise d'In Salah a eu une grande répercussion dans tout le désert; les Touaregs, ayant besoin des dattes et de l'orge de l'oasis et y faisant leurs échanges, furent vite obligés de nous revenir et de relier de bons rapports avec nous. Je renvoyai à El Goléa les chameaux que j'y avais loués, je

m'en procurai d'autres qui devaient me mener jusqu'à Motylinski. A ceux qui seront tentés de faire le même voyage, ou tout autre de longue durée dans ces parages, je conseillerai d'acheter des chameaux plutôt que d'en louer. On a avantage au point de vue pécuniaire et il n'y a pas à craindre de ne pas trouver à s'en défaire au retour. On peut les faire reposer dans quelque pâturage, et, lorsqu'ils ont pris de l'embonpoint, on les vend facilement ; leur état étant un facteur important dans la vente. Un bon méhari de course coûte environ trois cents francs, un chameau de bât de cent cinquante à deux cents.

Je louai les miens, conducteurs compris, pour deux francs par jour, les prix sont d'ailleurs très variables.

IN SALAH A MOTYLINSKI

Le 3 décembre, accompagné du maréchal des logis Barbier qui se joignait à moi pour regagner le Hoggar et du brigadier Ouen-ni, je quittai In Salah. Le brigadier Ouen-ni est le premier Touareg qui ait porté les galons de laine; il rentrait de France où il avait accompagné Moussa Agamastane, le chef touareg.

Barbier et lui n'avaient pu regagner le Hoggar par leurs propres moyens, les Rez-zous ayant beaucoup fait parler d'eux ces derniers temps. En unissant nos forces nous présentâmes une troupe imposante d'au moins huit fusils.

Le commandant Payn me rendit un

signalé service en me prêtant une carabine avec laquelle je tuai la plus grande partie des gazelles qui furent la base de notre nourriture.

Voici d'ailleurs mon armement : une carabine Winchester automatique, un fusil browning également automatique, un fusil calibre douze, et deux revolvers genre ordonnance. Si j'insiste sur le fait que deux de mes armes étaient automatiques, et, par ce, fonctionnant un peu comme un moteur à explosion, c'est pour repousser une fois de plus cette théorie par laquelle un moteur à pétrole ne pourrait marcher au Sahara à cause du sable. J'ajoute que Moussa Agamastane, l'aménokal touareg que je trouvai au fort Motylinski, possède deux pistolets automatiques Mauser et Browning. Ces armes sont en parfait état comme celles que j'ai rapportées d'ailleurs et il les possède depuis assez longtemps.

Le lieutenant de Lafargue à Biskra effectue

continuellement des vols au-dessus du désert; il n'a aucun accident pour cause sable.

Le lieutenant de Saint-Léger qui venait d'explorer une partie des régions que je devais traverser, me donna d'utiles conseils; grâce à eux je commençai à croire à la possibilité de mon voyage.

J'assistai à In Salah à des manœuvres de méharistes, ces cuirassiers du désert. Ils produisent une impression de force réellement saisissante, quand on voit ces grosses bêtes de trois mètres de haut, lancées à plein train, s'arrêter comme une muraille, obéissant avec souplesse à leurs cavaliers.

L'importance des méharistes est très grande au désert. Ils en sont les policiers et sont réellement admirablement organisés pour cette mission; seulement le champ est si vaste qu'une augmentation d'effectifs s'impose.

A mon avis, il serait de première utilité que la frontière, qui sépare arbitrairement

le Sud algérien du Soudan vers Timissao, soit reportée au Niger, de façon à ce que les troupes organisées de l'Algérie fassent la police de ces immenses régions. On réaliserait ainsi une grande économie et on arriverait à de bien meilleurs résultats. La base de l'organisation est jetée, le recrutement bien supérieur dans le Sud algérien qu'au Soudan, qui en plus n'a pas l'expérience que donne à notre organisation algérienne un demi-siècle d'efforts et de succès.

D'ailleurs, ce que j'avance est confirmé par l'essai des méharistes du Soudan. Bien que créés pour le même but et partant du même principe, ils ne peuvent arriver aux mêmes résultats et ils coûtent beaucoup plus cher.

L'importance de la pacification ou plutôt la réglementation et la police de ces pays est d'une telle importance, c'est une question tellement capitale, une question de vie ou de mort, que l'on excusera cette digression qui m'a été inspirée par quinze mois

de voyage alors que j'avais à veiller sur ma propre sécurité et celle de mes hommes. Il me semble que j'ai quelque droit d'en parler.

Les deux premiers jours au départ d'In Salah (3 décembre) je traversai un terrain excellent, léger gravier parsemé par endroits de touffes d'une herbe que je pouvais comparer aux petits roseaux que l'on trouve à la queue des étangs ou à des genêts dans une lande rase et brûlée.

Cette traversée d'In Salah au fort Motylinski étant ma première et presque la plus longue des étapes (vingt-neuf jours) que j'aie faite sans presque rencontrer âme qui vive, je crois qu'il n'est pas inutile de donner quelques détails sur notre manière de faire.

Notre effectif se composait du maréchal des logis Barbier, du brigadier Ouen-ni et d'un soldat qui s'étaient joints à moi, je l'ai déjà expliqué, pour gagner Motylinski.

De mon côté, en plus de moi, il y avait Bachir, Sassi et Mehiloud préposés aux chameaux, j'en avais cinq; le commandant Payn avait profité de la sécurité que lui offrait la réunion de nos deux troupes pour envoyer au fort quelques chameaux chargés d'outils, poudre, vivres; nous avons donc en tout quinze à vingt bêtes. Cette combinaison eut aussi l'avantage de m'éviter de prendre un guide et mes chameaux revinrent à In Salah avec ceux de l'autorité.

Nous quittions le campement généralement vers six heures; la température douce à In Salah devint promptement très fraîche au Hoggar. J'ai relevé à une heure du matin un, deux et même trois degrés au-dessous de zéro. Je me rappelle avoir vu une fois un centimètre de glace sur une casserole à la porte de ma tente. D'ailleurs, à Motylinski, une petite mare abritée du soleil par un rocher resta gelée pendant plusieurs jours. Par contre, vers dix heures

du matin, la chaleur montait avec le soleil pour arriver très vite à une moyenne de vingt-huit à trente degrés; à partir de quatre heures, elle redescendait non moins vite. Bachir était d'une exactitude désolante; dès le matin, il frappait à la porte de ma tente jusqu'à ce que je lui réponde; sa première parole était pour m'offrir du café.

S'il n'était pas un cuisinier expérimenté, Bachir, comme d'ailleurs tous les Arabes, n'avait pas son pareil pour confectionner le café. Le thé mélangé à la feuille de menthe est aussi très bon. En voici, mesdames, la recette : on fait bouillir, thé et menthe, avec beaucoup de sucre dans une cafetière; préparé ainsi, c'est du thé concentré, un véritable et actif reconstituant. On le prend dans de petites tasses grandes comme un coquetier, il vous remonte et vous nourrit.

Le café est aussi très concentré, on le broie et on le fait bouillir dans la casserole comme le thé. Pour mon premier déjeuner

je me contentais de café; mes hommes, au contraire, ajoutaient quelques dattes à ce premier repas.

Si la température de la nuit avait été trop basse, mes hommes et les chameaux mêmes, peu habitués au froid, étaient tellement engourdis que notre départ en était parfois retardé d'une heure.

Comme premier travail, la selle sur les méharis, puis chaque groupe de trois hommes chargeaient les chameaux de bât. Pour y arriver, on faisait coucher la bête désignée, docile mais bruyante, deux hommes arrimaient les caisses sur le bât tandis que le troisième homme tenait la tête de l'animal; au bout de quelques jours en vingt à trente minutes, y compris le pliage des tentes, la caravane était prête à se mettre en route. Dans ces pays tranquilles, Barbier et moi devancions légèrement le convoi de façon à donner quelques moments de pâture de plus à nos méharis. Pour me diriger et

savoir l'heure, j'avais fait adapter à la croix de la rhall'ah de mon méhari ma boussole et ma montre. Je les avais ainsi constamment devant mes yeux. Ma montre se trouva très bien de ce mode de locomotion et elle traversa le désert sans encombre. Je devais la casser à Tombouctou en la laissant tomber de ma poche.

Je dois dire à la gloire de nos chameaux de bât que ces braves bêtes mettaient un point d'honneur à nous suivre et à égaler la vitesse de nos montures de course.

Ils n'étaient pas non plus comme ceux d'Algérie qui vont à la débandade au milieu de vociférations invraisemblables; attachés tous à la queue l'un de l'autre, ils suivaient l'homme qui les dirigeait monté sur le premier, et qui choisissait pour le convoi le meilleur tracé.

Notre petite troupe s'en allait ainsi presque en silence ou égayée par la guelza, sorte de petite flûte dont nos hommes accompa-

gnaient une sorte de mélopée dont le refrain était repris en chœur. Entre onze heures et midi, surtout quand une belle plaine, bien découverte, nous donnait toute garantie de sécurité, ou bien un arbre touffu l'espoir ou plutôt l'illusion d'un peu d'ombre, on s'arrêtait quelques instants et on mangeait à la hâte un peu de viande froide et un morceau de quessera (pain cuit sous la cendre) le pain de l'Évangile ; puis l'on se remettait en route en quête du campement de la nuit ; le repas du soir est le véritable et on prend vite l'habitude d'un seul et solide repas par jour.

Vers cinq heures on bivouaquait, ou avant si le pâturage se présentait bon, en effet, on dépend entièrement du pâturage et de l'eau, moins de celle-ci, car on en a généralement une réserve sur les chameaux.

Le guide alors s'arrêtait et criait halte ; à l'instant même son chameau se couchait

en poussant des cris aussi bruyants que possible et en même temps chacun des quinze chameaux qui formaient la file s'arrêtait et se couchait avec les mêmes hurlements; seuls quelques méharis bien dressés dédaignaient ces vaines protestations. On ne peut se rendre compte de l'effet produit par ces cris dans la plaine immense et nue.

Sitôt déchargés, les chameaux entravés partent au pâturage, ils s'éloignent généralement peu du campement à moins que l'herbe trop maigre ne leur déplaise; dans ce cas, on peut avoir l'ennui d'aller les reprendre à quatre ou cinq kilomètres. Je parle pour les pays sûrs ou à peu près, car si on est dans la zone dangereuse sitôt la nuit tombée on les ramène et on les fait coucher autour du campement, sorte de rempart vivant.

Sassi et Méhiloud dressaient la tente. Bachir s'occupait du thé, chose indispensable pour lui entre toutes. La marmite à

couscouss était approchée du feu de broussailles. Il était facile de s'en procurer, elles sont presque toujours abondantes dans les parties que j'ai traversées. Il ne m'est arrivé que deux ou trois fois d'être obligé d'en emporter à dos de chameau. Tout étant en ordre on préparait le dîner.

Pour le fond de la marmite, un morceau de viande fraîche si nous avions tué une gazelle, ou séchée sur le couvercle de ma cantine. Dans le nord du Sahara, en effet, l'air est si sec et le soleil si brûlant que rien ne pourrit. Puis, dans l'espèce d'entonnoir qui surmonte la marmite, on mettait le couscouss qu'un des hommes venait de rouler dans un grand plat de bois. Marmite et plats de bois étaient le fond de notre batterie de cuisine.

Pendant ces préparatifs, ou je faisais un tour de chasse aux gazelles, lièvres, pigeons de rochers en poussant une reconnaissance autour de notre campement, ou bien, trop

fatigué par une longue étape, je profitais de ce que le camp était bien gardé pour dormir tranquille.

Deux heures après le commencement des préparatifs, le repas était généralement prêt; au couscouss et à la viande bouillie il était quelquefois substitué un peu de méchouet ou de meltouf, grillades ou rognons brochette, suprême friandise. J'ai acquis aussi une jolie force pour la confection des beignets, un peu de farine délayée dans du lait de chamelle. Le sel heureusement, du moins au nord, ne manque pas. On rencontre de nombreux dépôts de sel gemme dans les Schott. D'ailleurs combien ne trouve-t-on pas aussi de sources salées. Il n'est pas rare que deux puits situés à quelques mètres l'un de l'autre soient l'un d'eau salée l'autre d'eau douce. La nuit vient vite dans un pays où il n'y a pas de crépuscule. Elle succède presque immédiatement au jour, et c'est un spectacle inou-

bliable que de voir disparaître ce brillant soleil qui semble s'enfoncer dans un océan aux flots de sable doré. De l'autre côté, une calotte de plomb s'étend sur le ciel avec rapidité vous donnant presque une impression de crainte et d'écrasement. Elle est bientôt dissipée à la vue de milliers d'étoiles qui s'allument féeriquement et transforment vite ce linceul de deuil en un manteau d'un noir bleuté et doux, sorte de nuit claire, même quand il n'y a pas de lune, reposante et douce telle qu'on n'en voit pas en France.

Les nuits de pleine lune sont encore d'une majesté plus singulière et je me rappellerai toujours la poésie sauvage de cette nuit où nous campâmes au pied du fort Miribel.

Il se dressait, ce géant de pierres, noir, abandonné, tout baigné de lumière, rocher sombre, au milieu d'un lac d'argent, véritable linceul de gloire, parure divine à cette

stèle de pierre où j'ai rappelé déjà que les noms de nos soldats étaient inscrits pour toujours. Dans un pareil décor la mort ne devient plus triste, elle élève l'âme vers l'éternité; si quelque mère en deuil lit ces lignes et a son fils là-bas, qu'elle y trouve un sujet de réconfort et d'espoir. L'amour des mères ne peut être consolé que par Dieu.

A notre campement, le couvre-feu sonnait vers sept heures et demie, huit heures au plus tard. La veillée était courte, une dernière cigarette, une rapide inspection circulaire, le bonsoir à mes hommes et je rentrai sous ma tente.

Deux mètres de long, deux mètres de large, deux mètres de haut, voici le logement, mon lit avec ma peau de chèvre, tantôt matelas, tantôt couverture l'occupait presque toute. Ma valise était ouverte à côté, ma carabine et mon revolver posés dessus; ma cantine soutenait le bout du lit.

Au grand désespoir de Bachir qui prétendait que ma bougie servirait de point de mire aux rôdeurs, je ne m'endormais guère sans lire quelques lignes d'un vieux journal ou d'un livre qui me rattachaient à la vie civilisée.

On pourrait croire que de telles journées sont monotones?

La lutte constante contre la faim et la soif, la recherche de la route et des pâturages, la crainte des pillards, le danger à l'état latent, indéfinissable mais certain, tout concourt à ce qu'elles passent vite, chaque heure apportant son petit intérêt et souvent son inquiétude. La chasse est la grande et utile distraction.

J'avais emporté peu de conserves, quelques boîtes de corn beef, quelques-unes plus fines pour les grands jours. Les douze bouteilles de vin que nous devons boire à Noël et à Motylinski, à peu près autant d'alcool, cognac ou autre formaient avec la farine,

les dattes, le tabac, les armes et les munitions, les cordes à puits et à bâts le chargement de mes chameaux. Une seule bête suffisait pour mon bagage personnel, car, inspiré par l'exemple de nos officiers, j'avais renoncé au vin et à la plupart des vivres de France, ajoutez à cela que je n'avais que cinq chameaux pour nous trois. Le maximum de la charge imposable à chaque bête est de cent à cent cinquante kilos, on est donc assez vite au bout et on ne peut s'offrir le luxe du supplément avec ce chemin de fer du désert.

La chasse était utile et le gibier le très bien venu pour renforcer la popote de l'ordinaire. Lorsqu'on apercevait une gazelle, ou quelquefois une troupe allant rarement jusqu'à vingt, Barbier, Mehiloud et moi essayions de l'approcher en rampant de buissons en buissons, ou simplement en utilisant les touffes d'herbes ou replis de terrain.

On approche difficilement à plus de cent mètres ces jolis animaux. Le premier coup de fusil les fait rarement sauver, on peut doubler et corriger son tir. La lumière intense et changeante d'heure en heure rend très difficile le réglage de la hausse.

La première fois j'eus un insuccès complet et Bachir se désolait de la dépense de munitions sachant, en vieux routier qu'il était, que du fusil dépend la vie au Sahara.

Un jour j'eus l'occasion de tirer et de tuer un mouflon; c'est un coup de fusil assez rare, il nous apporta un sérieux appoint, car c'est un gros animal qui pèse dans les trois cent livres. Les mouflons vivent par petites bandes de trois à quatre animaux dans les montagnes du Hoggar. Ils descendent généralement la nuit dans la plaine au pâturage, celui-là s'était attardé, je le tuai au matin à son passage.

Je dois à Mehiloud, enragé chasseur, ce joli coup de fusil.

Le vingt-quatre décembre, je rencontrai au pied de montagnes abruptes un sergent puisatier du génie avec cinq ou six arabes. Je campai un jour avec lui; nous fêtâmes la Noël ensemble, au pied d'un groupe d'arbres dont les branches, élaguées à coup de hache, formaient une sorte d'abri naturel, qui empêchait un peu le sable de la dune voisine de venir jusqu'à lui. Cette dune était d'ailleurs assez curieuse, isolée qu'elle était, au milieu des hautes collines rocheuses qui bordaient une assez large plaine s'allongeant devant nous à perte de vue du nord au sud. Il y avait trois mois qu'il n'avait vu un français, aussi me fit-il fête!

L'œuvre des puisatiers est d'une importance capitale dans ce pays; grâce à eux, la route est jalonnée de puits tous les deux ou trois jours. On peut ainsi utiliser bien des pâturages. Il y a une centaine d'années beaucoup de puits avaient été comblés pendant une guerre entre Touaregs et Chambas;

tant d'un côté que de l'autre, on voulait créer une zone infranchissable.

L'œuvre des puisatiers est facilitée de ce que l'eau n'est généralement pas très profonde, de dix à vingt mètres; elle est assez bonne et fraîche, mais on trouve souvent dans les puits des débris de toutes sortes.

Avec de l'eau on rendrait la vie à la plupart de ces plaines, sauf celles trop désertiques, c'est-à-dire couvertes de gros gravier ou pierres comme j'ai déjà eul'occasion d'en signaler dans le Mزاب.

Par contre les montagnes sont tellement abruptes et parsemées de gros blocs de rochers, qu'on ne peut penser à en utiliser les flancs.

On se rend compte facilement du Sahara, mer intérieure avec ces montagnes émergeant comme des récifs de ses flots tranquilles, le sable qui les a remplacées n'est-il pas un flot envahisseur et seule l'eau en créant la végétation pourrait opposer une

borne à sa marche. Les travaux des dunes françaises du côté de la Manche n'en sont-ils pas la preuve?

Au sortir de la halte avec le sergent puisatier; j'entrai dans les gorges de Takoumbaret, merveille qui allonge pendant cinquante à soixante kilomètres ses murailles à pic d'un brun foncé et luisant. C'est un passage étroit, quelquefois n'ayant pas plus de trente à quarante mètres de large et qui ne dépasse pas cent mètres.

Par contre les parois les plus élevées atteignent huit cents mètres. On n'y rencontre guère que des traces de mouflons surtout aux abords de deux ou trois petites sources qui coulent à l'air libre pendant quelques mètres; toutes ourlées de roseaux, elles vous ont un parfum de France. Pas un oiseau, le silence est impressionnant et notre petite caravane, véritable joujou, se glissait dans ce dédale de rochers comme écrasée par leur masse. En sortant des gorges, on aborde la région

des hauts plateaux coupés par de petites chaînes de montagnes aux contours bleuâtres, surtout à l'approche de la nuit.

C'est là, que dans un grand cirque bordé de montagnes où nous avons campé, j'ai trouvé en cherchant en vain des pigeons de rochers des inscriptions préhistoriques gravées d'environ un demi-centimètre dans le roc ; je pus en prendre une photographie. On m'a dit à Alger qu'elles étaient contemporaines des nombreuses pointes de flèches, haches en silex que j'ai trouvées à plusieurs reprises.

Le Sahara, à l'âge de pierre, a été certainement plus peuplé et plus humide que de nos jours. Les nombreuses traces de fleuves qui le sillonnent en sont la preuve ; ils semblent tous se diriger vers une mer intérieure, nouvelle hypothèse en faveur de son existence.

Si j'en avais eu les moyens, j'aurais gravé à côté la trace de mon passage ; c'était le

premier janvier 1911. Notre repas du soir, que nous voulions rendre plus gai ce jour-là, fut attristé par une subite attaque de fièvre qui terrassa le maréchal des logis Barbier. Il ne put même pas finir son repas et regagna sa tente, où il s'endormit, anéanti par cette terrible fièvre que je devais apprendre à connaître un peu plus tard, au Sud, lorsque j'approchai du Niger.

Bientôt nous fûmes à Tit, petit village d'Harratines, arabes fermiers des Touaregs, qui, grâce à de l'eau abondante et coulant quelques centaines de mètres à l'air libre, font pousser à cet endroit de l'orge, du becherra (sorte de millet) et quelques légumes. Il n'y a pas d'arbre cependant, la végétation ne va pas jusque-là.

Tit a été le théâtre d'un combat fameux en 1903 ; on s'en souvient encore dans tout le Hoggar.

Ce fut un raid audacieux que celui qu'entreprit le lieutenant Cottenest, parti d'In

Salah, seul européen, avec quarante arabes habitants de la ville à peine conquise. Deux ans avant ils étaient encore nos plus mortels ennemis.

Attaqués à Tit par deux cents Touaregs, ils se réfugièrent sur une sorte de gara (colline rocheuse) et malgré les attaques folles de l'ennemi qui se ruait sur eux, ils purent non seulement se maintenir, mais même repousser les assaillants en tuant la moitié de leur effectif.

Le corps à corps fut si terrible, qu'à un certain moment les chameaux du lieutenant furent pris et les Touaregs se firent littéralement hacher plutôt que de se retirer. Ils laissèrent quatre-vingt-treize des leurs sur le terrain.

Ce combat nous livra, on peut dire, le Sahara. Il avait eu pour cause une insulte faite à une femme. Un chef de nos alliés avait eu son troupeau pillé non loin d'In Salah; de cela, il se serait peut-être con-

solé, mais sa sœur qui gardait les troupeaux fut giflée, les uns racontent même fouettée par le ravisseur.

Cette insulte, incroyable pour ces populations, jeta définitivement Baba, c'était son nom, dans nos bras et ce fut sur ses instances que le lieutenant Cottenest quitta In Salah à la poursuite du pillard qu'il atteignit à Tit. Le respect de la femme est très grand chez les Touaregs.

J'y livrai un combat fructueux et moins meurtrier sur des gazelles et je campai dans ce lieu désormais célèbre. Pour la seconde fois depuis In Salah j'ai trouvé dans cet endroit des foggaras (canalisations souterraines). La plaine de Tit, large et d'accès facile, n'offre que peu ou pas d'obstacle à un atterrissage en aéroplane; ce serait un vaste et merveilleux aérodrome.

Voici enfin, peu après, Tamarasset et les maisons bien modestes de Moussa Agamastane et du Père de Foucault entourées d'une

trentaine de cases en roseaux qui servent de logement aux Harratines qui font un peu de culture dans cette grande plaine graveleuse, parsemée de grosses touffes d'herbe.

Tous les campements s'établissent près d'un gros arbre très touffu; je n'eus garde de déroger à cette habitude, n'ayant pas d'ailleurs au point de vue arbre l'embaras du choix.

Le Père de Foucault, ancien officier de cavalerie, l'ermite du Sahara comme on l'a surnommé, habite là depuis dix ans. Il est réellement la providence de tous ces malheureux, les soigne, les aide de toutes façons. Il est adoré de tous les Touaregs ou Chambas et fait aimer la France.

Je le manquai malheureusement de quelques jours; il avait dû passer non loin de moi, remontant vers le nord. J'ai trop entendu parler de lui, de son œuvre bienfaisante pour ne pas la signaler.

L'accueil de la population s'en ressentait

d'ailleurs; sitôt arrivés, bois, orge, œufs, bref, tout ce dont nous pouvions avoir besoin fut mis à notre disposition.

Le lendemain le représentant de Moussa Agamastane, que je devais trouver deux jours plus tard à Motylinski, nous accompagna jusqu'aux limites de leurs modestes cultures.

Moussa mérite aussi quelques lignes; ce grand chef de tout le Hoggar, à l'autorité incontestée, prit de suite parti pour nous après le massacre de la mission Flatters. Peu après la prise d'In Salah, il nous fut amené et conclut avec nous un traité qui pacifia le Hoggar.

Les bonnes relations s'accrochèrent peu à peu, la confiance naquit, les compagnies méharistes parcoururent le désert et il y a deux ans, aidé de ses Touaregs, nous commençâmes un fort à Motylinski.

Il y a à Tamarasset de grands troupeaux de chameaux. C'est le premier petit centre

de leur élevage, leurs principaux sont dans l'Adrar. On voit aussi de nombreux moutons et des chèvres; le pays est cependant très pauvre.

Les femmes du Hoggar ne sont pas comme celles du Sud algérien; elles viennent à vous sans être voilées, vous parlent franchement et sans crainte. Elles ont l'influence dans la maison, leur autorité est incontestable. Ce sont elles et non les hommes qui transmettent le nom et l'héritage. Jeunes filles, elles jouissent d'une grande indépendance, et, dois-je le dire, leur conduite n'est pas toujours à l'abri des reproches. Il n'est pas rare qu'une jeune mariée apporte en dot à son époux, qui l'accepte d'ailleurs comme une chose toute naturelle, un ou deux enfants. Autant la jeune fille arabe ou chambi reste confinée dans sa maison, autant celle du Hoggar sort, se réunit à ses amies pour jouer de l'azid, dire des vers, etc; il y a de très jolies poé-

sies chez les Touaregs. Cette vie libre dure généralement de l'âge de quinze jusqu'à vingt-trois ans. Elles ne se marient pas très jeunes; une fois épouses, elles ne donnent pas prise à la médisance; elles sont les maîtresses du foyer.

Les Touaregs sont ordinairement monogames, la polygamie est l'apanage des chefs et encore ce n'est pas une règle absolue.

Sitôt sorti de la plaine qui entoure Tamarrasset, on reprend la montagne.

Les quatre-vingts kilomètres qui nous séparaient de Motylinski furent parmi les plus durs. Les montagnes sont plus élevées que celles du Nord et, pour les traverser, on emprunte des sentiers, d'anciens lits de torrents qui sont si souvent encombrés qu'on est obligé de suivre le flanc même du rocher. Il fallait voir nos bêtes sur d'étroites corniches, où elles pouvaient à peine se tourner, tâter prudemment chaque pierre et n'avancer une patte qu'au-

tant qu'elles n'étaient sûres des trois autres.

Les premiers moments, je me croyais obligé de descendre, ou, méhariste novice, je me cramponnais à la rhall'ah, mais me rendant compte de la souplesse et de la prudence de mon méhari je m'abandonnai à sa direction.

En arrivant le 3 janvier au sommet du soi-disant col que mon guide me faisait suivre, il me dit : « Tu vois cette grosse montagne, derrière c'est Motylinski ; encore une nuit sous la tente et demain nous arriverons. »

Ce fut pendant ces deux jours que j'eus la température la plus fraîche, de la glace jusqu'à huit heures.

Enfin, après une sommaire toilette, précédé du maréchal des logis Barbier, mieux monté que moi, j'arrivai sur les trois heures de l'après-midi au fort, perché comme un nid d'aigle au sommet d'une colline à pic, au pied de laquelle coule un petit ruisseau.

MOTYLINSKI

Pour atteindre la porte crénelée du fort, la porte manquait encore à cette époque, on gravit un petit chemin en lacets et je trouvai au seuil le maréchal des logis Brail-lard, un caporal armurier et un soldat qui me firent le plus étonné et le plus chaleureux des accueils.

Les chameaux furent envoyés à une dizaine de kilomètres de là, sous la garde d'hommes sûrs fournis par le fort; mes hommes et moi, nous prîmes une dizaine de jours de repos dont nous avons grand besoin. Le fort, commencé il y a un an environ sous la direction du maréchal des logis Braillard, était d'ailleurs imparfaite-

ment fini et c'est à cela que l'on peut voir que Moussa n'a pas été un fourbe, lorsqu'il s'est allié avec nous. Une dizaine d'hommes ont pu y vivre en paix ; malgré la présence, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un magasin qui renferme tout ce qui peut tenter un Touareg. Dix hommes isolés dans la brousse, sans secours proche à espérer ; là, où cinq cents Touaregs armés de fusils à tir rapide peuvent se rassembler en quelques heures.

Le fort couronne le sommet de la colline et s'étend même légèrement sur une des pentes ; il est entouré d'un mur crénelé d'environ trois mètres de hauteur.

A l'intérieur on trouve cinq ou six logements d'officiers ou de soldats, un magasin à vivre, où se centralise l'impôt en nature que paient les habitants du Hoggar, de l'orge en général, un magasin à munitions, une forge et un petit bureau.

J'eus la chance que le lieutenant Signo-

nay et le docteur Hérisson, absents lors de mon arrivée, rentrent peu après. Ils venaient de poursuivre un rezzou et le lieutenant avait réussi à le repousser et à lui reprendre une partie de son butin.

On peut penser si les heures coulèrent vite, en longues conversations sur toutes les nouvelles de la France, de mon côté je pris d'utiles renseignements et j'eus de longs entretiens avec Moussa Agamastane et son secrétaire qui étaient alors au fort. Malgré la difficulté de se faire comprendre, moi parlant français à Bachir, lui arabe au kodja (secrétaire) et ce dernier touareg à Moussa, il m'intéressait beaucoup.

Grand, assez fort, de manières douces mais très nobles, comme ceux de sa race, cet amenokal (chef) laisse l'impression de quelqu'un et on sent que sa soumission n'a été ni dictée par la crainte, ni un coup de tête, mais un acte réfléchi en vue du bien de son peuple.

Il était revenu, il y a peu de temps, de

Paris où le commandant Laperrigne l'avait amené. Pour montrer son admiration sa phrase favorite était : « En France, je ne vois jamais de mauvaises choses. » Même si soi Français on a quelque scepticisme à ce sujet, cela fait plaisir de l'entendre dire aussi naturellement et aussi franchement en plein désert. A son retour, il eut une manière pittoresque de raconter à ses sujets, ses électeurs plutôt, car les fonctions d'amenokal sont électives, la vie intense de la population qui fourmille à Paris. « Vous pourriez massacrer, leur a-t-il dit, pendant huit jours, au bout de ce temps il y en aurait encore. » D'ailleurs, le lieutenant Sigonnay me disait au sujet de son voyage : « Avant son départ Moussa et ses Touaregs nous traitaient d'homme à homme, depuis son voyage ils nous reconnaissent franchement supérieurs. »

Je citerai encore cette jolie réponse du brigadier Ouen-ni qui avait accompagné

Moussa à Paris. Un jour à Issy on voulait le faire monter en aéroplane, il était survenu de la pluie au dernier moment. Comme on lui demandait s'il regrettait ce contre-temps, il répondit : « Cela ne me disait rien, mais étant Touareg et soldat français, je n'avais pas le droit d'avoir peur. »

J'eus réellement de la chance, de ce que ma route ait été dégagée par le raid du lieutenant Sigonnay.

Cela diminuait beaucoup mes risques de rencontrer un rezzou; en effet, il les avait vivement poursuivis jusque dans des régions presque inconnues, du côté d'Achourat au nord de Tombouctou. Cette région est le repaire des rezzous qui viennent du Maroc; il s'y trouve d'excellents pâturages où ils font reposer leurs bêtes en guettant l'occasion propice.

Il avait pu enterrer les morts du combat d'Achourat et revenait avec quelques chameaux enlevés aux pillards, un négriillon et

un Arabe dont l'état civil était peu facile à établir. D'après lui il était marchand et avait été pillé dans le Bled par les Touaregs qui lui avaient tout pris puis l'avaient abandonné. Le lieutenant le trouva près d'un puits se nourrissant d'une vieille carcasse de chameau. Si telle était sa version, celle des Touaregs différait complètement. D'après eux, il était un agent secret laissé en arrière par eux intentionnellement dans leur retraite précipitée; il leur servait d'agent indicateur. En attendant qu'il fût statué sur son sort, il fut promu au grade de balayeur du fort et il paraissait très satisfait de ses nouvelles fonctions, qu'il remplissait à merveille, calme et énigmatique comme tous ses semblables.

Il fallut s'arracher à l'affectueuse hospitalité des habitants de Motylinski et une dizaine de jours après, le 15 janvier, je me remis en route par In Abalès, Tin Bachor, In Aguerat et enfin Kidal.

MOTYLINSKI A KIDAL

(3 janvier-15 février.)

Le soir de la première étape, je retrouvai Moussa Agamastane parti avant moi, mais dont les chameaux allaient moins vite; nous passâmes la soirée sous sa tente; il me fit cadeau d'une chèvre s'excusant beaucoup de ne pas avoir de mouton à m'offrir; pour moi je le comblai de broches en verroterie pour ses trois femmes. Il m'offrit aussi sa cravache, malheureusement elle m'a été volée à Tombouctou; je répondis à cette nouvelle politesse en lui octroyant une de mes couvertures.

Les environs du fort sont très montagneux, je les appellerai l'Auvergne du Sa-

hara; de frais ruisseaux coulent au fond des vallées étroites, les montagnes sont moins hautes qu'au nord de Motylinski. Il est regrettable que ces jolis ruisseaux ne fassent que paraître et disparaître, ils fertilisent cependant quelques champs où poussent l'orge, le bechena et un peu de blé.

Le lieutenant Sigonnay avait bien voulu me faire un topo et un itinéraire qui me rendirent de grands services, me permettant de calculer le nombre d'heures de route.

Il m'avait aussi fourni un guide. Les chameaux avaient été loués par l'intermédiaire de Moussa. J'en avais même acheté un. Ceux que j'avais loués à In Salah prirent le chemin du retour avec ceux que le commandant Payn avait envoyés en même temps.

Au départ de Motylinski ma petite troupe se trouva donc augmentée de deux hommes, le guide du lieutenant et un nègre serviteur

de Moussa. Ils m'accompagnèrent jusqu'à Kidal.

Le nègre ne comptait pas être nourri à notre ordinaire, il m'arriva simplement avec une provision de millet pour tout vivre, il le faisait regrossir dans sa peau de bouc et le mangeait sans autre apprêt. Mis à notre ordinaire plus substantiel, sans être raffiné, il en fut ravi et devint un serviteur actif et débrouillard.

J'eus vingt-neuf jours de marche pour gagner Kidal et je traversai quatre zones très distinctes.

La première est celle que j'ai appelée l'Auvergne du Hoggar; on la traverse pendant quatre jours; ensuite le désert du Tanesrouft, cinq jours pleins avec prélude et sortie de deux à trois jours chaque dans une région semi-désertique; puis les montagnes de l'Adrar, moins élevées, et plus boisées que celles du Hoggar; enfin au sortir des montagnes la grande plaine du

Tilemsi qui vous mène à Kidal et de là au Niger.

Deux jours après ma soirée avec Moussa j'arrivai au petit village de Tidjenoem. Le chef m'y reçut très amicalement, et tous les notables m'apportèrent du lait, des œufs, mettant tout ce qu'ils avaient à ma disposition. Je cite spécialement les œufs car c'est chose rare au Hoggar.

Les Touaregs ayant embrassé à une certaine époque l'hérésie kradjisme, sorte de protestantisme musulman, il leur en est resté, bien qu'ils l'aient abandonné, quelques traces, en particulier le respect du coq. Or dans le kradjisme le coq était considéré comme le représentant du muezzin pour l'annonce de la prière du matin. Chantecler en avait reçu un prestige presque divin, aussi ne mange-t-on œufs et poules qu'en cas de suprême besoin et encore ils les enlèvent aux Harratines, car eux-mêmes n'en élèvent pas. Au-dessus de ce village, dans une fente

d'un rocher, je trouvai un véritable pigeonier de pigeons sauvages. Il y en avait peut-être deux ou trois cents serrés les uns contre les autres, tels ceux que l'on voit dans les pigeonniers branlants de notre Limagne. Ils me fournirent un succulent déjeuner d'autant plus appréciable que la chasse dans ces montagnes est fort peu fructueuse.

Puisque, à propos de religion, nous sommes tombés en pleine basse-cour, pigeons et coq, ce dernier presque fétiche, je dois dire que mes Chambas étaient très stricts observateurs de leur religion, au contraire des Touaregs qui me semblent ne pas en avoir beaucoup. Ils faisaient régulièrement les quatre prières la tête tournée vers la Mecque à l'aube, onze heures, cinq heures et sept heures, Bachir surtout qui appartenait à une famille maraboutique et citait souvent avec un pieux orgueil les sept koubas (chapelles) de ses aïeux aux environs de Meteli.

Ma caravane décidément tendait à s'augmenter, un nouvel hôte se donna à moi qui me fut très fidèle et vigilant gardien. Je veux dire « Fifi », un sloughi noir qui, un beau jour dans l'après-midi, vint se jeter à demi-mort de faim et de soif entre les jambes de nos chameaux. Quand il mourut frappé d'insolation à notre retour, à moitié chemin de Kidal, ce fut un chagrin général.

Les rencontres sont assez peu fréquentes dans ces pays pour que je n'aie eu aucun scrupule à l'adopter. J'ai appris depuis son histoire. Il avait appartenu à un Français qui l'avait donné à son départ pour la France à Moussa ; ce dernier l'avait laissé dans un de ses campements. Avait-il flairé le Français à travers le désert ? C'est en tout cas presque un miracle qu'il m'ait retrouvé. Je me rendis compte à quel point un chien était utile, quelle sécurité il donne ; sous sa garde on peut dormir presque tranquille. Je ne

retournerai jamais au désert sans en emmener un.

Au sud d'Inajarrat, je pris contact avec le désert du Tanesrouft. J'en eus de mauvaises nouvelles par une tribu touareg qui remontait vers le nord ; chassée par la sécheresse et la soif, elle espérait trouver dans la montagne quelque verdure pour ses bêtes.

Ces Touaregs, avaient, et c'était la première fois que je le remarquais, quelques traces de sang noir dans les veines. On approchait du Soudan ; signe caractéristique : les enfants jusqu'à l'âge de dix et douze ans étaient nus.

Les Chambas sont gens très prudes, aussi El Bachir en fut-il suffoqué. Je l'entendis m'appeler, puis je le vis m'apporter comme une bête curieuse un beau gamin qui n'avait pour tout costume qu'un collier de verroterie. Pour calmer Bachir et le préparer à ce que nous allions voir au Niger je dus lui expliquer qu'Allah ayant doté les régions où nous

allions entrer d'un soleil plus chaud, il avait permis aux habitants de se vêtir de moins en moins. Malgré cette explication très plausible, il resta sceptique, couvrit le gamin d'une vieille chemise qu'il alla dénicher dans ses réserves. Je dois dire qu'il eut du mal à s'habituer aux académies et pourtant il devait en voir par la suite !

Cette tribu était si pauvre qu'elle ne put me donner aucun secours, seul un forgeron me remit très adroitement un anneau dans le nez d'un de mes chameaux. Par contre ils me signalèrent l'existence d'un rezzou. Le Tanesrouft et la région du Sud sont sillonnés de leurs bandes et jusqu'au Niger, je devais être continuellement sur le qui-vive.

Peu après cette rencontre, la nature devint de plus en plus désolée ; les touffes d'herbes s'espacèrent, la végétation se rabougrit au point que les arbustes se recroquevillèrent, puis l'herbe elle-même disparut et j'entrai

pour cinq jours dans cette bande de terrain réellement désertique qui va avec des largeurs variables de l'océan Atlantique presque au bord du Tchad.

C'est au nord de Tombouctou qu'elle présente sa plus grande largeur. Voici réellement dans toute son horreur le pays de la faim et de la soif; pas un oiseau, pas un bruit, pas même de traces de gazelles pourtant si fréquentes dans le Sahara. On a l'impression de l'isolement complet, de l'inutile effort s'il vous survenait quelque chose d'anormal, si par hasard un accident fortuit vous privait de vos chameaux ou de l'eau qu'ils portent! Ce serait un champ merveilleux d'atterrissage, un aérodrome unique au monde, mais perfide et sans pitié, pour celui qui y tomberait par suite d'une panne.

Il faudrait qu'il y eût des postes de secours installés d'avance, car dans bien des parties du Sahara s'il trouvait aide et secours des Touaregs, là, il n'aurait chance

que de trouver un rezzou, ce qui serait la plus mortelle des rencontres. Dans ce désert il y a des tombes préhistoriques. J'en ai trouvé de trois sortes dans le Sahara. Les plus anciennes ont la forme de grosses taupinières de trois à quatre mètres de diamètre sur un à deux mètres de haut ; celles qui viennent après ont la forme de petites tours de un à deux mètres de haut sur trois de diamètre, les pierres en sont posées à plat et sans mortier. Les troisièmes et les plus récentes sont les tombes coraniques ; on les reconnaît par la présence des témoins (chouchad), pierres dressées debout au chevet et aux pieds du mort.

Les Touaregs prétendent que les tombes en forme de taupinières, les plus anciennes, sont le repaire d'ogres. Il s'y attache une curieuse superstition.

Lorsqu'on est sans nouvelle, soit d'une caravane ou d'un rezzou partis depuis longtemps, une des femmes de la tribu se revêt

de ses plus beaux habits, en ayant soin de n'avoir sur elle aucun objet de fer (couteau ou bijoux); elle se couche près du tombeau et prétend qu'à ses prières l'hôte mystérieux apparaît. Il a, dit-elle, « des yeux grands comme ceux d'un chameau ». Il lui dévoile ce qui se passe chez les absents.

D'ailleurs le nombre de ces voyantes est assez grand au Sahara.

Enfin, au bout de cinq jours, je commençai à apercevoir quelques touffes d'herbes et d'arbrisseaux; nos chameaux en avaient grand besoin. Les traces de gazelles revinrent, puis des bouquets d'arbres curieusement perchés sur des buttes de quelques mètres de hauteur. On rencontre pas mal de ces sortes de pains de sucre tout le long d'une rivière desséchée qui marque la fin du Tanesrouft. Peu après j'aperçus de gros rochers polis comme par le passage des eaux. Ils semblaient, les uns dormir au soleil, géants pétrifiés, les autres debout affec-

taient la forme de colonnes quelquefois reliées entre elles au sommet et à la base, d'autres fois séparées et isolées dans la plaine. On traverse pendant quelques heures cette bizarre végétation de pierres, l'aspect en est saisissant; on dirait un temple d'une grandeur fantastique, un temple qui couvrirait des lieues et dont les colonnes semées au hasard seraient les unes écrasées, les autres restées debout. On ne peut s'empêcher d'en chercher le toit et c'est le ciel du désert d'un bleu intense qui en forme le gigantesque velum.

Les savants appellent cette bizarrerie de la nature des témoins géologiques. Je n'ai pas la prétention de joindre mes explications aux leurs et j'appelai seulement ce coin, le Carnac du désert, d'autant que la couleur grise des pierres rappelle notre granit breton.

Quittant cette bizarre région, j'arrivai aux montagnes de l'Adrar qui se présentent

beaucoup moins élevées que celles du Hoggar. Elles sont surtout beaucoup moins pressées l'une contre l'autre et offrent souvent entre elles de grandes plaines verdoyantes.

J'ai signalé l'appétit de nos chameaux à la sortie du Tanesrouft, je pourrais ajouter que de notre côté les vivres étaient très bas et le besoin de garnir le garde-manger se faisait impérieusement sentir.

Les traces de gibier abondaient et notre premier soin à Mehiloud et à moi fut de nous mettre en chasse. Étions-nous impressionnés, ou trop désireux de réussir? Le fait est que nous ne pûmes rien tuer. Nous manquâmes surtout une belle antilope; je me le rappelle d'autant plus que je n'avais jamais eu encore l'occasion d'en tirer.

C'était une antilope (bœuf gras) en arabe. Quelle dérision quand on a le ventre vide et que l'on voit, à cent mètres de soi, la bête essuyer deux coups de feu sans résultat;

plus encore, s'avancer après sur nous d'environ vingt mètres, essayer encore deux coups de fusils sans autre résultat que de la décider cette fois à s'enfuir à perte de vue. Ce soir-là, le repas fut bref et sans gaieté.

Le lendemain, au réveil, se détachait devant nous une montagne d'aspect très sombre. Elle nous donna l'espoir d'y faire une chasse fructueuse; aussi malgré la crainte des rezzous je dépêchai en avant Mehiloud. Il y avait de nombreuses traces de gazelles qui semblaient s'y diriger; de mon côté, je suivis sans succès des traces de girafes et d'antilopes kobas. On prétend que les anciens ont fait de cette antilope la licorne, ce qui peut s'expliquer par la longueur démesurée de ses cornes et son aspect bizarre. Elle a la forme d'un cerf par devant et d'un bœuf par derrière. Blessée, cette antilope charge furieusement le chasseur.

La journée se passa dans de vaines re-

cherches et je n'avais rien tué lorsque nous arrivâmes le soir au puits qui se trouve au pied de la montagne; j'y trouvai un petit groupe de Touaregs et je leur déclarai, peut-être sans aménité, mais moyennant paiement, qu'il me fallait une chèvre ou un mouton. Ils s'exécutèrent d'assez bonne grâce; le repas était déjà assuré quand peu après Mehiloud arriva avec trois gazelles sur son chameau. Ce furent de grandes ripailles, peu variées mais abondantes, choses dont nous n'avions plus l'habitude depuis une dizaine de jours. L'eau aussi était délicieuse et nous changeait de l'espèce de boisson puante et épaisse que renfermaient nos peaux de bouc pendant la traversée du désert.

Les Touaregs m'avertirent du passage très récent d'un rezzou qui regagnait le Maroc; ils n'avaient pas été attaqués, mais à une journée de marche j'en retrouvai qui l'avaient été, deux des leurs avaient

même été légèrement blessés; je pus leur donner quelques soins. Nous redoublâmes de vigilance et fûmes sur nos gardes plus encore jusqu'à Kidal.

C'est là que j'eus ma première attaque de fièvre; elle prit un caractère bilieux assez grave. J'ai su depuis que mes hommes furent très inquiets, non seulement de moi, mais des ennuis que pourrait leur donner ma mort et des explications qu'il faudrait fournir. Aussi avaient-ils résolu en cas de mort de me mettre dans un sac et de m'emporter ainsi à marches forcées jusqu'à Kidal de façon à démontrer la cause naturelle de mon trépas. Cette décision ne les empêcha pas de me soigner admirablement.

La chasse fut fructueuse dans ces montagnes, les pâturages y sont excellents, le gibier y abonde; le peu de sécurité qu'ils offrent éloignant les chasseurs, bêtes ou gens, nous profitâmes largement de ces avantages.

La montagne finit brusquement, sorte de barrière qui va de l'est à l'ouest. A ses pieds se déroule la vallée du Tilemsi qui suit la direction est-ouest, puis tourne brusquement et se dirige alors du nord au sud. C'est le chemin de Kidal et de Gao qui s'ouvre devant vous.

L'herbe dans la vallée du Tilemsi est parfaite, on pourrait y nourrir d'immenses troupeaux; mais l'état de pillage constant où elle a été jusqu'à ce jour l'a rendue presque déserte. C'est le chemin naturel entre le Hoggar et le Soudan; de tout temps elle a été parcourue aussi bien par les rôdeurs que par les caravanes et de nombreuses tombes marquent les rencontres.

J'y trouvai des haches de silex, des pointes de flèches et des rouleaux à écraser le grain qui rappellent ceux de l'Égypte et prouvent que ce chemin a été parcouru aux temps les plus reculés.

Je descendis cette grande plaine presque

jusqu'à Kidal qui se trouve un peu à droite à l'ouest. On voit parfaitement l'ancien lit du fleuve, large parfois de dix kilomètres. On pense que le Niger faisait autrefois un immense détour dans le Sahara, de Tombouctou à Araouan, puis venait buter aux contreforts de l'Atlas et redescendait par le Tilemsi sur Gao.

Notre guide ne connaissait pas très bien la route. Nous nous arrêtâmes pour déjeuner à trois kilomètres de Kidal, nous nous savions cependant très près et telles les gardes françaises nous fîmes un brin de toilette pour arriver au moins propres.

Le choix de ma garde-robe était restreint. Je sortis de ma valise un cache-poussière en toile qui remplaça avantageusement chemise et veston. Bachir et Méhiloud se parèrent d'une gandoura propre et d'une ceinture rouge à la manière des méharistes. Ces préparatifs terminés, nous gravîmes un petit coteau au pied duquel nous étions arrêtés et

brusquement au bout d'une petite plaine le fortin m'apparut, le drapeau flottant gaie-
 ment au vent.

Je sentis quelque chose là et Bachir s'ap-
 prochant de moi me dit : « Toi content voir
 drapeau de ton pays. » Eh bien oui ! il fait
 chaud au cœur ce lambeau d'étoffe qu'on ne
 contemple souvent qu'avec indifférence tant
 on le voit partout en France au seuil des
 édifices publics ; quand il se présente, sym-
 bole de la patrie, du salut, du port, dans ce
 désert de plaines plus inhospitalières que la
 mer, de la patrie amenée plus grande jusque-
 là grâce au courage et à l'abnégation des
 enfants de la France.

KIDAL A GAO

15 février.

On a choisi Kidal pour établir un blockhaus pour trois raisons. La première, c'est qu'il commande à toute la vallée du Tilemsi ; la deuxième, à cause d'une très belle source ; enfin il y avait autrefois une palmeraie qui a été détruite en partie. On voit encore quelques arbres et les restes en ruine d'un très gros village maintenant peu habité. Il est probable que les noirs qui l'avaient créé, ont été massacrés par les Touaregs et les Arabes Kountas. A l'heure actuelle Kidal se présente sous deux aspects, l'européen et l'indigène. La partie européenne comprend un petit fortin servant de poudrière entouré

d'un mur de pierres sèches de deux mètres de haut sur vingt de côté environ.

Au pied du mur trois cases en terre pour les officiers et une trentaine en paille pour les hommes à raison d'un ménage par case.

Ce ne sont plus des Touaregs mais des nègres, Bambaras et Toucouleurs, venus du Sénégal. Ils sont du plus beau noir.

Le tout, fortin et cases, est entouré d'une haie haute et épaisse (zeriba) faite d'épines sèches. Ce serait une première ligne de défense bien suffisante pour arrêter une attaque et donner le temps à tous de gagner le fort. Il faut penser en effet que les assaillants seraient pieds et jambes nus et les épines de Kidal ont des piquants remarquablement acérés et nombreux.

A ces moyens artificiels l'oued desséché, d'une cinquantaine de mètres de large, qui passe au bas de la colline, pourrait en apporter un autre ; en effet, dans la saison des

pluies, notre été en France, il se remplit, en cas de tornades, d'eau à une hauteur de deux mètres et plus et devient infranchissable. Mais il n'y aurait pas forcément des tornades la veille d'une attaque et si j'ai cité ce moyen de défense c'est plutôt pour faire remarquer la rapidité surprenante avec laquelle les eaux arrivent en cas d'ouragans.

Au dehors de la zeriba s'étend la partie indigène, une dizaine de cases en sont habitées par les mercantis, porteurs arabes venant du Nord, en général la plèbe qui suit toute troupe dans ces parages.

Le sergent Besson de l'infanterie de marine n'en croyait pas ses yeux en me recevant. Il lui semblait qu'il y avait quelque chose de changé. Le Nord et ses rezzous ne laissent pas passer aussi facilement. Il lui fallut se rendre à l'évidence et son accueil en fut encore si possible plus chaleureux. Il m'installa dans la case vide du

lieutenant et s'ingénia à me soigner, car je n'étais pas encore remis de mon attaque de fièvre. Je passai ainsi trois jours, vivant de la vie de la bête forcée, dormant et mangeant.

Mes Chambas étaient un objet de curiosité pour les tirailleurs soudanais ; de leur côté mes hommes les regardaient avec étonnement. Habitué à ne voir dans les nègres que des esclaves perpétuels, des êtres inférieurs, ils n'en revenaient pas qu'ils eussent, la gloire d'être leurs égaux, des soldats ; leurs égaux au point de vue de la France. Je dus leur raconter que ceux-là aussi savaient se battre et donner leur vie pour leurs chefs, qu'ils en avaient fourni les preuves en maintes occasions. Il s'établit alors entre eux une certaine camaraderie de soldats à soldats sans toutefois que mes Chambas aient perdu complètement leur opinion première sur les noirs. Il faudra des années, des siècles, si même cela arrive

quelquefois, pour qu'ils les considèrent comme étant de la même essence qu'eux.

Il y a environ entre Kidal et Gao quatre cents kilomètres. J'avais hâte d'y arriver ; aussi je repris ma route dès le quatrième jour et je regagnai mon grand chemin, la vallée du Tilemsi. J'ai déjà dit, en effet, que Kidal est un peu à droite de la vallée elle-même, environ à trente kilomètres.

La vallée du Tilemsi s'ouvrait devant moi, large, sans obstacle, avec de l'eau et de l'herbe à volonté ; aussi notre marche fut-elle rapide, non sans prendre quelques précautions à cause des Touaregs et des Kountas à ce moment à couteaux tirés et cherchant à se jouer derrière notre dos tous les mauvais tours possible.

Ce qui permet de suivre assez aisément cette immense vallée, c'est une ligne verte d'arbustes et quelquefois de véritables taillis qui poussent au milieu de l'ancien lit du fleuve.

D'ailleurs, la région devient de plus en plus boisée surtout à mesure que l'on approche du Niger. On y rencontre de véritables forêts dont l'aspect et la hauteur représentent des taillis de seize à dix-huit ans en France. Le taillis est assez clairsemé et sans sous-bois. Je longeai ainsi pendant une vingtaine de kilomètres une forêt tout entière qui se présentait sous un aspect bien bizarre; elle était morte, tous les arbres étaient morts et couchés dans le même sens, Quelle était la cause d'un pareil cataclysme? Était-ce un cyclone, une tornade plus violente, un mouvement de terrain? Je ne puis l'expliquer, mais l'aspect en était saisissant.

Le Tilemsi est le paradis des chasseurs, le gibier abondant pourvoyait à nos besoins : gazelles, antilopes, mohore et coba, des traces nombreuses de girafes que je ne pus joindre. Comme oiseaux, des masses d'outardes, de pintades, une nuée de vautours surtout près des puits; au Soudan, on les

appelle « charognards », nom expressif qui dispense de toute interprétation. Il y a des vautours de quatre mètres d'envergure et d'un mètre vingt de haut. Un officier de Gao m'a raconté les avoir vus, un jour qu'il avait fait tuer des porcs, en surnombre, dans un poste isolé du Soudan. Quelques heures après leur venue, il ne restait plus rien des cadavres. Le plus grand de ceux que j'ai tués mesurait trois mètres vingt d'envergure. A côté de ces gros, j'en citerai des quantités de petits. On les voit par troupes de trente à quarante autour des puits; il y en a de blancs, de gris fer; on les approche facilement. Ils sont peu farouches et vous donnent l'impression de gros pigeons pattus.

Je rencontraï comme habitants une tribu de Kountas. Les Kountas habitent dans le quadrilatère formé par Tombouctou, Arrouan, Gao, Kidal, ce sont des émigrants arabes venus là il y a plusieurs siècles, soit

comme marchands ou plutôt à la suite d'un mauvais coup.

Sortes de missionnaires musulmans, ils nous détestent franchement et servent d'émissaires aux rezzous dont ils acceptent les pillages. Au début, pour se défendre des Touaregs, ils nous aidèrent et semblèrent se rallier à nous, mais à l'heure actuelle autant les Touaregs, chevaleresques et loyaux ennemis, sont devenus de fidèles sujets, autant les Kountas, fourbes et menteurs, ne pensent qu'à nous combattre en dessous.

J'en ai eu les preuves par moi-même; d'abord, j'ai la certitude que l'accident, qui m'arriva à Tombouctou, était l'œuvre de Kountas agissant comme agents secrets des rezzous qui avaient tant d'avantages à ce que je ne perce pas un coin du mystère qui enveloppe leur retraite du côté de Taoudénit. Ensuite toutes les fois que j'ai rencontré, soit entre Kidal et Gao, soit entre Gao et Tombouctou, un campement de Kountas,

j'étais certain de n'avoir d'eux aucun secours, ou il fallait montrer les dents. Les Touaregs, au contraire plus froids en apparence, venaient au-devant de moi et m'offraient ce qui était en leur pouvoir.

De tout temps les Touaregs Aouliminden et les Kountas se sont cordialement détestés et les rixes qui dégénèrent souvent en combats, sont fréquentes entre eux.

La tribu kountas que je rencontrai était occupée à célébrer l'enterrement de quatorze hommes qui avaient été tués au cours d'une rixe. L'autorité militaire n'avait pu l'empêcher à temps, eux aujourd'hui, nous demain peut-être ; on sentait la mort rôder depuis bien des jours autour de nous. Elle devait encore nous serrer de plus près, et si loin de la France ! je craignais surtout pour mes hommes qui s'étaient confiés à moi comme je l'ai dit, je tenais à les ramener vivants. Je fis en m'endormant quelques réflexions peu gaies, une bonne nuit les dissipa. Puis

il y avait autre chose à faire qu'à penser à la mort!

La vallée du Tilemsi, avec ses fertiles pâturages, ses eaux abondantes, sera toujours un brandon de discorde et un objet de convoitise.

Les Aouliminden sont la fraction la plus importante des trois races touaregs. Ils sont cantonnés sur les bords du Niger au nord de Gao. Cette région ne manque jamais d'eau; les tornades de mai au commencement de septembre, quelques pluies l'hiver et enfin le fleuve, qui non seulement donne l'eau, mais encore, fertilise par ses inondations, leur permettent d'avoir de nombreux troupeaux de chevaux et de vaches, ces dernières les distinguent des autres races qui n'ont que des chameaux, chèvres et moutons. Je n'ai commencé à voir des vaches qu'au Sud de Kidal, elles ont l'aspect bossu, elles appartiennent à la race des zébus et servent souvent de bêtes de bât.

Les Aouliminden sont plus bronzés que les Touaregs du Hoggar et que les Touaregs Asgueurs, le mélange de sang noir est très visible chez eux. Tout en ayant été pour nous au début des adversaires très redoutables et courageux, ils n'ont pas cette fierté des Touaregs du Hoggar qu'ils jaloussent et qu'ils ont toujours respectés bien qu'étant de beaucoup les plus nombreux. Ils peuvent mettre six mille guerriers en ligne.

A moitié chemin de Kidal et de Gao, on trouve un assemblage de puits bizarres. Je les comparerai à des tuyaux d'orgue percés non loin l'un de l'autre. Ce qui explique cette anomalie, c'est que la nappe d'eau se déplaçant continuellement on a été obligé de forer de nouveaux puits pour ne pas la perdre. Ce n'est pas un mince travail car à cet endroit ils sont profonds de trente à quarante mètres.

Les troupeaux du Tilemsi excitaient l'admiration de mes hommes et bien des

fois je surpris en eux un vieux levain de pillards à la vue de ces richesses et l'envie d'exécuter une grande razzia pour les remonter dans les régions inaccessibles du nord.

Le pillage est la vie du touareg et sera notre plus grand obstacle à la mise en valeur de ces immenses territoires.

Plus j'approchais du Niger, plus belle se faisait la végétation et plusieurs fois nous campâmes sous de superbes bouquets de tamariniers et de sycomores.

On quitte le lit du Tilemsi à environ soixante à quatre-vingts kilomètres de Gao, la vallée se poursuit vers le sud et aboutit au Niger à environ vingt kilomètres au sud de la ville. Je suivis alors pour arriver à Gao dans la direction sud-est une route créée par nous à travers la brousse.

Je fis cette dernière étape d'une seule traite, accompagné de Bachir et de Mehiloud, laissant Sassi et les autres avec le convoi.

Ces soixante kilomètres se déroulent sur une suite de petits mouvements de terrain peu élevés, puis on gravit une colline d'aspect plus sableux et aride ; au sommet, devant soi, on aperçoit le fleuve et une tache blanche qui est le poste.

De l'autre côté du Niger fermant l'horizon se dresse devant vos yeux une colline qui tombe à pic dans le fleuve, elle paraît avoir de trois cents à quatre cents mètres de hauteur et, chose assez rare, est presque entièrement dénudée. La couleur rouge de ses flancs produit un contraste singulier avec le fleuve d'un bleu intense, d'un bleu comparable à celui de la Méditerranée par les plus beaux jours. Enfin, de ce côté-ci du fleuve et le dominant de quelques mètres, ce qui le préserve des inondations, le fort avec ses cases de tirailleurs et un peu plus loin à droite la ville indigène.

Gao, c'était presque le but, c'était la réussite assurée.

Je fus d'autant mieux reçu par les capitaines Lamoureux et Lauzanne qu'ils avaient été avertis de mon départ d'In Salah par le lieutenant de Saint-Léger et qu'ils ne comptaient guère sur la réussite de cette équipée, connaissant les dangers de la route, les rezzous en particulier avec lesquels ils venaient d'avoir fort à faire.

Ils avaient eu à cette date 25 février 1911, de nombreux pillages à réprimer dans tout le Tilemsi. Je n'ai aucune honte à dire que je m'évanouis dans le bureau du capitaine Lauzanne tellement j'étais épuisé. Aussi le premier soin du médecin fut de me mettre au lit avec une médication énergique. Je fus d'ailleurs vite remis de ce nouvel accès de fièvre et, après avoir envoyé au pâturage mes chameaux sous la garde de Sassi et de Méhiloud dans un endroit sûr, je m'installai pour une huitaine à Gao, attendant avec Bachir et *Fifi* le passage d'un chaland se dirigeant sur Tombouctou.

GAO

25 février 1911.

On fait remonter à l'an 640 la fondation de Gao. On pense qu'elle fut bâtie par des émigrants songhois venus des bords du Nil et fuyant devant l'invasion arabe qui, à cette époque, avait désolé ses rives.

On peut se rappeler que j'ai cité avoir rencontré dans la vallée du Tilemsi des rouleaux de pierres ayant une grande analogie avec ceux des bords du Nil. Je crois que l'on trouverait bien d'autres traces analogues linguistiques et ethnographiques entre le Tchad, Gao et le Nil; d'ailleurs on peut se former une idée de leur itinéraire par le sud du désert de Lybie, Agadès où se

trouve la même population, le nord du Tchad et Gao où ils retrouvèrent un fleuve ayant quelque analogie avec le Nil, vaste comme lui, sujet à des inondations périodiques et fertilisantes.

Ne furent-ils pas agréablement surpris par un pays dont la richesse rappelait le leur et devant ces souvenirs du pays natal, ces migrants songèrent à s'arrêter et à fonder une ville qui serait leur capitale. Gao était créée et devint une importante ville nègre qui ne fera que s'accroître sous notre domination. Sa position sur le fleuve à l'entrée de cette riche vallée du Tilemsi qui est le chemin naturel vers le Nord, dans un pays qui peut produire beaucoup, tout permet de lui prédire un avenir brillant.

A l'heure actuelle, Gao se compose du fort, large quadrilatère entouré de murs bâtis en « toffas », briques séchées au soleil. On y trouve tout autour d'une cour centrale les logements d'officiers et de

sous-officiers, le magasin, la poudrière.

Entre le fort et le Niger, dont la berge est très à pic à cet endroit, nos tirailleurs ont créé un boulevard d'une vingtaine de mètres de large; la décoration en est peu banale. Je dois dire qu'on y a jamais pensé pour l'ornementation d'une de nos grandes voies parisiennes. Entre chaque arbre, sur un gros pilier, est posé le squelette d'un crâne d'éléphant, les défenses bien entendu enlevées.

A droite de ce boulevard, une très grande place; au bout la ville indigène, de l'autre côté à gauche un bâtiment carré, entouré d'une haie, demeure des lieutenants. Puis un jardin qui fait l'admiration et l'étonnement de tout le pays.

J'y ai vu presque tous nos légumes de France : choux, betteraves, salades faisaient honneur à nos tirailleurs et auraient supporté la comparaison avec ceux de nos meilleurs jardiniers. A citer une cressonnière admirablement installée. Malheureu-

sement pas un fruit. Il y a trop peu de temps que nous sommes arrivés; peut-être, avec le temps, pourra-t-on acclimater les palmiers, orangers, citronniers, grenadiers, etc.

De l'autre côté du jardin, celui opposé au Niger, un large boulevard a été créé; quatre rangées d'arbres y donnent véritablement de l'ombre et sont peuplées de milliers d'oiseaux en particulier d'une espèce jaune et noire qui ressemble aux loriots, on les appelle des « gendarmes ». Au-dessus du boulevard, les cases des tirailleurs, en briques, avec le toit en paille ou en nattes. Il y grouille une vraie petite population de femmes et d'enfants.

La ville indigène, qui s'étend à droite du fort, est traversée par une très large voie bordée de maisons. Au début elles se présentent sous un aspect semi-européen avec leurs terrasses et leurs murs en briques. On trouve le poste, la halle, le dispensaire, quelques maisons de commerçants et une

mosquée, tombeau d'un marabout célèbre. Puis, à mesure que l'on s'éloigne, les maisons cèdent la place à une multitude de cases en terre battue, couvertes en nattes ou en paille suivant la richesse de leurs habitants.

Souvent dans un enclos y attenant, on voit deux ou trois autruches que les habitants élèvent et vendent. Le poste en possédait cinq qui allaient aux champs tout autour et rentraient comme de grosses poules. Aux environs de Gao on chasse l'autruche et les plumes sont l'objet d'un commerce actif. On vend par peaux entières, généralement une centaine de francs. Les habitants de Gao ont d'ailleurs du goût pour domestiquer les animaux ; j'ai vu chez eux de nombreuses girafes, antilopes, gazelles, etc., ils s'en occupent en faisant les nattes dont l'industrie est très prospère. Elles sont remarquablement fines et serrées. Les plus fortes pluies ne les traversent pas ; j'en ai

fait plusieurs fois l'expérience surtout lorsque je suis revenu de Tombouctou en longeant le fleuve ; j'y ai essuyé les plus violentes tornades : jamais les toits ne laissaient passer l'eau.

Les cases vous donnent l'impression de gros paniers renversés, ou d'une taupinière de forme allongée. Elles sont faites d'une multitude de petits brins de bois courbés en cerceaux et enchevêtrés les uns dans les autres, le tout recouvert de nattes. Ni fenêtre, ni cheminée ; comme porte, une natte qu'on roule.

Leur solidité est à toute épreuve et elles résistent aux plus fortes tornades. Les bêtes et les gens y voisaient dans une promiscuité qui a quelquefois ses inconvénients. Je me rappelle la mauvaise nuit que me fit passer un coq dont les joyeux cocoricos me réveillèrent plusieurs fois, d'autant mieux, qu'il choisissait mon lit pour perchoir et poussa même la familiarité jusqu'à éteindre

d'un coup d'aile une bougie que j'avais allumée pour le chasser.

Le mobilier se réduit au lit fait d'une claie en fibres de sorgho tressées avec des lanières de cuir ; mais on trouve un peu pêle-mêle des instruments de pêche, de chasse, de culture, harpons, lances, petits javelots qu'ils lancent très adroitement à la main à une assez grande distance, des pioches très primitives, des nattes commencées, etc.

Les habitants de Gao sont surtout pêcheurs et la quantité inouïe de poissons qu'il y a dans les eaux du Niger pourvoit abondamment à leurs besoins.

Je citerai le « capitaine », qui atteint jusqu'à cinquante kilos et plus, c'est un poisson parfait ; le « photophore », un peu moins gros, moins bon, mais encore très mangeable. J'ai vu une fois un « capitaine », suspendu par les ouïes à une perche que deux laptots de bonne taille portaient sur leurs

épaules, il touchait à terre. A citer aussi le « poisson lune », sorte de citrouille jaunâtre et oblongue avec une toute petite tête qui a une vague ressemblance avec celle du cochon ; elle est minuscule par rapport au corps ; puis le « machoïran » auquel les habitants ont donné un surnom peu odorant (le f. m.). C'est un poisson de forme aplatie avec une énorme tête plate à forme de triangle et garnie de douze barbillons de grande dimension ; c'est le moins estimé de ceux que j'ai cités. Tous ces poissons prennent avec le baigneur des familiarités choquantes, ils veulent tâter la chair humaine ; pour ma part j'eus un jour une assez grande estafilade au mollet.

Les environs de Gao sont le plus merveilleux territoire de chasse que l'on puisse rêver ; je n'en profitai qu'à mon retour. En effet, dès le huitième jour, la pirogue arriva.

Le capitaine Lauzanne me fit faire une tente en peaux de moutons que l'on dressa

sur le bateau et, Bachir, le chien et moi, nous commençâmes à voguer vers Tombouctou traînés, poussés à la perche ou pagayés selon le cas par les six laptots nègres de l'équipage.

LE NIGER

Nous eûmes pendant une bonne partie du voyage, chien compris, des atteintes de mal de mer. On peut facilement en comprendre la raison en songeant que les pirogues en fer sont très rondes et obéissent au moindre coup de perche ; on est ballotté fortement et ce mode de voyage manque d'agrément. Fort heureusement on s'arrête pour la nuit, soit aux petits postes français de Bamba et de Bourène, soit le long d'un banc de sable où l'on campe.

Le Niger est la grande voie fluviale, le chemin de fer de ces pays. Il y a un assez grand trafic sur ses eaux. On y voit trois sortes de bateaux : d'abord la pirogue postale

qui met cinq jours pour faire les quatre cents kilomètres qui séparent Gao de Tombouctou; elle passe chaque semaine venant des régions du Tchad ou y descendant.

Ensuite le chaland qui a environ douze mètres de long sur trois de large, un mètre trente de profondeur, une couverture en nattes ou quelquefois en planches, un mât à l'avant qui sert en cas de vent à hisser une voile, c'est le paquebot dernier cri du confortable.

Enfin, la pirogue administrative en fer également de huit à neuf mètres de long, un mètre cinquante de large, le ciel pour couverture et quelquefois une très légère en nattes. La pirogue commerciale présente les mêmes dimensions, elle est alors en bois. On en voit quelques-unes qui ont de dix à quinze mètres de long. Ces pirogues sont curieusement faites de quantités de petites planches en bois comme cousues l'une à l'autre par des cordes tres-

sées en fibres de palmier nain. Malgré que les constructeurs emploient pour les calfater un mastic fait de terre glaise et de beurre de karité, elles prennent l'eau passablement et un homme doit les écoper tout le temps.

Nous partions généralement de grand matin et l'on voguait sans arrêt jusqu'à midi. On s'arrêtait le long de la rive et les laptots faisaient cuire dans une immense marmite un mélange de poisson, de riz et de viande fournie par le toubib (moi dans l'occurrence). La cuisine était ordinaire et me rappelait mes huit premiers jours de campement, lorsque je n'étais pas habitué au talent de Bachir et que je n'avais presque rien emporté ; je la remplaçais avec des œufs que je trouvais soit dans les postes, soit dans les villages de Koyraberis qui sont près du Niger. Dois-je dire, une fois de plus, l'aimable accueil que me firent dans un des postes un sergent et dans l'autre un administrateur et son secrétaire.

Les Koyrabereros qui habitent les bords du Niger sont une race, mélange de toutes les autres, Arabes, Touaregs, noirs, etc., nous les avons affranchis ; avant nous, ils étaient de perpétuels esclaves. Ils ont été tellement pillés qu'ils en sont restés très poltrons et même maintenant qu'une certaine sécurité règne dans ces parages, ils ont conservé l'habitude de bâtir leurs cases sur le côté sud du Niger, barrière naturelle contre leurs ennemis du Nord. Ils sont très propres, comme d'ailleurs toutes les populations des bords du fleuve ; ils se baignent deux fois par jour. Inutile de dire que le costume de bain et la piscine séparée, à l'usage des deux sexes, sont choses complètement inconnues.

La route aurait été monotone si elle n'avait traversé un si merveilleux pays.

Entre Gao et Tombouctou le Niger passe comme largeur et suivant les endroits de huit cents mètres à trois kilomètres. A la

saison des pluies il peut atteindre dix kilomètres et plus.

Il traverse généralement une plaine bordée, dans la brume, de collines sableuses mais cependant recouvertes d'une végétation assez fournie ; quelquefois les collines se rapprochent, en particulier à Tosay où elles resserrent le fleuve qui est coupé de petits rapides. Quelquefois aussi elles longent le fleuve et l'inondation prend son cours de l'autre côté de leurs pentes et va fertiliser les plaines situées derrière.

Les pâturages du Niger sont d'une richesse extraordinaire, l'herbe vous dépasse parfois et cache presque les nombreux bestiaux qui paissent dans cette merveilleuse prairie parsemée de bouquets d'arbres.

Aux environs des postes et des villages, surtout du côté de Gao, on voit de nombreuses rizières qui prennent de jour en jour plus d'importance. Il est curieux de voir les habitants travailler les rizières et

les champs de mil. Leurs outils sont rudimentaires, des pioches en bois garnies d'un peu de fer avec un long manche qu'ils manœuvrent nonchalamment d'une seule main; le guéret s'en ressent, aucune fumure ou amendement, et il faut la fertilité des bords du fleuve pour arriver à un aussi bon résultat.

D'ailleurs, cette fertilité serait accrue si avec quelques travaux on parvenait à irriguer de chaque côté une bande de terrain d'au moins dix kilomètres.

Du pont de ma pirogue je ne voyais pas que des animaux domestiques; de même sur les berges, je relevais de nombreuses traces de gazelles, antilopes, girafes, surtout près de Gao, sans compter des vols de marabouts, grues couronnées, etc. Je ne m'occupai guère en remontant que des immenses vols de canards que l'on rencontre à chaque instant sur le fleuve. Les uns, gros comme des oies, ont un cri qui rappelle une

corne d'auto, les autres se perchent et nichent même sur les arbres. Certains ont au fouet de l'aile une espèce d'éperon assez piquant, les variétés et les couleurs sont innombrables et comme ils se laissent facilement approcher, j'en tuai, autant qu'il en fallait pour notre nourriture, de l'avant de la pirogue. On les approche quelquefois à quinze mètres. La plaie des bords du Niger et j'ajouterai de quelques parties du Sahara ce sont les mouches, je préfère encore les moustiques.

Un jour, pendant que nous remontions vers Tombouctou, j'en avais tellement sous ma tente et sur moi, dans le nez, les yeux, les oreilles qu'exaspéré, pris d'un accès de fureur, de soudanite, si j'en crois le récit du lieutenant Hourst, j'empoignai mon revolver et j'ouvris le feu dans l'espoir que le déplacement d'air et l'odeur de la poudre balaieraient ma cabane et me donneraient un peu de repos.

Il y eut peut-être un petit moment de répit, il ne servit qu'à me faire croire peu après qu'il en était encore revenu davantage. J'avais déjà eu cet inconvénient dans le nord du Sahara en traversant des champs de drim, sorte de plante dont les feuilles secrètent une liqueur sucrée. Toute la plante est recouverte de milliers de petites mouches noires.

Votre passage les fait lever et elles vous couvrent littéralement. Sur les buissons blancs où elles paraissent encore davantage, j'en ai vu par centaines.

Il serait difficile de dénombrer les caïmans que j'ai pu voir en cours de route, c'est par quarante, soixante, quatre-vingts ensemble qu'ils sont allongés sur les berges sablonneuses ou se laissent filer au courant de l'eau. Bachir n'en soupçonnait pas l'existence, il les traitait de lézards; sa première rencontre avec eux lui laissa un souvenir désagréable.

On en trouve de toutes les tailles, de quatre, six, huit mètres de long. Les indigènes en mangent, les caïmans leur rendent, surtout une espèce qui sort rarement de l'eau et qui est plus grosse et d'une couleur plus pâle. On ne la trouve guère que pendant la saison des grandes eaux.

J'aurais pu tuer des hippopotames, j'en ai vu jusqu'à onze ensemble, mais les laptots de ma pirogue ne se souciaient guère d'en rencontrer. Quand un hippopotame est blessé, il n'hésite pas à charger la pirogue et à la couler; elle n'est pas d'un grand poids pour lui.

Peu avant mon arrivée à Tombouctou la vedette à vapeur du colonel Gadel avait été attaquée et assez abîmée par un gros hippopotame blessé.

Un jour, cependant, je ne pus résister à aller en tirer un que j'apercevais comme un gros rocher dans un petit lac adjacent au fleuve. Mes laptots me débarquèrent sur

une petite bande de terre qui séparait le fleuve de cette grande mare. Mais avant que j'aie pu le tirer il avait plongé et je le vis apparaître à quelques centaines de mètres. Il avait rejoint une troupe d'une dizaine de ses congénères.

Bachir et moi nous pûmes cette fois les approcher à environ cent cinquante mètres. A nos coups de fusils ces énormes bêtes répondirent par des hurlements terribles, quelque chose de la vache et de la sirène; une première fois c'est réellement impressionnant. Malheureusement l'eau était profonde, ils ne montraient que peu de la tête au-dessus. Nous n'obtînmes aucun résultat et voulant arriver le plus rapidement possible à Tombouctou nous regagnâmes la pirogue. Peu après j'aperçus l'entrée du marigot qui conduit à Kabara.

TOMBOUCTOU

On sait que la ville n'est pas sur les bords du Niger. Il y a quinze kilomètres aux basses eaux et sept seulement aux hautes eaux entre la ville et le fleuve. En quittant le Niger on s'engage sur un marigot qui forme avec le fleuve la corde d'un arc et sur lequel s'embranché un canal par où, aux moyennes eaux, on peut aller jusqu'à Kariomé, puis à mesure que l'eau grandit elle monte dans un marigot canalisé, le marigot de Day, et l'on peut alors aborder à Kabara à sept kilomètres de la ville; c'est là où je suis descendu.

Il paraît qu'à la saison des grandes eaux le Niger arrive encore plus près de Tom-

bouctou, mais c'est très accidentel et Kabara est bien le port de Tombouctou. Un vrai port avec son bassin, ses quais assez animés et encombrés de marchandises que des convois transportent à Tombouctou.

Le grand projet de l'administration est de creuser un chenal entre la ville et le port amenant aux portes mêmes, passagers et marchandises. Ce serait une grande économie de temps et d'argent.

La plaine basse, sablonneuse, sans rochers qui sépare les deux points, ne semble pas présenter de difficultés à ce projet.

Il y a un fort à Kabara et quelques hommes de troupe; je trouvai au débarcadère deux sous-officiers français. Ils me procurèrent un cheval, Bachir enfourcha un des ânes qui font le trajet entre le port et la ville, ils voulurent bien prendre en garde Fifi, à qui décidément la navigation ne convenait pas, et, accompagné de mon mince bagage, je m'engageai sur la route,

très sûre maintenant, qui serpente à travers la brousse.

La nature en effet met quelques ménagements à vous faire découvrir le désert, après les bords du Niger où vous avez vu de beaux arbres, surtout en allant du côté de Gao, vous avancez au milieu d'une végétation rabougrie de palmiers nains, de gommiers, d'acacias, forêt à toujours lilliputienne et piquante dont les feuillages d'un vert pâle ne vous donneront jamais d'ombre.

Vous avez même une rivière à traverser, un marigot plutôt. C'est là, à quinze cents mètres de la route actuelle, que se trouve la croix dressée à la mémoire de l'enseigne Aube et de ses compagnons.

Puis la forêt disparaît, elle se rapetisse au point de sembler rentrer dans la terre; le sol prend réellement l'aspect du désert sablonneux, nu et longuement ondulé. La ville se profile devant vous; Tombouctou! qui paraît tache blanche, grande, longue, for-

mée de quantités de maisons à terrasses dominées par le fort Bonnier, les bâtiments du gouvernement et de l'administration.

D'ailleurs que l'on ne me demande pas de description pour ce jour d'arrivée. Je ne me rappelle plus, il me semble, qu'une seule chose; c'est que j'y étais et que ce soir-là *15 mars 1911*, « pâle, les cheveux et la barbe en broussaille et les pieds chaussés de sandales comme ceux qui descendent du désert », habillé d'habits semi-civils, semi-militaires, j'y fis une entrée qui n'avait rien d'héroïque, rien de pompeux, mais qui était le couronnement de mon rêve. Chemin de fer, bateau, chemin de fer encore, diligence, chameau, bateau et cheval, kilomètres après kilomètres, du jardin de la France à la ville sainte du désert.

Je me fis conduire de suite au logis du colonel Gadel; il savait par Gao ma prochaine arrivée, mais se demandait qui était ce semi-civil en lambeaux? Je me

fis connaître et chaude fut sa réception!

Il ne voulut pas que je cherche un logement autre que le sien et, peu après, grâce à ses soins et à ceux de M. l'administrateur Filia, je pus me parer d'un costume de toile convenable. Je passai des journées délicieuses chez mon hôte. Mais ne voulant pas trop abuser de son hospitalité, je me mis au bout de quelques jours en quête d'un logis où je pourrais m'installer avec Bachir et un boy nègre que l'on m'avait procuré.

On place généralement la fondation de Tombouctou à l'an 1100. La ville, au début, ne fut guère qu'un campement d'une tribu touareg et l'on raconte que son nom Tombouctou, qui signifie « mère au gros nombril » était le surnom de quelque femme importante de la tribu. Peu à peu les caravanes du Nord (Algérie, Maroc, Tripolitaine) s'y arrêtaient. Un marché s'y établit; la ville grandit et devint vraiment importante, surtout quand les commerçants de Dienné, son

antique voisine, y émigrèrent et s'y établirent.

A travers les siècles, Tombouctou eut des fortunes diverses; augmentée et dotée de mosquées par le roi Koukou-Moussa, vers 1330 elle fut pillée et ruinée par le chef d'une tribu voisine, les Mossis.

Enfin vers 1430 un chef touareg s'en empara, nouveaux pillages et ruine presque totale. Pendant ce temps l'empire songhoï de Gao grandissait et leur roi Soumi-Ali chassa les Touaregs et prit possession de Tombouctou.

Sous la domination songhoï la ville atteint son apogée, la civilisation arabe avait pacifié le désert et devait en assurer la tranquillité jusqu'à la conquête marocaine vers 1590. Là, pendant plus de deux cents ans, nous ne voyons que guerres, conquêtes, ruines. La ville perd presque toute sa grandeur, qu'elle ne retrouve que momentanément vers 1827, sous l'empire Foulbé.

Ce ne devait être qu'un court passage; bientôt reprise par les Touaregs, elle est soumise par eux à de rudes exactions et la vie de ses habitants est précaire, aussi y fûmes-nous accueillis sans peine et presque sans combat.

Elle fut prise par une poignée d'hommes, dix-sept je crois, en décembre 1895.

Depuis, nous n'avons cessé de travailler à la relever de ses ruines.

Dois-je le dire? la mystérieuse m'a déçu; son surnom m'avait fait espérer un je ne sais quoi d'étrange, un caractère que l'on ne trouverait nulle part ailleurs.

Eh bien! Tombouctou n'est qu'un grand village arabe, semblable à tant d'autres des oasis sahariennes, plus grand c'est certain, mais formé des mêmes cases en terre, des mêmes maisons à terrasses bordant les rues étroites et tortueuses qui aboutissent aux deux grandes places de marché où se concentre la vie.

Celui au centre de la ville surtout présente journellement une animation incroyable. Il est encombré de petites échoppes, bâties en nattes où l'on débite, si l'on peut s'exprimer ainsi, de tout : viande, verroteries, sel, étoffes, etc., etc. Beaucoup de maisons étaient en ruines, à notre arrivée en 1895 on en a rebâti un grand nombre et la ville a, paraît-il, beaucoup perdu de son aspect désolé. Malgré tout, on sent qu'elle a été grande, qu'elle a un long passé d'histoire et que cette cité sainte est déchuë de son ancienne splendeur. Elle vit de ses légendes, de ses souvenirs, des luttes qu'elle a eu à soutenir alors qu'elle était l'entrepôt obligé des caravanes transsahariennes, le marché du Sahara, et, pour moi jamais elle ne reprendra son rang prépondérant ; elle restera la cité du culte, car, sur le chemin du commerce et de la civilisation, d'autres la devanceront.

D'ailleurs qui est-ce qui pourrait contri-

buer à lui donner un regain de vie? déjà, au sud, en face d'elle, les riches plaines du Niger que l'inondation fertilise s'éloignent et sont presque à leur fin. Au nord, le désert est à sa porte, un désert désolé, sauvage et sans ressource qui l'enserme de ses flots de sable comme s'il voulait l'étouffer.

Elle n'a pas de riches vallées pour lui amener les caravanes; Gao, avec celle du Tilemsi, les drainera à son profit. Tombouctou vit de son antique renom.

Plus on connaîtra le pays, plus on le civilisera et on l'enrichira en lui donnant la sécurité, plus Tombouctou se verra supplantée par des villes plus récentes.

Déjà, à l'heure actuelle, elle n'est plus l'entrepôt obligé des caravanes transsahariennes, beaucoup ont pris d'autres chemins. Parmi celles qui lui restent, les plus importantes sont celles qui amènent le sel de Taoudénit. Taoudénit où tout est de sel, où rien ne pousse, pays désolé qui se trouve

à dix-huit jours de marche au Nord presque à moitié chemin du Maroc.

Deux fois par an, au printemps et à l'automne, il part de Tombouctou et des pays environnants avec rendez-vous général à Araouan, petite oasis au nord de la ville à huit jours de marche, douze à quinze mille chameaux, « l'azalaye », escortés par nos troupes. Après avoir traversé un désert affreux, la caravane gagne la cité du sel. Elle y achète les longs pains qui servent même de monnaie au désert, donnant en échange ce qui peut assurer la vie des habitants, car, rien ne pousse dans cette désolation, puis elle regagne Tombouctou où elle se disloque et ravitaille le Niger.

Les rezzous qui connaissent la date de ces caravanes les surveillent et si quelques parties du convoi s'écartent du gros de la troupe elles sont impitoyablement razzées.

Pendant mon séjour à Tombouctou un groupe de quinze cents chameaux qui s'était

séparé du convoi un peu avant Araouan pour couper au plus court et regagner Gao a été totalement razié malgré le peu d'éloignement des forces militaires. C'est dire l'insécurité qui règne encore dans ces parages.

Dans ma recherche d'une maison je fus aidé par la rencontre que fit Bachir d'un vague parent, Chambi, d'une tribu devenue marocaine, et qui exerçait à Tombouctou le métier d'entrepôtier. Il était propriétaire d'une des plus belles maisons de la ville à deux étages avec terrasse, comme d'ailleurs toutes celles de Tombouctou. Je pus la lui louer et mon emménagement se fit rapidement, mon mobilier étant très sommaire.

On pénétrait dans mon hôtel par une porte basse et puissamment blindée, vestige des précautions que prenaient autrefois les habitants contre les pillages. Tout le milieu de mon immeuble était vide et donnait assez l'impression d'un puits autour duquel s'ouvraient les chambres; le tout

recouvert d'une terrasse et par là très sombre. Pour cette raison j'abandonnai à Bachir et au boy les pièces du bas et je m'installai au premier étage.

D'un côté, j'avais une grande chambre avec quatre fenêtres donnant sur le marché et le fort Bonnier; de l'autre, une petite chambre qui était mon cabinet de toilette; elle ouvrait sur une première terrasse où se trouvait la cuisine puis un escalier qui montait à la terrasse supérieure d'où je dominais Tombouctou avec ses milliers de maisons en forme de cube, ses cases écrasées le long des rues éclairées, ô anachronisme, à l'acétylène; ses marchés où se concentrent la vie et le mouvement, et enfin les masses imposantes du fort et des bâtiments de l'administration.

Pas un arbre pour rompre la monotonie de ce blanc éclatant qui brille au soleil à vous faire mal aux yeux. Nous avons fait quelques rares essais de plantations, ils ne

sont pas jusqu'ici très encourageants; le jardin militaire n'a pas la richesse de celui de Gao. Je garde un reconnaissant souvenir pour les légumes que l'on me donna plusieurs fois, il faut en sentir la privation pour les apprécier comme je l'ai fait.

Non loin du fort et de nos bâtiments modernes s'élèvent trois mosquées dont une particulièrement est très imposante. Elles rappellent la ville sainte jadis siège d'une école de théologie. Les Pères Blancs avaient construit une grande église; le clocher s'est effondré, le reste de l'édifice est devenu la justice de paix. Les Pères sont partis et, au point de vue religieux, Tombouctou est sans ressource.

J'assistais régulièrement une fois la semaine aux pittoresques débats de ce tribunal au petit pied qui se composait du secrétaire européen, charmant Français de mes amis, et de trois cadis musulmans chargés de rendre les arrêts avec une bienveillance

toute patriarcale. La foule accroupie ou debout suivant sa proximité du tribunal, formait un curieux spectacle et suivait les débats avec passion.

J'entendis une fois une cause qui aurait réjoui d'aise Rabelais : la femme d'un tirailleur demandait le divorce pour cause d'infidélité conjugale; non pas tant pour la chose elle-même, elle était pleine de mansuétude, mais parce que son volage mari, non content de lui faire perdre le premier rang dans la maison, voulait la contraindre à servir sa rivale. Le débat était animé, les détails plutôt curieux, on me permettra de ne pas trop insister...

Avant de compléter la description de mon logis, j'ajouterai que pendant mon séjour, du 15 mars au 23 juillet, la température de ma chambre oscilla entre 40 et 50 degrés. On est dans une sorte de bain moite et épuisant; si l'on sort par hasard au soleil, il vous sèche immédiate-

ment. On vous conseille de ne pas sortir en plein midi. Ce qui est terrible, c'est que la nuit apporte peu ou pas de fraîcheur. Tout le monde couche sur sa terrasse, étendu sur une natte. Heureusement l'eau ne manque pas, et, moyennant un sou la guerbah (vingt-cinq litres), le porteur vous approvisionne tant que l'on peut en souhaiter, remplissant les immenses vases de terre qui, dans chaque maison, servent de réservoir d'eau.

Voici le mobilier de ma chambre : mon lit dans un coin servant de divan pendant le jour, une table, deux chaises, ma cantine, deux bidons à pétrole complétant mes sièges; accrochés aux murs, mes fusils et quelques armes touaregs, sans compter de nombreux petits oiseaux dont plusieurs couchaient familièrement sur un fil de fer tendu à travers ma chambre. C'était aussi mon salon, j'y recevais mes visites en chemise généralement, ou dans des tenues très

légères, ce qui, vu la température, est très accepté à Tombouctou.

La vie commence de bonne heure dans cette cité du soleil. J'employais généralement mes matinées à mettre en ordre mes notes et ma correspondance. Le colonel Gadel me confia un rapport pour la Ligue nationale aérienne qui en avait demandé un à Tombouctou sur l'avantage et les conditions de l'aviation au Sahara.

De dix heures à trois heures, déjeuner et sieste, pas un bruit, un silence tout blanc qui vous accable et vous écrase. Puis la vie reprend peu à peu, on sort, on va de l'un chez l'autre; de six à huit heures et demie, apéritif chez soi ou chez des amis. Pas au café; il n'y en a pas ou de rares cafés maures et les Européens n'y vont jamais.

C'est l'heure des causeries, trop heureux quand elles sont alimentées par l'arrivée du courrier tous les quinze jours. Quel joyeux remue-ménage il cause, chacun s'empresse,

le vaguemestre est attendu avec impatience ! Quelle déception quand il passe devant votre porte sans frapper ! Je dois dire que cela ne m'est pas arrivé souvent, j'ai été gâté et l'objet d'envie de beaucoup.

Bien des lettres cependant ont été perdues, tant d'un côté que de l'autre ; je m'en suis bien rendu compte par les numéros que les miens et moi-même mettions sur notre correspondance.

Sitôt la bonne manne reçue, on s'enferme chez soi ; malheur à l'importun qui vient vous déranger, ce n'est pas le moment. Après les lettres, les journaux que l'on se passe l'un à l'autre ; illustré ou non, le moindre papier intéressant fait le tour de Tombouctou. On n'est pas difficile à deux mois et demi de la France.

Pour les dépêches, il y a deux façons : le câblogramme à un franc cinquante le mot, ce qui limite les effusions, et le « poste Dakar », d'après le nom qu'on lui donne dans le pays.

Cela consiste à envoyer, moyennant dix centimes le mot, une dépêche à Dakar, elle devient lettre après. Avec le câblogramme, quand le fil n'est pas coupé par les éléphants, girafes, tornades ou simplement termites qui rongent les poteaux, on peut communiquer avec la France presque dans la même journée. Avec le système « poste Dakar » il faut huit à dix jours selon que la dépêche arrive avant ou sitôt après le départ d'un paquebot. Les simples lettres mettent de deux à trois mois.

J'ai attendu, par suite de la rupture du fil, jusqu'à vingt-trois jours une réponse à un câblogramme très urgent.

Cette attente, quand on est loin et qu'il s'agit de la santé des siens, a quelque chose d'atroce et fait souhaiter un service en aéroplane.

Vers huit heures et demie on dîne. Le menu confectionné par mon boy était plutôt simple, fritures, beignets, crêpes, viandes

grillées (les viandes en sauce) comme on disait autrefois n'étant pas de sa compétence.

Je lui donnais par jour pour subvenir à mes frais de table la somme exorbitante de un franc cinquante, il se nourrissait aussi et trouvait le moyen de réaliser un joli bénéfice.

Peu ou pas de soirées, on se couche généralement tôt à moins que l'on ne se réunisse pour faire un petit extra, fêter quelques nominations ou quelques nouvelles du pays. Les « gentes dames » qui embellissent ces réunions vont du blanc « crème épaisse » au noir le plus luisant; mais ces soirées sont rares, on vit plutôt tranquillement chez soi, en famille dois-je le dire. La prostitution à Tombouctou est très réglée, presque une institution d'État; les protecteurs ont une discipline et des chefs dont le plus important est, excusez du peu, décoré du titre de capitaine.

A peine arrivé le voyageur voit se présenter chez lui un soldat de cette singulière milice, il vient vous faire des offres de service. Le mettez-vous à la porte, insensible à ses instances, son chef ne tardera pas à venir à la rescousse. Il vous montre son étonnement de votre refus, devient de plus en plus pressant. Je passerai sous silence les différentes propositions qu'il pourra vous faire et je signalerai simplement que lui ou ses hommes viendront tout naturellement vous réclamer un petit pourboire.

Je ne voudrais pas que l'on englobe tout Tombouctou dans cette description un peu osée. La population y est plutôt de mœurs honnêtes et tranquilles et si je relate ces détails, quelque peu scabreux, c'est par un simple souci de couleur locale.

J'avais été très encouragé par les aimables félicitations que j'avais reçues du général Bailloud, du gouverneur M. W. Ponty,

de M. Clauzel pour ma première traversée du désert et je songeai de plus en plus à la compléter par un retour à travers des régions presque inexplorées par Taoudénit et Colomb Béchar.

Cette route serait de beaucoup la plus courte entre Tombouctou et nos oasis Sud-algériens. Elle traverse par contre le véritable repaire des rezzous qui en défendent jalousement l'entrée comme je l'appris à mes dépens.

Elle est inconnue presque dans tout son parcours.

Malgré que je reçus peu d'encouragements et que l'on ne me cachât pas les dangers de l'entreprise, je commençai mes préparatifs et je cherchai des hommes et des chameaux.

Mon retour, en effet, prenait le caractère d'une vraie expédition, elle aurait présenté si j'avais pu la réussir un réel intérêt et de plus j'y trouvais pour moi l'avantage d'un

retour beaucoup plus rapide que celui par Gao et In Salah.

Quelle admirable route ce sera pour le commerce lorsqu'elle aura été reconnue et jalonnée de postes et de points d'eau.

DERNIERS PRÉPARATIFS

Pendant que j'étais occupé à préparer mon départ arriva le 14 juillet qui revêt dans ces pays lointains une importance, une grandeur même, qu'il a perdue en France.

Tout le monde, officiels, militaires, civils, s'y donne de grand cœur; on est comme heureux de se retrouver ce jour-là. C'est une occasion de parler du pays, de se compter, si l'on peut s'exprimer ainsi, vis-à-vis des indigènes. Les soixante Européens, militaires, officiels et les quatre commerçants s'unissent pour donner à la fête tout l'éclat possible.

Dès le matin, tir du canon et grande

revue où sont convoqués les chefs touaregs, Kountas, etc. ; il y a peut-être vingt tribus différentes autour de la ville. Ensuite, jeux pour les indigènes, courses de chevaux avec lancement de javelot, courses à pied et la matinée se passe ainsi rapidement ; l'on se retrouve à l'apéritif offert par le colonel. Il y voulut bien me féliciter très aimablement de mon raid.

La sieste ne perd jamais ses droits, puis visite des écoles ou j'eus derechef les félicitations du directeur. Il a été en même temps l'architecte de la très jolie école qui a été construite à Tombouctou et où il enseigne à de nombreux moricauds à aimer la France. Dans cette tâche ardue, il est aidé par trois ou quatre sous-maîtres noirs ou sang mêlé qui ont passé par nos écoles sénégalaises. On y enseigne non seulement le français, mais encore la mécanique, la menuiserie ; toutes sortes de petits travaux sont effectués par les élèves, en particulier

tous les objets de menuiserie : tables chaises, bancs de la région.

Enfin, le clou de la journée, ce sont des courses de chevaux, comme en France, avec de vrais jockeys. Le champ de course est aux portes de la ville et très bien installé. Les indigènes suivent ces courses avec passion.

Les chevaux élevés au bord du Niger sont excellents; on en compte trois races. La plus forte, la plus robuste est la race maure; sa taille varie de 1 m. 35 à 1 m. 60. C'est la plus sobre et la plus résistante. La race du Macina est élevée sur les bords du Niger, elle offre moins d'endurance surtout quand on lui fait quitter les plaines humides et herbeuses des bords du fleuve.

Je pense que l'on pourrait effectuer de bons croisements entre ces deux races. Je citerai seulement la troisième, celle qui vient des pays Sonkoy et Mossi; elle est plus petite, moins bien conformée et peut rendre

par conséquent moins de services. A Tombouctou on semble priser particulièrement les chevaux qui proviennent d'une région un peu plus au nord en suivant les bords du Niger.

Enfin le soir, le grand dîner offert par le colonel couronna cette journée qui emprunte au désert, au vieux prestige de la cité mystérieuse, au sang que nos soldats ont versé et donnent encore, pour la conquête de cet immense empire, une grandeur et une action réellement bienfaisantes.

Je cherchais donc, je l'ai déjà dit pour mon retour par Taoudénit, hommes et chameaux. Je me heurtai dès mes premières démarches à l'hostilité à peine déguisée de tous les commerçants marocains, marabouts, chefs de tribus qui sont pour la plupart des agents secrets des rezzous ou qui craignent leurs représailles.

Un d'eux, un chef berabich, me fit cette réponse qui montre à quel point ils sont

terrorisés par eux. Il m'avait refusé un guide de sa tribu prétextant le danger, que pas un homme ne voudrait tenter l'expérience, enfin toutes sortes de mauvaises raisons. Bref, Bachir impatienté s'écria avec tout le mépris dont il pouvait être susceptible : « Vous n'êtes donc que des femmes, toi-même tu n'as donc que du sang de femme dans les veines ? » A cette véhémence apostrophe, à cette suprême injure, le chef répondit avec le plus grand calme : « Oui, nous ne sommes que des femmes. » Rien ne peut égaler la poltronnerie des Kountas, l'antique énergie de leur race a été brisée par des siècles de pillage et d'asservissement.

J'avais pendu au mur de ma chambre deux grandes cartes où j'avais épinglé le tracé de mon futur voyage et je faisais passer une sorte d'examen à ceux qui venaient s'offrir comme guides ; en effet, si je ne pouvais trouver des gens sûrs et sérieux je ne

manquais pas d'offres de gens sans aveu et, ne connaissant nullement ces pays, alléchés par la paye. Un jour j'en trouvai un qui répondit avec précision à toutes mes questions, il semblait sûr de sa route et plus résolu que les autres, il était venu au grand jour, beaucoup par crainte n'abordaient ma maison qu'après la chute du jour. Je l'engageai donc et comme j'avais pu me procurer trois chameaux je résolus de l'envoyer en avant à Gao avec Bachir rallier Méhiloud et Sassi qui y étaient restés au pâturage.

Pour moi, je finirais mes préparatifs. J'attendais en particulier des cartouches puis j'irais les rejoindre à Bamba, à peu près à moitié chemin de Gao, d'où nous partirions vers le Nord avec arrêt à Taoudénit.

Je dois dire que Bachir, plus habitué que moi aux gens du pays, n'avait jamais regardé d'un bon œil le nouveau guide, il le surveillait en cachette et bien lui en prit ; en effet, après quelques jours de route, il

l'entendit qui essayait de convaincre mes trois conducteurs de chameaux de l'opportunité de le tuer et de prendre ensuite le large avec mes trois bêtes, sûrs qu'ils seraient de l'impunité. Bachir ne souffla mot de ce qu'il avait entendu, mais redoubla sa surveillance, le drôle s'en aperçut, et, se voyant découvert, il disparut un beau soir.

Je n'appris cette nouvelle que plus tard et je me préparais de mon côté à quitter Tombouctou avec un nègre que j'avais engagé pour rejoindre Bamba où je pensais retrouver mes hommes. Je me proposais chemin faisant de chasser le lion et l'hippopotame.

Je fis donc mes adieux, combien reconnaissants, au colonel Gadel qui depuis trois mois me témoignait tant de paternelle affection et un beau matin je fis amener mes chameaux.

Occupé par les derniers soins à donner aux emballages, je ne prêtai pas une atten-

tion suffisante à l'allure bizarre de mon méhari, autant il avait été tranquille et doux les jours précédents pendant les promenades que j'avais faites aux environs de la ville, autant il semblait nerveux ce jour-là. Ce fut bien pire encore quand je fus monté dessus et j'eus beaucoup de peine à calmer ses bonds désordonnés et à le diriger vers la caserne où j'avais à dire un dernier adieu.

Tel le soldat au départ de la classe n'allais-je pas me diriger vers le pays natal? Mon arrivée provoqua un certain remue-ménage. Il vint de plusieurs côtés des personnes pour me serrer la main. Est-cela qui acheva d'énervner la bête, la chose seule n'aurait certainement pas été suffisante, en tout cas elle fit tant d'écarts que je dus lui donner quelques coups secs avec la corde qui passe sur le nez. Elle cassa brusquement. Elle avait été au préalable à demi coupée, de même la corde qui passe autour du cou et sert à l'entraver me resta dans la main. De même

encore la rhall'ah à laquelle j'avais voulu me cramponner céda presque tout de suite.

Je fus projeté très violemment à terre de trois mètres de haut sur un pavage très dur et bien que mon casque colonial eut amorti le coup, on me releva sans connaissance et on me transporta dans ma maison.

Tous s'ingénierent à me soigner et à me rendre moins pénibles ces longues journées de repos forcé que l'extrême chaleur rend accablantes.

J'étais encore et bien malgré moi, pour un grand mois citoyen de Tombouctou.

Je tiens à signaler les trois grenades que l'on m'apporta; je n'avais pas eu un fruit depuis El Golea, on ne peut se douter du plaisir qu'elles me causèrent.

Ce fut pendant ce temps que j'appris l'alerte qu'avait eue Bachir, cela concordait si bien avec la tentative que j'avais moi-même subie que je n'eus plus aucun doute, les rezzous me surveillaient et sur les con-

seils du colonel Roulet je renonçai du moins pour l'instant à mon projet de gagner Taoudénit. Sitôt remis, je me décidai à descendre en chassant le long des bords du Niger jusqu'à Gao où je verrais s'il ne se présentait pas quelque occasion favorable et où je prendrais une décision définitive pour mon chemin de retour.

Pendant mes trois mois de séjour à Tombouctou je n'étais pas sorti de la ville sauf quelques promenades à méhari. Les environs désolés les rendent peu intéressantes. Du sable, toujours du sable avec des bouquets d'épines noires, pas de gibier, sauf toutefois d'admirables petits oiseaux et comme partout des hyènes dont les ricanelements vous réveillent la nuit. Elles ne méritent pas d'ailleurs un coup de fusil.

J'avais espéré faire une chasse au lion dont il reste encore quelques-uns aux environs. Des indigènes en avaient apporté en ville un magnifique pendant mon séjour. Ils

touchent une prime et ils m'avaient parlé avec emphase des traces de plusieurs qu'ils avaient relevées non loin de là. Quand je les mis en demeure de me préciser l'endroit, je ne pus obtenir aucun renseignement sérieux. Il en fut toujours ainsi le long de ma descente du Niger.

Une autre raison me faisait encore regarder à entreprendre de grandes chasses. J'étais arrivé à Tombouctou assez dégarni de munitions.

Dès le fort Motylinski j'avais télégraphié à mon frère de m'envoyer à Dakar des cartouches pour ma Winchester. Ces cartouches parties le trois janvier n'arrivèrent à Tombouctou qu'au commencement de juillet, après d'innombrables démarches tant en France qu'à Tombouctou.

Au point de vue des transports, il y aurait bien des choses à améliorer. Les marchandises partant de Bordeaux arrivent bien sur les quais de Dakar, mais là elles y restent

dans le plus effroyable désordre, paraît-il. Autrefois la Compagnie des Chargeurs Réunis acceptait de les envoyer à Tombouctou. Mais ce service avait cessé en mars avant mon arrivée. Mes cartouches étaient donc sur les quais et je me demandais si je les aurais quelquefois ? quand, j'eus la chance que le représentant d'une maison de Tombouctou à qui on m'avait adressé, s'en occupa et je les vis arriver ! J'en avais presque perdu l'espoir et pourtant elles m'étaient indispensables.

Pendant ce temps, je pus acheter d'un commerçant qui voulait s'en défaire une carabine Lebel et deux cents cartouches. Grâce à d'aimables intermédiaires, je pus en avoir quelques autres, plus à Gao cent vingt balles calibre douze que me céda le médecin major.

Je m'arrête toujours un peu longuement sur la question des armes ; elle est tellement capitale, on y revient malgré soi !

LA DESCENTE DU NIGER

Je quittai Tombouctou le 23 juillet en pleine saison des tornades. Bachir m'avait renvoyé de Gao les trois hommes qui l'avaient accompagné. J'avais mon cuisinier nègre que j'avais pris à l'arrivée, mon chien *Fifi* dont je n'ai pas assez parlé et qui était tout à fait remis de ses malheurs de navigation, trois chameaux et trois ânes.

Pendant quatorze jours, ma petite troupe suivit les bords du Niger à travers les champs de mil que l'on était en train de couper, les champs de riz et de bourgo, sorte de grand roseau sucré que les naturels font bouillir. Ils en retirent une espèce de jus épais et doux avec une petite pointe

d'alcool. Les immenses prairies qui commençaient à reverdir et dont l'herbe naissante n'entravait pas la marche, n'offraient aucun obstacle; le tout aurait été assez facile et agréable sans le passage de nombreux marigots où j'avais de l'eau jusqu'aux épaules et surtout les tornades qui survenaient presque journellement et allongeaient mon voyage de près de moitié. Une d'elles entre autres fut terrible. Nous devions arriver un jour vers six heures à un petit village pour y passer la nuit; j'eus la désagréable surprise de voir qu'il s'était déplacé. Cela avait d'autant plus d'inconvénient ce soir-là que la température torride et le ciel chargé de nuages pourpres faisaient prévoir une proche tornade.

Elle ne tarda guère à éclater; aux nuages rouges succédèrent bientôt ces colonnes d'un sable gris et fin qui vous enserrent d'une brume épaisse et suffocante.

L'obscurité s'abattit enfin sur nous et

l'eau se mit à tomber comme elle le fait dans les pays équatoriaux. Ce ne sont plus des gouttes, mais une nappe qui s'abat sur vous. D'abri, il ne fallait pas compter en trouver, car nous étions sur un de ces promontoires sableux qui avancent jusqu'au Niger, sortes de croupes stériles émergeant de la plaine basse et fertilisée par l'inondation.

Nous n'avions pour voir notre chemin que les éclairs qui se succédaient sans relâche accompagnés de coups de tonnerre effrayants. La nuit me parut sans fin d'autant que cette tornade fut beaucoup plus longue que d'habitude. Généralement elles ne dépassent pas deux ou trois heures; celle-ci ne cessa guère que vers deux heures du matin. J'étais absolument harassé, lorsque j'eus la chance d'atteindre, vers cette heure-là, un petit village.

La marche avait été d'autant plus pénible que j'en avais accompli la plus grande partie

pieds nus, ayant laissé mes espadrilles dans la boue; j'avais bien des chaussures dans mes bagages, mais nous avons perdu les ânes et leurs conducteurs. Pour leur indiquer le chemin, je crus bien faire de tirer en l'air deux coups de fusil; j'en avais pourtant prévenu le chef du village, mais la population n'en fut pas moins affolée; transformé du coup en brigand, je restai seul maître du camp, et ce ne fut que le matin au grand jour, vers sept heures, que mes sujets osèrent réintégrer leurs domiciles et nos ânes retrouver leurs maîtres.

J'abandonnai peu après les premiers, sans exiger d'eux aucune rançon, trop content de retrouver les seconds et mes bagages.

Je repris ma route par le plus beau temps du monde; car le propre de la tornade c'est qu'aussitôt passée, le soleil le plus radieux brille dans un ciel sans nuage. Il ne reste plus trace de l'ouragan, si ce n'est l'herbe

plus verte, de nombreuses flaques d'eau et les arbres cassés par le vent ou foudroyés par le tonnerre.

Pendant ce voyage, je fus particulièrement heureux comme nourriture. Je trouvais en abondance dans les villages des moutons au prix moyen de deux francs, des poulets et du poisson. La chasse me fournissait autant que je pouvais en souhaiter des gazelles, antilopes, perdrix, pintades, pélicans. J'eus l'occasion de voir plusieurs fois des aigrettes ; la chasse en est défendue, il n'y en a d'ailleurs presque plus et on voudrait les repeupler. Le prix élevé que l'on obtient de ce charmant oiseau d'un blanc éclatant tentera toujours les braconniers du Niger, et empêchera, je le crains, sa reproduction.

C'est à Bamba, à peu près à moitié chemin de Gao, que je fis ma première rencontre sérieuse avec un hippopotame.

Il était environ onze heures du soir quand

on vint me prévenir qu'un gros animal était en train de dévaster une rizièrre sur le bord du marigot qui reliait le village au Niger. Je partis de suite et nous nous glissâmes le long d'une levée où l'on avait planté du mil entre le marigot et la rivière. Le peu de couvert gênait notre approche; le manque presque complet de lune et la rivière en contre-bas n'étaient pas favorables pour le tir.

A soixante mètres environ, l'animal montra des signes d'inquiétude, et de peur qu'il nous échappât nous ouvrîmes le feu, moi, avec mon Winchester, l'homme avec la carabine Lebel. Ma première balle passa au-dessus de l'animal, mais la deuxième et les suivantes portèrent et nous entendîmes leur bruit sourd frapper dans la bête qui s'enfuit au galop pour gagner le marigot (le galop d'un hippopotame représente la vitesse d'un homme courant très fort). Mon homme était plus agile que moi, il le gagna de vitesse et

put encore le tirer au moment où il faisait tête avant de rentrer dans le marigot. Malheureusement il ne l'arrêta pas et il put gagner l'eau profonde. Ses cris et la façon dont il se débattait nous montrèrent qu'il était grièvement blessé.

Je restai sur les lieux jusqu'au matin, mais faute de pirogue, nous fûmes obligés d'abandonner l'espoir de le retrouver. Dans la matinée un chaland arriva de Tombouctou ayant à bord un médecin qui se dirigeait sur Gao ; très aimablement il m'aida dans mes recherches, mais sans résultat.

Un peu plus tard, nouvelle lueur d'espoir, un indigène vint me prévenir qu'à deux ou trois kilomètres de là un gros hippopotame semblait blessé et était étendu sur un flot sablonneux du fleuve. J'y partis de suite ; mais, à plusieurs centaines de mètres, la bête m'aperçut et sauta à l'eau. Ce n'était pas le nôtre, il me parut bien moins gros et nullement blessé.

Je n'avais pas de chance avec les hippopotames. Je repris ma route vers Gao, traversant sur le bord du Niger des parties de plus en plus fertiles à mesure que j'en approchais.

Le reste de mon voyage s'accomplit sans grand incident mais avec une suite de tornades qui lui enlevèrent beaucoup d'agrément.

Bachir, Sassi et Mehiloud me firent un chaleureux accueil; mes bêtes étaient en bon état, sauf un chameau qui semblait atteint d'embori, cette maladie des chameaux frappe surtout les bêtes venant du Nord du Sahara, lorsqu'elles restent trop longtemps et à certaines époques dans les pâturages très abondants et humides des bords du Niger. Je ne perdis pas ma bête et j'eus de la chance, car la mortalité est quelquefois très grande.

CHASSE A L'HIPPOPOTAME

A mon arrivée, le capitaine Lamoureux me remit des dépêches de Tombouctou qui signalaient de nombreux rezzous au nord sur la route de Colomb Béchar. Ils me barraient absolument le passage.

Ces rezzous, visiblement en avance sur les années précédentes, avaient probablement été mis en éveil par leurs espions de Tombouctou qui leur avaient signalé mes projets. J'aurai l'occasion d'en reparler, l'un d'eux ayant essayé de me couper la route au nord de Kidal et m'ayant suivi de près pendant plusieurs jours.

Mon premier projet était manqué, l'entreprendre dans ces conditions eût été une

folie inutile et sans d'autre espoir que d'être pillé et tué. La saison, elle-même, était trop avancée ; j'avais perdu à Tombouctou un grand mois à cause de mon accident. J'y renonçai et me décidai à regagner In Salah par une route encore partiellement inconnue plus directe, à gauche de celle qui m'avait amené. Je gagnerais Kidal puis, laissant Motylinski à l'est, je suivrais la vallée du Tilemsi pendant plus longtemps, jusqu'en face de Timissao et de là piquant droit au nord, j'aboutirais à In Salah.

Le capitaine Lamoureux, chargé de la carte d'une partie de ces régions, m'encourageait vivement à faire cette route, m'en montrant l'intérêt à cause de nombreux points encore inconnus, particulièrement au sud et au nord du Tanesrouft.

Je renvoyai à Tombouctou les Touaregs que j'avais engagés, le nègre et les ânes. Bachir, Mehiloud, Sassi et moi, nous nous disposâmes au retour. Pendant les douze

jours que je passai à Gao j'eus enfin l'occasion de me rattraper sur les hippopotames.

J'engageai un piroguier nègre et ses hommes, spécialistes pour cette chasse, et je partis un soir vers six heures avec deux pirogues pour aller coucher dans un petit village non loin de marais qui sont réputés pour les hippopotames. Cette première nuit, à défaut de grosses bêtes, je fus littéralement dévoré par une nuée de moustiques. Je ne fermai pas l'œil de la nuit ; aux premières lueurs du jour, j'étais prêt à me réembarquer et à poursuivre mes recherches.

Vers dix heures, première alerte : un très gros hippopotame, c'était un vieux routier qui ne se laissa pas approcher. Il plongeait sans cesse, je ne pus le tirer et nous dûmes renoncer à le poursuivre.

Nous remontions le fleuve vers Tombouctou, quand j'eus la chance de rencontrer une pirogue de postier qui nous signala à une

journée au nord un groupe d'hippopotames d'au moins une douzaine de têtes. Nous nous dirigeâmes aussitôt de ce côté avec l'espoir d'y arriver avant la nuit ; mais une tornade nous força à nous abriter dans un village et à y passer la nuit. Le lendemain en regagnant ma pirogue, j'échappai à un grand danger.

J'étais en sandales, mollets nus, suivant un petit sentier à travers un champ, j'en-jambai un trigonocéphale couché en travers du chemin et engourdi par la fraîcheur du matin. Je ne l'avais pas vu et c'est en me retournant au cri d'un nègre qui me suivait que je l'aperçus.

Le nègre était littéralement gris, tellement il avait peur ; il avait jeté son fusil à terre et armé d'une branche qui s'était trouvée à sa portée, il frappait à coups redoublés sur ce serpent de taille moyenne mais plus dangereux qu'un gros.

Il eut la chance de le tuer. Le trigonocé-

phale est à peu près le double d'une vipère de nos pays ; il présente cette singularité d'être plus gros à la naissance de la queue qu'à la tête ; sa morsure est mortelle.

Le poison fait son effet immédiatement ; rarement l'homme atteint ne dure plus de deux heures au maximum. Dans le Sud algérien, j'avais déjà manqué m'asseoir sur une vipère cornue ; c'était la deuxième fois que j'échappais à ces sales bêtes si nombreuses dans ces pays, depuis le serpent minute, le serpent noir aussi très dangereux, jusqu'aux boas qui atteignent six à huit mètres de long.

Vers les dix heures du matin, j'arrivai en vue d'une sorte de lac adjacent au Niger. Il y en a beaucoup le long des rives et c'est le séjour de prédilection des hippopotames. On ne m'avait pas trompé, il y en avait bien là devant mes yeux dix ou douze semblables à de gros rochers, sorte d'écueils au milieu de l'eau.

Pas moyen de se cacher ; nos deux pirogues avancèrent aussi vite que possible essayant de les pousser vers la terre, ils s'y dirigeaient par plongées successives. On peut ainsi plus facilement les tirer quand il y a peu d'eau. A environ cent cinquante à deux cents mètres le chef de la pirogue et moi nous ouvrîmes le feu et un assez gros animal, visiblement blessé, se sépara de la bande.

On en approcha assez près pour le harponner de ma pirogue et alors commença une course effrénée de trois kilomètres, guidés par le flotteur qui apparaissait de temps à autre. L'animal se lassait, ses plongées étaient plus courtes, nous pûmes le rejoindre et je lui renvoyai une balle dans la tête, seul endroit vulnérable.

Il resta un moment étourdi et nous pûmes lui lancer un deuxième harpon et l'arrimer à la pirogue par une double corde assez longue. Attelé à notre petit bateau, il nous

entraîna encore plusieurs centaines de mètres. Je puis dire que j'ai remonté le Niger avec un moteur peu ordinaire. Les mouvements qu'il imprimait à la pirogue étaient invraisemblables, nous embarquions de l'eau de tous côtés et il était presque impossible de le tirer. Je me demandais si la pirogue allait résister à de pareilles secousses et si notre chasse ne finirait pas par un bain, quand il sortit la tête presque sous les canons de mon fusil. Je réussis à lui coller deux balles qui l'achevèrent; il coula au fond par huit mètres d'eau environ.

La deuxième pirogue avait abandonné la poursuite des autres animaux, elle me rejoignit bientôt et nos équipages halèrent cette énorme masse et réussirent à l'échouer sur une berge sablonneuse par un mètre d'eau.

Toute la population des bords du fleuve s'était rassemblée, attirée par nos coups de feu et dans l'espoir de participer à la curée.

Ils se précipitèrent et le sortirent de l'eau. C'était un mâle de taille moyenne.

Il faut un certain temps pour dépouiller et dépecer un pareil morceau, les indigènes pourtant s'y emploient avec énergie, ils en furent bien récompensés car, ayant chargé la peau et les meilleurs morceaux dans nos pirogues, je leur abandonnai le reste; il y avait encore un rôti respectable et il y aura eu ce soir-là grandes ripailles sur ce coin du Niger.

Quant à moi, parti depuis deux jours et pressé de reprendre le chemin du Nord, je regagnai Gao au plus vite.

Notre retour se compliqua, car les liens qui attachaient les deux troncs d'arbres qui formaient la pirogue s'étaient relâchés par suite des secousses données par l'hippopotame; l'eau nous envahissait et il fallut un écopage constant pour gagner le port tant bien que mal.

J'avais longé le premier jour de mon

expédition de chasse d'immenses champs de mil où l'on trouve de nombreux greniers, la plupart en ruines, d'une construction assez curieuse. Ils ont la forme de grosses tours de trois à quatre mètres de haut sur deux mètres de diamètre.

On les remplit en vidant le grain par une ouverture qui se trouve au sommet. Ces greniers sont placés sur de petites buttes en terre, à l'abri des inondations, un peu comme nos anciens moulins à vent.

Lors de mon départ de Tombouctou, je n'avais emporté que le strict minimum en fait de vivres, je pensais alors revenir sur mes pas à Bamba et de là gagner Araouan où je me serais fait envoyer à moins de frais les provisions nécessaires, farine, conserves, etc., pour ma deuxième traversée.

Dès mon arrivée, je fus donc obligé de tout faire demander aux commerçants de Tombouctou. Gao était alors sans ressource. La saison des basses eaux, l'irrégularité

du service, l'échouage d'une pirogue et enfin l'éloignement si grand, tout contribue à rendre le ravitaillement de Gao très précaire; un jour, vous y avez tout en abondance, peu après il y aura quelques semaines de disette. Enfin je pus me procurer la farine, base de l'approvisionnement, sucre, café, thé, tabac, quelques conserves, pas pour plus de soixante francs en tout.

Mes Chambas désiraient aussi ardemment repartir; ils ne s'habituèrent point au climat humide et chaud du Niger; de plus l'arrivée des moustiques, amenés par l'eau des tornades, leur donnait de terribles accès de fièvre peut-être plus violents encore que les miens. Bachir était le plus atteint et à plusieurs reprises me donna de réelles inquiétudes.

LE RETOUR, GAO A KIDAL

18 août-28 septembre.

Le 18 août, je quittai Gao par le grand chemin que j'ai déjà signalé à mon arrivée et qui me ramenait à la vallée du Tilemsi, puis au désert et de là au pays.

Je n'eus pas à me louer de mon guide. Mes hommes furent malades de la fièvre au point d'être obligés d'interrompre parfois le montage des tentes. Ils tombaient comme des mouches, tout contribuait à retarder ma marche, ce n'était plus le bel élan qui à l'aller nous avait amenés à marches forcées de Kidal à Gao.

Souvent j'étais obligé de camper à moitié étape; de plus, la plupart des puits étaient

éboulés par suite des tornades, nous étions obligés d'aller d'une mare à l'autre à travers le Tilemsi. Ces zigzags contribuaient à retarder notre marche et nous faisaient perdre beaucoup de temps.

Les indigènes ne réparent guère les puits qu'après la saison des pluies; ils se contentent de l'effroyable eau rougeâtre et chargée d'immondices que l'on trouve dans les mares. Inutile de dire qu'ils ne la font pas bouillir et elle leur occasionne de nombreuses maladies, tétanos, tuberculose, etc.

Parmi toutes ces misères, il y en avait une que je redoutais tout particulièrement, en ayant vu de près les effets, c'est celle que l'on appelle le ver de Guinée.

On s'accorde généralement à dire que l'on en attrape le germe, en buvant, par une petite larve imperceptible; ou, pour les nègres, par les excoriations qu'ils ont aux pieds et aux jambes, eux qui marchent toujours pieds nus dans l'eau et dans la boue; en tout cas

ses effets sont terribles. Un gros abcès se forme sur n'importe quelle partie du corps, généralement bras ou jambe; après de cruelles souffrances, il se perce comme un gros furoncle et l'on aperçoit la tête de la bête.

Avec une petite pince en bois, il s'agit de la saisir et progressivement chaque jour de l'enrouler autour; l'opération n'est pas sans douleur, elle dure une huitaine et vous occasionne une fièvre intense; heureux, quand vous ne cassez pas le ver, car il se forme alors tout le long du chemin qu'il a parcouru entre chair et peau de nombreux abcès causés par l'infection laissée par le corps de l'animal.

Si l'on est près d'un poste, on peut avec des lavages antiseptiques obvier à cette sorte d'empoisonnement.

Les membres atteints conservent toujours des traces de cette terrible maladie et il n'est pas rare, si l'os est attaqué,

que le membre reste à jamais déformé.

On parle beaucoup en Europe de la maladie du sommeil, elle n'existe pas dans ces régions; mais la syphilis y cause d'affreux ravages.

Je n'eus pas à me louer des indigènes Kountas ou Touaregs des bords du Niger ou du sud de la vallée. Ils me donnaient de mauvaise grâce ce dont j'avais besoin. Il y avait de longs pourparlers, on se heurtait à une évidente mauvaise volonté.

J'eus même avec eux deux incidents un peu plus graves; le premier à propos d'un mouton que l'on m'avait refusé un soir à mon arrivée dans un campement kounta.

Ils avaient même profité de la nuit et d'une des dernières tornades que nous ayons essuyée (elles nous abandonnèrent en effet à quatre ou cinq journées de marche au nord de Gao) pour lever le camp et se sauver. Le lendemain je suivis leurs traces; la tornade nous ayant empêchés de chasser,

les vivres étaient peu abondants et je tenais à les conserver pour le désert. Je les rejoignis et malgré qu'ils eussent près de quatre cents moutons, ils refusèrent obstinément de m'en vendre un malgré le prix élevé que j'en offrais.

Devant cette mauvaise volonté, Bachir, qui n'était pas patient et qui avait le ventre creux, sauta sur une trique et se disposait à en user libéralement sur le dos du chef. Rien ne résista plus à de tels arguments, j'eus immédiatement lait, mouton et excuses. Il était préférable que cela finisse ainsi; on ne peut jamais prévoir les suites d'une rixe au désert.

Le deuxième incident aurait pu avoir des suites plus graves, il se passa à trois jours de Kidal. Un matin, je vis arriver un jeune chef touareg qui me demanda un chameau pour aller faire sa soumission au fort, les Arabes de sa tribu lui en refusant un.

Bien que j'eusse été charmé et flatté de

coopérer ainsi à la pacification du pays, une telle demande me sembla louche, surtout qu'on ne prête pas ainsi un chameau à tout venant.

Voulant contrôler ses dires, je me décidai à l'accompagner à son campement ; j'y fus assez mal reçu. Devant des marques non déguisées d'hostilité, je mis revolver au poing et mes hommes prirent une attitude menaçante.

Immédiatement un chameau fut amené et je repartis emmenant avec moi le touareg.

Tout alla bien jusqu'au soir ; à la tombée de la nuit, sous prétexte d'aller à un camp voisin, il me quitta, je ne l'ai jamais revu. Qu'est-il devenu, s'était-il joué de nous, avait-il voulu nous amener dans un guet-apens, puis ses hommes avaient-ils reculé devant notre attitude résolue, lui-même avait-il été assassiné pour le punir de sa trahison ?

Je ne le saurai jamais. La vie d'un homme compte si peu là-bas.

Un jour où nous nous étions rapprochés dans notre marche des bords de la vallée; j'y trouvai un puits très curieux. Il ressemblait à un large entonnoir de dix mètres de diamètre au sommet, pour atteindre certainement plus du double au fond, l'eau y était délicieuse et très propre; cela me changeait des eaux boueuses et rougeâtres habituelles.

La vallée, que j'avais suivie la première fois à son automne, était alors en plein épanouissement du printemps. L'herbe y était parfaite, haute déjà de trente à quarante centimètres, fournie à la façon d'un champ de moha en France. Cette immensité verte était coupée de bandes stériles que je mettais quelquefois une demi-journée à traverser. Je ne peux m'expliquer la raison de ces brusques changements de terrain.

Le sol était alors recouvert de branches sèches qui donnaient l'impression d'être

calcinées et pourtant le feu n'avait pas passé par là. D'ailleurs au Tilemsi ces soudaines variations de végétation sont incroyables.

Un jour, je traversais une prairie à l'herbe verte et fournie, le lendemain une zone stérile et poussiéreuse, à laquelle succédait une forêt clairsemée, aux arbres épineux et presque sans feuilles, tant elles sont minuscules, plus loin les arbres se présentaient au contraire verdoyants et fleuris.

Partout, par exemple, la chasse était abondante et facile; gazelles, antilopes, vols immenses de perdrix, d'outardes et de pintades apportaient une agréable diversion à nos menus pendant les douze jours que je mis à gagner Kidal.

J'y trouvai le lieutenant Champenois. Il n'était pas arrivé lors de mon premier passage, nous nous étions croisés; il m'aida à me procurer un guide qui devait me conduire à In Salah.

KIDAL ET LES REZZOUS

La route que j'allais parcourir était inconnue; cette traversée qui n'avait jamais été faite d'un bout à l'autre par un Européen c'était celle que j'avais préparée à Gao avec le capitaine Lamoureux.

Comme je l'ai déjà dit : à l'aller, j'avais emprunté la ligne qui d'In Salah se dirige sur Tamarasset par le fort Motylinski et de Tamarasset à Kidal. Cette route avait déjà été reconnue; mais elle est loin d'être la plus courte et celle de mon retour devait au contraire me conduire presque directement de Kidal à In Salah en passant par Timissao et In Zize.

Cette dernière route partiellement suivie

entre Timissao et In Salah ne l'était pas entre Timissao et Kidal.

Ce tronçon inconnu emprunte sur la plus grande partie de son parcours la vallée du Tilemsi et on trouvera aux annexes de ces notes un croquis sommaire de cet itinéraire et la liste des points de campement et des points d'eau les plus importants.

Je dois ajouter que cette vallée du Tilemsi, que j'ai suivie pendant treize jours, n'est correctement tracée sur aucune carte.

Au sortir de Kidal, pendant cinq journées de marche, elle se dirige vers le nord-est. On la quitte au sud de Timissao pour traverser la barrière montagneuse de l'Adrar qui la sépare du Tanesrouft.

J'avais eu un Kounta de Gao à Kidal; j'engageai cette fois comme guide un Bérabich, c'est-à-dire un sang mêlé kounta et arabe. Il ne me donna pas plus d'agrément que le premier.

Le fond du caractère bérabich est très

faux et mal disposé pour nous; je m'en aperçus plusieurs fois, il ne mit pas toute bonne volonté à me conduire.

Kidal s'était transformé depuis mon premier passage; le lieutenant Champenois avait doublé la palissade d'épines qui entourait les cases. Les incursions constantes des rezzous avaient rendu nécessaire cette précaution.

A l'intérieur, il avait fait construire pour lui une case plus confortable; réellement Kidal prenait un air important.

Je quittai le fort le 25 septembre. Je ne fus pas long à me rendre compte que j'étais surveillé par les rezzous, car dès le deuxième jour de marche on me signala leurs traces très proches.

Les Touaregs fidèles des environs du fort étaient eux-mêmes très inquiets et le lieutenant était obligé de surveiller tout particulièrement la vallée du Tilemsi où ils s'étaient retirés devant l'ennemi et où leurs

nombreux troupeaux étaient au pâturage.

La région est si vaste, les moyens de défense, dont il disposait, à peine suffisants et l'inquiétude régnait dans tout le pays; moi-même, je ne marchais qu'avec les plus grandes précautions. Le temps n'était plus où l'on envoyait les chameaux au pâturage pendant la nuit; dès le soleil couchant, nous les rassemblions autour de notre campement et tour à tour l'un de nous veillait pendant la nuit.

Le troisième jour, je rencontrai un groupe de quinze Touaregs, ils avaient eu primitivement l'intention de conduire leurs troupeaux au nord du Tilemsi et de gagner de là In Salah pour les vendre; mais devant le danger ils ne savaient que faire? Voyant un blanc bien armé, ils vinrent me supplier de ne pas les abandonner et me demandèrent à me suivre pendant mon voyage.

Si j'étais bien armé, il est vrai, nous étions peu nombreux; j'accédai à leur de-

mande, ce qui renforça ma troupe et lui donna de l'assurance.

Je n'eus qu'à me louer d'eux pendant tout le voyage. Ils ne me donnèrent aucun ennui, ils me rendirent même des services pour la surveillance.

Le lendemain matin, cinquième jour de marche, un Touareg vint me dire qu'il avait vu des traces fraîches du passage d'un rez-zou tout près de là, à un puits, ils y avaient passé la nuit. L'affaire se corsait et je m'attendais à les voir me tomber sur le dos d'un moment à l'autre.

Transformé en chef de bande, je m'occupai à distribuer mes armes et munitions à mes nouveaux auxiliaires. J'établis aussi un ordre de marche de façon à éviter toute surprise.

Les mieux montés formaient une sorte de ceinture mobile à une distance moyenne de quinze cents mètres du gros de la colonne. Les meilleurs fusils, avec mes

hommes et moi, neuf ou dix fusils en tout, formions l'arrière et l'avant-garde protégeant le convoi et le troupeau (quatre cents moutons et une cinquantaine de chameaux). Nous n'avions heureusement ni femmes, ni enfants, les Touaregs devant l'imminence du danger les avaient renvoyés quelques jours avant de me rencontrer dans les montagnes de l'Adrar où les rezzous ne s'aventurent pas. J'attribue à ces précautions le fait de n'avoir pas été attaqué car ils s'en rendaient parfaitement compte nous suivant d'assez près.

Nous longions la montagne laissant à gauche la vallée du Tilemsi et le soir nous profitons d'une échancrure ou d'un repli de terrain pour mettre notre troupeau à l'abri tout au moins d'un côté. Quant aux chameaux entravés dès la chute du jour, ils formaient du côté accessible une première barrière.

La consigne était de tirer sur tout homme

qui se présenterait debout, en dehors de notre ligne de défense; nous-mêmes restant à l'intérieur avec défense expresse de sortir. Quelquefois obligés d'emprunter pour camper une vallée qui venait déboucher dans le Tilemsi, nous étions forcés d'établir deux postes afin de la barrer complètement.

De telles précautions retardaient notre marche, elle était encore assez rapide. Malgré le troupeau de moutons nous faisions environ quarante kilomètres par jour. Les moutons touaregs sont remarquablement propres à la marche. Ils sont généralement de couleur jaune, sans laine, avec des pattes fines et longues. La chair est très bonne et sans goût fort, ils nous fournirent un appoint assez appréciable et surtout nous donnèrent le moyen d'épargner nos cartouches que le voisinage de l'ennemi me faisait désirer d'économiser. J'ai été étonné combien peu de moutons ne peuvent supporter ce long parcours, j'estime à vingt-cinq

à peine ceux qui ne gagnèrent pas In Salah. A leur arrivée on peut les vendre douze, quinze francs et même quelquefois plus, suivant le chiffre des arrivages et le degré d'épuisement des bêtes. Sur le Niger ils coûtent en moyenne deux francs; dans le Tilemsi au sud de Kidal, quatre à cinq francs, au nord du fort jusqu'au Tanesrouft, sept à huit. On voit que la marge entre les prix d'achat et de vente est suffisante pour permettre d'espérer malgré les aléas du voyage un bénéfice assez sérieux.

Nous ne pouvions avoir des étapes très régulières dans la nécessité où nous étions de trouver de l'eau pour les moutons au moins tous les deux ou trois jours.

Je les ai vus une fois quatre jours sans boire, mais c'était s'exposer à subir de grosses pertes et je ne crois pas qu'ils eussent pu supporter une nouvelle privation d'aussi longue durée.

Quant aux chameaux, ils restent parfaite-

ment cinq et six jours sans boire; j'ai vu une fois mon méhari refuser de l'eau au quatrième jour, mal lui en prit, car il resta après cela sept jours sans être à même de boire pendant que nous traversions le Tanesrouft.

L'établissement du camp pour la nuit était réellement pittoresque et se faisait cependant avec assez d'ordre, le parquage des moutons, le déchargement des chameaux, leurs cris joints aux bêlements du troupeau, tout cela dans la lumière tombante du jour, était d'un curieux effet; puis tout s'apaisait assez vite et lorsque je rentrais à la nuit, qui survient tout à coup, d'une petite tournée d'exploration aux alentours, je ne voyais plus que les ombres des Touaregs, actifs et silencieux, se détachant à la lueur de grands feux de broussailles, préparant le souper; et si réellement, on dit dans bien des cas avec raison, la terre est petite, l'on s'y retrouve partout; là, cepen-

dant j'étais loin, bien loin de mon pays.

Nous faisons chacun cuisine séparée, les Touaregs et les miens, il y avait seulement échange de gibier, j'en étais le grand pourvoyeur; de leur côté ils n'auraient jamais tué un mouton sans m'en donner, reconnaissants de la sécurité que je leur procurais. Ils s'ingéniaient à me rendre tous les petits services qui étaient en leur pouvoir.

Plus nous remontions vers le nord, plus l'influence de Moussa Agamastane se faisait sentir, les craintes des rezzous diminuaient. Ils n'agissent plus dans le pays avec autant de liberté. Nous avons permis aux Touaregs fidèles de Moussa le port des armes, nous les avons même encouragés à se défendre; confiants dans leurs armes et dans notre appui, ils commencent à repousser les attaques des pillards et à s'opposer à leurs incursions.

Il y a très peu de puits dans toute cette région. Le manque d'eau est un précieux

avantage pour les rezzous. Ils cherchent à s'établir non loin d'un puits, certains de voir les caravanes s'y arrêter; connaissant cette façon de faire nous usâmes plusieurs fois de ce stratagème. Lorsque nous passions dans le courant de la journée près d'un puits, nous faisons abreuver nos bêtes et allons établir le camp pour la nuit plus loin, c'était une petite garantie.

Je suivis ainsi le Tilemsi pendant treize jours; puis, nous traversâmes la petite barrière montagneuse que nous longions depuis déjà plusieurs jours et qui va de l'est à l'ouest, ou plutôt du nord-est au sud-est; de l'autre côté commencèrent de larges vallées de plus en plus désertiques qui nous conduisirent aux portes mêmes du Tanesrouft.

LE TANESROUFT

Je vis les premières plaines sableuses avec Timissao, célèbre par la rencontre qu'y fit le commandant Laperrigne venant d'In Salah avec les troupes venues de Tombouctou au-devant de lui.

Le commandant Laperrigne avait pris pour arriver à ce point une route par Akabli In Zize, Timissao, faisant un détour que j'évitai en revenant. Je devais, pour atteindre le même but, prendre une route plus courte par Eg Arafad, Hassi Massine.

Timissao est une vallée rocheuse, ou plutôt un couloir de trois à quatre cents mètres de large, ayant au milieu un puits admirable à l'eau délicieuse. Il présente cette

singularité de n'être environné d'aucune végétation, la stérilité du sable n'a pu être vaincue. Aux abords même du puits c'est un sable très fin jaunâtre et doux qui bientôt cède la place à la pierre sur les flancs à pic de ce couloir naturel. On ne peut accéder au puits que par certains points et par des sentiers assez abruptes. Nous passâmes tout un après-midi dans cet endroit pour faire abreuver largement nos bêtes, remplir nos outres avant de nous lancer dans la traversée du Tanesrouft que je connaissais déjà.

Je me vois encore grimpé sur une espèce de balcon rocheux, dominant la vallée d'une vingtaine de mètres de hauteur; tandis qu'à mes pieds, abrités par un renfoncement de la paroi, mes hommes faisaient leur préparatifs; de même que les Touaregs campés sous un autre rocher remplissaient d'eau les récipients les plus invraisemblables.

Lorsque nous quittâmes le puits, les quatre peaux de boucs remplies d'eau, qui pen-

daient le long du flanc des chameaux, donnaient à ces derniers l'aspect le plus bizarre.

Nous eûmes quatre journées pleines sans eau, quatre jours de marche forcée, des étapes de quinze à seize heures souvent la nuit, qui est admirable et d'une clarté bleuâtre due aux étoiles et que je n'ai jamais vue nulle part aussi intense même dans les nuits sans lune.

Les bêtes sont tellement fatiguées qu'elles marchent en silence. Notre caravane se déroulait sous un soleil implacable comme un serpent gigantesque, sans bruit comme oppressée par l'immensité morne et brûlante de cette région.

Quelques fois il se présentait de maigres touffes d'arbustes rachitiques, d'un vert sombre donnant l'illusion du genêt de nos landes, alors un flottement se produisait parmi nos bêtes, sans s'arrêter, elles couraient à ce semblant de nourriture et le

rasaient jusqu'à la racine, passant d'une bouillée à l'autre et le vide se faisait derrière nous comme devant; le sable nous encerclait et rien ne venait rompre cette monotonie qui, à la longue, rendrait fou, surtout lorsque s'y ajoute le mirage, cette illusion de l'esprit assoiffé de voir quelque chose, qui vous fait donner aux objets les plus familiers des proportions gigantesques. Tel un chameau et son cavalier se profilent à vos yeux sur l'horizon grisâtre comme une bête fantastique et immense, des blocs de rochers, des pics bizarres prennent des formes indécises et sans contour. On se demande quel cataclysme a pu ainsi pénétrer d'horreur cette solitude, quel châtiment a pu mériter cette terre qui a dû être belle, elle n'aurait pu être créée ainsi, et il a fallu pour la rendre telle un châtiment surhumain dont on ne peut se faire une idée et qui pèse encore sur elle et même sur ceux qui tentent de pénétrer son mystère, de faire

revivre pour quelques jours cette terre de la mort et de l'angoisse.

Le troisième jour de voyage en partant de Timissao nous arrivâmes à la première bande de dunes qui semble barrer cette solitude.

Il y en a trois qui se succèdent à trente, à quarante kilomètres de distance semblables à d'immenses sillons de foin dans nos prés ; sillons dont on remplacerait le foin par le sable et les centimètres par des mètres.

Elle sont dans le même sens est-ouest et présentent une hauteur variant de cinquante à cent mètres, avec une largeur au sommet d'une centaine de mètres.

Peu après avoir passé la dernière, le cinq octobre, j'arrivai au pied du premier bloc rocheux qui est en avant d'In Zize.

Je reviendrai en arrière pour rappeler la lugubre découverte que je fis entre la première et la dernière de ces bandes de sable, du corps de l'adjudant Joly.

Ce matin-là, un de mes hommes rayonnait autour de nous en quête du meilleur endroit pour camper. Tout par hasard, il aperçut par terre des peaux de moutons desséchées et une guerba toute racornie.

Très intrigué, les traces de passage étant rares dans ces pays, il mit pied à terre et vit les os blanchis d'un pied humain qui émergeait du sol.

Il était environ onze heures et il vint me prévenir, aussitôt j'y allai et je fouillai le sable, à quelques centimètres de profondeur, je trouvai les restes d'un homme. Sur les ossements on voyait le devant d'une veste kaki, avec boutons de nacre et un ruban de la Légion d'honneur au-dessus de la poche. Du pantalon, il ne restait que des lambeaux.

Un de mes hommes cherchait pendant ce temps dans de petites touffes, moitié arbustes, moitié herbes, qui poussaient de-ci

de-là dans cet endroit. Il trouva et me rapporta une douille calibre 20.

A mon arrivée à In Salah, il me fut confirmé qu'elle correspondait à une des armes qui avaient servi à tuer ce malheureux, qui n'était autre que l'adjudant Joly.

Au Sahara la mort d'un homme compte pour peu de choses, c'est à peine un incident et nous pûmes nous rendre compte, le sable ayant gardé les empreintes dans cette solitude, où les bêtes même n'abordent pas, que les meurtriers avaient campé presque sur les restes de l'homme qu'ils venaient d'assassiner.

On pouvait supposer qu'ils avaient profité de son sommeil pour appliquer le canon du fusil presque sur le crâne, les marques des balles le montraient. D'ailleurs, les assassins l'avaient avoué, je l'ai lu à In Salah dans le rapport qui a été fait sur ce meurtre. J'y ai même vu qu'ils s'étaient vantés d'avoir égorgé deux moutons et de

les avoir mangés sur le lieu même du crime.

Le sol me donnait à ce sujet toutes les indications et les traces de leur campement dans ces petites broussailles étaient très visibles, j'étais évidemment le premier à être repassé par cet endroit et dans ce désert une telle découverte avait quelque chose de tragique.

Je n'eus aucun mal à penser que j'avais devant les yeux les restes de l'adjudant Joly. Lorsque j'étais passé à In Salah, le 3 décembre 1910, j'avais appris sa mort et les efforts infructueux que l'on avait fait pour retrouver ses restes. Les meurtriers qui avaient été pris avaient fini par avouer leur crime, mais n'avaient jamais voulu préciser l'endroit où le meurtre avait été commis.

L'adjudant Joly, ancien saharien retraité, possédait une petite concession près d'In Salah et rêvait de faire du commerce trans-

saharien. Il n'avait pas les ressources nécessaires pour une pareille entreprise et s'y était lancé sans moyens suffisants de défense et sans préparation pour un tel voyage.

A quoi faut-il attribuer sa mort ? A ses hommes certainement, ils l'ont avoué ; mais à quelle influence obéirent-ils, quel est le mobile qui les poussa à ce meurtre ? Ce sera éternellement le secret du désert.

Je ramassai les ossements qui étaient à peine recouverts de sable et je les mis dans un sac de cuir ; c'était le seul cercueil dont je puisse disposer. Je les rapportai ainsi à In Salah.

A la fin du cinquième jour de traversée du Tanesrouft, j'arrivai aux pieds des immenses blocs de rochers, de vraies petites montagnes de pierres qui indiquent la fin du désert. Je longeai les parois d'un énorme bloc pendant une demi-journée et j'arrivai aux pieds d'une petite source bizarrement située presque au sommet de la montagne.

Cette anomalie de la nature est inexplicable, l'accès en est très difficile, deux de mes hommes avec de grands efforts et non sans danger purent nous rapporter une guerba d'eau fraîche. Quant à nos malheureuses bêtes, elles ne purent être abreuvées.

Au pied du rocher, où se trouve cette source, se voyaient les carcasses encore fraîches de trois ânes. Ils avaient été dévorés par les hyènes.

Probablement ces bêtes étaient perdues ; leur instinct les avait attirées vers l'eau, elle était inaccessible pour elles et les bêtes féroces les avaient étranglées.

Dès le lendemain matin, de très bonne heure, vers deux heures, nous levâmes le camp et nous partîmes à marches forcées pour gagner In Zize où nous devons trouver de l'eau à discrétion. Nos bêtes en avaient le plus grand besoin, il y avait cinq jours qu'elles n'avaient pu être abreuvées et les

moutons surtout donnaient des signes de fatigue qui auraient bien vite amené la mort.

Nous nous engageâmes, vers midi, dans un large défilé au milieu de ces rochers ; c'était un lieu très connu autrefois pour servir d'embuscade aux pillards. Ils trouvaient là un endroit favorable, les parois sont très élevées et tranchent sur ces plaines généralement basses et monotones ; ils avaient au sommet un observatoire inexpugnable d'où ils pouvaient cribler les malheureux engagés à leurs pieds et amenés fatalement dans ce lieu maudit par le besoin d'eau après le désert. Nous traversâmes sans encombre ce lieu tragique par les souvenirs et après avoir passé une nouvelle petite plaine, nous entrâmes dans une dernière vallée étroite qui finit brusquement sur l'énorme vasque d'eau aux parois à pic de trois côtés qui s'appelle In Zize.

C'est presque un labyrinthe pour y arriver ;

en effet, après avoir quitté le Tanesrouft et longé la première montagne, on a à traverser deux petites plaines rocailleuses séparées par des blocs de rochers coupés d'un étroit défilé et on aboutit par une pente douce à ce cul-de-sac qui contient l'eau si désirée !

IN ZIZE

L'eau à In Zize, du côté le moins abrupte, est encore à deux mètres au-dessous de vous et nos hommes avaient fort à faire pour tirer l'eau nécessaire à nos chameaux et à les abreuver dans des toiles de tente, ou peaux de boucs étendues par terre.

La joie des bêtes était curieuse et un vrai travail consistait à les empêcher de venir toutes à la fois et à se bousculer, car, s'il en était tombé dans la vasque il aurait été difficile de les repêcher.

Quant aux moutons, ils peuvent arriver jusqu'à l'eau en se laissant glisser par une petite rampe ; sur le bord de l'eau ils se mettaient à genoux pour boire. On ne peut

se figurer ce qu'est terrible le manque d'eau.

Tout cela ne se fit pas en quelques minutes. Un chameau en effet après cinq ou six jours d'un manque absolu de boisson absorbe facilement cent litres d'eau et nos seaux étaient rudimentaires. Ma marmite était le plus grand et le plus commode !

L'après-midi se passa tout entier autour du puits et le soir, revenant sur nos pas, j'établis le campement dans la première petite plaine qui se trouvait à l'entrée du dernier couloir.

Il y avait un peu d'herbe, nos bêtes nous donnèrent beaucoup de mal, « s'égaillant » dans la plaine malgré nous. Bien que ce soit le commencement de la zone sûre, nous ne voulions pas trop les laisser s'éloigner ; il y avait toujours à craindre une surprise de la part d'un rezzou qui aurait relevé nos traces et nous aurait suivi à distance.

Dans cette petite plaine, je revis pour la

première fois, depuis mon entrée dans le Tanesrouft, des traces de gazelles, mais aucune ne se présenta à ma portée et les moutons de nos amis touaregs durent encore assurer les vivres.

A In Zize, j'étais à dix-huit jours de marche de Kidal et à douze environ d'In Salah. Il me semblait y être. C'est aussi le commencement du Hoggar et la végétation reprend; on n'a plus de zone désertique à traverser jusqu'à In Salah. La pente naturelle du terrain semble aussi aller de ce côté.

L'air était beaucoup plus frais et surtout plus vif, les nuits commencèrent à être presque froides et nos accès de fièvre furent beaucoup moins fréquents et pénibles. Dois-je avouer que les dernières nuits avant d'arriver à In Salah, moi, qui étais habitué aux cinquante degrés de mon appartement de Tombouctou, je grelottais sous la tente et je retrouvai avec plaisir ma peau de chèvre comme couverture.

La chasse sitôt In Zize redevint fructueuse et cela eut d'autant plus d'importance qu'à deux jours de marche nous nous séparâmes des Touaregs et par conséquent des moutons. Les vivres étaient très bas ; les soixante francs de conserves de Gao presque à l'état de souvenir ; il était réellement temps d'arriver.

Le départ de nos amis excita des regrets réciproques ; je l'ai déjà dit, ils ne m'avaient jamais donné aucun ennui et de leur côté en me quittant ils avaient les larmes aux yeux ; réellement je leur avais rendu service. Bien qu'ils allassent aussi à In Salah, ils prirent une autre route que moi ; obliquant à gauche, par Aoulef et Adrar, les pâturages y sont plus abondants. Ils espéraient refaire un peu leurs troupeaux et les avoir en meilleur état pour les vendre à In Salah. Je restai seul de nouveau avec le guide et mes trois hommes, plus deux Touaregs qui allaient demander des permis à l'autorité militaire.

Je réussis à tuer quelques gazelles qui furent un bon appoint ; il y avait aussi des pigeons de rocher. Je ne vis pas d'autre gibier.

Je traversai passant par Erg Afarad, Adrar, Adhafar, une suite de vallées tantôt herbues, tantôt remplies de broussailles, séparées par des plateaux rocailleux et entièrement dépourvus de végétation, à part quelques rares touffes d'herbe.

Le septième jour de marche depuis In Zize, au puits d'Hassi Macine, je partis en avant avec le guide, Sassi et Méhiloud, laissant Bachir et les chameaux guidés par les deux Touaregs qui avaient déjà fait la route.

Il était temps d'arriver ; je n'avais plus rien, ni conserves, ni bougies, ni tabac, seulement un peu de farine que je laissai à Bachir et à ses compagnons. Trois jours et demi de marche forcée me séparaient d'In Salah et j'obéissais à cette espèce de han-

tise du retour, qui vous fait brûler les dernières étapes et vous entraîne vers le but avec une impulsion irrésistible.

Nous marchions jusqu'à dix-huit heures sur vingt-quatre, réduisant le sommeil et le temps consacré aux repas au strict minimum. Deux gazelles, tuées en cours de route, firent les frais de ces maigres festins. J'avais laissé ma tente avec le convoi et je couchais comme mes hommes à la belle étoile.

J'estime que nous avons fait jusqu'à cent kilomètres par jour durant cette course folle et au matin du troisième jour, le 8 novembre 1911, nous entrâmes dans l'immense vallée qui va de l'est à l'ouest, de Colomb Béchar au delà d'In Salah. C'est une route d'une largeur inusitée, toute parsemée d'oasis; on l'appelle le chemin des palmiers, c'est elle qu'empruntèrent de toute antiquité les caravanes marocaines quand elles allaient chercher des esclaves au Soudan.

A vingt kilomètres environ d'In Salah, je tombai sur le puits où, un an avant, à mon départ, j'avais bu au succès de mon raid, un gobelet d'eau fraîche ; de là, j'aperçus pour la première fois depuis longtemps un paysage familier.

Au fond, très loin, de l'autre côté d'In Salah, se confondant avec le ciel les cimes embrumées des montagnes du H'el Moggar ; puis, dans la plaine nue en avant, la tache verte de l'oasis apparut avec les trois villages, points blancs tout d'abord indécis, qui se précisèrent et laissèrent bientôt apercevoir les dômes des mosquées, du poste du ksar (ancien camp fortifié). Dans les derniers kilomètres, je longeai les foggaras et leurs buttes de terre sèche qui sillonnent la plaine de si étrange façon et j'arrivai droit au fort, dont je franchis la porte au grand trot, me dirigeant brusquement sur deux lieutenants qui n'étaient pas loin de croire à une attaque de brigands.

Ils se demandaient qui je pouvais bien être ?

L'un d'eux que j'avais vu à mon premier passage me reconnut bien vite et m'aidant à descendre de chameau, car j'étais moulu par cette course effrénée et surtout par les nuits passées à la belle étoile, au point de ne pouvoir faire un mouvement, me conduisit vers le commandant Payn qui me reçut d'autant plus chaleureusement que le bruit de ma mort avait couru peu auparavant.

IN SALAH LES DERNIERS JOURS

8 novembre 1911.

Je ne pense pas avoir été quelques fois aussi vané que je l'étais à mon arrivée à In Salah.

Les privations de nourriture que j'avais endurées dans la région du Tanesrouft et même depuis, le souci continuel d'assurer la sécurité de mes hommes qui avait été obsédant pendant la plus grande partie du voyage, les accès de fièvre et enfin le raid des trois derniers jours, tout y avait contribué.

Aussi ai-je goûté avec délices un repos rendu encore plus agréable par les soins affectueux dont je fus entouré de la part de tous.

Le troisième jour, Bachir arriva avec les chameaux et on envoya les bêtes au pâturage pour cinq jours afin de les remettre un peu en état; elles en avaient besoin après un tel voyage, surtout effectué aussi rapidement. Je fus même obligé d'en vendre deux qui étaient trop fatiguées pour continuer la course rapide que je voulais faire jusqu'à Ghardaïa. Je me défis aussi de *Blanco*, mon fidèle méhari que j'avais depuis plus d'un an.

Pendant ces huit jours, je sortis peu de l'enceinte de la ville, si ce n'est pour aller voir les puits artésiens qui ont été forés si heureusement. Ils fournissent de l'eau avec assez d'abondance pour alimenter même deux petits lacs non loin de l'enceinte. On ne peut se faire une idée de ce que l'on pourrait créer, de la vie qui renaîtrait dans bien des endroits aux aspects désolés et stériles si l'on avait de l'eau en quantité suffisante. J'assistai aussi aux obsèques de l'adjudant Joly. On les rendit aussi solennelles

que possible. Les circonstances de sa mort, la façon dont on avait retrouvé et ramené ses malheureux ossements, le cadre même de ce cimetière « encerclé », de sable, lui aussi, comme le premier où j'avais retrouvé ses restes, tout concourut à donner aux hommages qu'on lui rendit une majesté sereine qui ne fut pas sans nous émouvoir fortement. Le commandant Payn voulut bien rappeler que j'avais trouvé et rapporté ses malheureux ossements cherchés sans succès depuis dix-huit mois.

Le huitième jour, je repris la route déjà connue d'In Salah à El Goléa, quinze jours de marche environ.

Je ne reparlerai plus de nos campements, de la chasse qui devint de moins en moins fructueuse à mesure que l'on remontait vers le Nord. Ces redites, déjà peu intéressantes la première fois, risqueraient de dégoûter complètement le lecteur, s'il y en a qui ait eu le courage de me suivre jusqu'ici,

Un mokrazni (méhariste) qui était venu peu auparavant apporter une note au commandant Payn se joignit à moi pour le retour.

Je repassai à El Guettara; de grands travaux y avaient été effectués; la charmante, mais peu accessible source avait été captée et le sentier presque impraticable, où j'avais manqué me rompre les os à mon premier passage, avait été aplani et rendu très accessible. J'espère qu'on fera bientôt de même à In Zize, ce qui faciliterait énormément les moyens d'abreuver les bêtes après la traversée du Tanesrouft.

Le voyage semblait donc s'effectuer sans incident, quand il en survint un qui aurait pu avoir pour moi les plus graves conséquences.

La veille du jour où je devais arriver à El Goléa; à quatre-vingts kilomètres environ, je quittai Bachir le laissant avec le nègre conducteur des chameaux que j'avais loués pour remplacer ceux que j'avais vendus à

In Salah. Je partis en avant avec Sassi, Mehiloud et le mokrazni. Les autres bêtes trop lasses ne pouvaient être poussées et je comptais retrouver mon convoi le lendemain, l'aventure pourtant si simple manqua de devenir tragique.

Le matin de mon départ, vers six heures, Bachir nous accompagna à pied jusqu'à un puits à environ trois kilomètres de l'endroit où le reste du convoi était encore campé. Il avait donné l'ordre au nègre de le suivre immédiatement et de le rejoindre au puits. Je l'y laissai, en effet, attendant le maudit moricaud.

Le pays est à cet endroit sillonné d'une suite de petites dunes de sable hautes d'environ cinquante mètres, pressées les unes contre les autres. On ne voit par conséquent pas loin autour de soi; de plus ce matin-là le ciel était assez couvert et de forts coups de vent soulevaient par moment des nuages de poussière opaque.

On a supposé que le nègre s'était endormi sur son chameau; ou avait-il été aveuglé par un nuage de sable, ou trompé par les nombreuses pistes de chameaux qui rayonnaient autour du puits? Le fait certain est qu'il s'égara et que Bachir ne le vit point venir.

Après l'avoir attendu et cherché toute la journée autour du puits, il se lança à pied, à la nuit, sur la route qui sépare ce point d'El Goléa; quatre-vingts kilomètres à faire, sans nourriture, depuis le matin; on peut dire que sa position était presque désespérée; quand, fort heureusement, de grand matin à quarante kilomètres de son point de départ il trouva l'adjudant Gauthier qui descendait sur In Salah rejoindre son poste.

Lorsque l'adjudant arriva à lui, il était à bout de forces et tomba évanoui à ses pieds lorsqu'on lui donna à boire. Il raconta ensuite ce qui lui était arrivé; l'adjudant n'eut aucune peine à le croire, m'ayant parlé peu avant.

Il comprit de suite combien il était important pour moi que mon convoi ne fût pas perdu, et avec une complaisance dont je lui serai toujours reconnaissant, il détacha immédiatement un homme à méhari et le fit chercher autour de la route jusqu'au puits. Là, il continua encore ses recherches et ne trouvant rien, il envoya un homme monté sur son meilleur méhari me prévenir à El Goléa.

C'est un cas merveilleux de l'endurance d'un méhari et j'ajouterai du cavalier qui le montait que la course fournie par celui qui vint me prévenir; en effet, la même bête qui avait fait le matin quarante kilomètres pour aller, de nombreuses et pénibles recherches en cours de route et autour du puits, fit encore quatre-vingts kilomètres pour revenir à El Goléa, d'où, après quelques heures de repos, elle repartit avec deux autres que le lieutenant lui adjoignit avec ordre de retrouver à tout prix le convoi.

On peut penser à quel point j'étais inquiet, le peu que je possédais, armes, bêtes, perdues, l'homme; malgré ma colère contre lui, il faut que je le cite comme une perte; mais plus encore mes notes, mes documents, tout enfin ce qui était le résultat et les preuves de ce que j'avais fait, tout était anéanti.

J'eus deux jours d'attente bien pénible, d'autant que terrassé par un violent accès de fièvre, j'étais incapable de faire quoi que ce soit par moi-même; enfin! le matin du troisième jour le convoi arriva.

Le nègre donna comme explication, qu'ayant croisé en nous suivant une piste de chameaux, il s'était égaré et l'avait prise croyant que c'était la bonne.

Voyant au bout de la journée qu'il s'était perdu, il campa là où il se trouvait, insoucieux de la vie de Bachir. Il ne fit demi-tour que le lendemain matin et revint alors sur ses pas.

Lorsque l'adjudant Gauthier le rejoignit, il était très près du puits, mais ne l'aurait peut-être pas encore trouvé, car il suivait à nouveau une piste qui l'en écartait un peu.

Cette aventure est presque inexplicable : la route est jalonnée de petits tas de pierres l'homme habitait le pays depuis dix ans, il faisait des convois de chameaux, tout aurait dû le guider dans la bonne route d'autant qu'il n'y avait pas deux kilomètres entre nous quand il se perdit.

Rien de ce que j'avais ne fut dérobé ; d'ailleurs, qui est-ce qui aurait pu le tenter dans mon mince bagage ? De plus dans cette région il avait toutes les chances d'être repris.

On est obligé, je crois, pour expliquer son erreur de revenir à ce que j'ai déjà dit : jamais on ne fera des méharistes des nègres de Soudan, jamais un habitant du Soudan ne fera un saharien, on ne peut l'éloigner de l'eau et on sera obligé de revenir aux sahariens seuls pour le recrutement des troupes

nécessaires à la police des vastes territoires qui vont du Sud algérien au Niger, surtout vers le nord.

Le nègre, d'ailleurs, n'a pas le sens de la direction aussi développé que le saharien. J'en ai eu la preuve dans le guide que j'avais pris de Gao à Kidal ; sa marche était incertaine, il se trompa même plusieurs fois et j'ai vu mes Chambas me dire souvent, eux qui n'avaient jamais abordé ces vastes territoires : « Monsieur, il se trompe c'est par là, de ce côté » et toujours ils avaient raison.

A El Goléa, je retrouvai des fruits, oranges, grenades, citrons et après une huitaine de repos, dont les trois premiers jours avaient été si pénibles dans cette attente fiévreuse et les derniers occupés à soigner Bachir qui était arrivé à bout de forces, je partis pour Météli et Ghardaïa.

Dans la première des oasis, deux de mes hommes avaient leurs familles : Sassi, dont j'ai raconté au début le départ imprévu et

Bachir qui y avait sa mère qu'il entourait d'une grande vénération.

Il ne consentit pourtant à aller la voir qu'après m'avoir installé chez un cousin de Sassi; les hôtels étant inconnus à Météli.

L'accueil de tous les habitants fut très chaleureux, il s'y mêlait une certaine fierté de voir deux Chambas de leur tribu, retour d'un voyage qu'aucun d'eux n'avait encore réalisé et qui dépassait tout ce que leur imagination pouvait rêver. Sassi manifesta une grande joie à retrouver sa femme qu'il avait si lestement abandonnée treize mois avant. Cette dernière ne semblait pas non plus vouloir rester en arrière dans les démonstrations d'affection. Malgré la sincérité apparente de ces effusions, vu l'aspect... florissant de Mme Sassi je ne pouvais m'empêcher d'éprouver quelque appréhension et j'en augurais de futures contrariétés dans le ménage. Je m'en ouvris à Bachir et j'eus de lui toutes consolations en apprenant que

Mahomet, dans sa clémence et vu les distances incroyables qui séparent les pays régis par sa loi, a donné aux femmes pour les grossesses un temps double que celui que la nature accorde à nous autres, « Beni Kelb, » fils de chiens, même en cas de voyage au désert le temps a si peu de prix !

Tout alla donc pour le mieux et je partis le lendemain très rassuré sur les suites de ce petit incident. Météli n'est qu'à une journée de Ghardaïa, c'est un effroyable chemin à parcourir, j'y retrouvai toutes les pierres du Mزاب semées sur ma route.

Ce fut là que je disloquai ma caravane, déjà très réduite par la vente de deux chameaux et de mon méhari à In Salah et par d'autres ventes effectuées à El Goléa où j'avais laissé deux bêtes.

Mes deux casseroles, ma marmite et ma poêle à frire allèrent à Bachir avec quelques cuillers, c'était lui le plus important, il eut la part du lion, les peaux de bouc, couver-

tures furent partagées entre mes hommes. Je roulai ma tente, elle est maintenant sur les bords de la Loire, attendant de revoir le désert. Je la dresserai quelque jour très chaud de cet été, et, ce sera plus couleur locale sur une berge sableuse de notre molle rivière, ne serait-ce que pour donner à mon neveu l'illusion du désert ! Mes armes touaregs, un morceau de la peau de l'hippopotame que j'avais tué, furent religieusement emballés par Bachir ; il y joignit des dattes de son oasis qu'il destinait spécialement à ma mère. Mes malles, cantines, bourrées de guenilles les plus hétéroclites, reprirent par la diligence le chemin du retour, et moi, non sans émotion, surtout devant le chagrin de Bachir qui m'avait donné tant de preuves de dévouement, je montai en diligence en route pour Laghouat.

Fatigué comme je l'étais, j'appréhendais ces jours de roulis, quand, le deuxième jour, à Laghouat j'eus la chance de trouver

une auto qui m'emmena à Médéah pour un prix abordable.

J'eus, en arrivant dans cette ville, un si terrible accès de fièvre que mon conducteur qui avait affaire à Alger, m'offrit de m'y conduire, ce que j'acceptai avec joie et le 23 décembre 1912, exactement quatorze mois et sept jours après mon départ je retrouvai ma chambre à l'hôtel de l'Oasis.

Le général Bailloud, après un affectueux accueil, voulut m'emmener chasser chez des amis assez loin d'Alger, ce deuxième et rapide voyage fut moins long et moins fatigant que le premier, grâce aux soins incessants dont je fus entouré par tous pendant ces trois jours, mais, j'y éprouvai une véritable souffrance à remettre des souliers et je fus à ma grande confusion obligé de reprendre le deuxième jour mes sandales touaregs. J'avais les pieds en sang.

La Société de Géographie, dans la personne de son aimable président M. Mesple,

insista tellement qu'à mon corps défendant je fus obligé de faire une causerie au siège de la société. L'extrême indulgence que l'on me témoigna rendit la tâche facile et je suis réellement confus que tant d'autorités, général en tête, soient venues m'entendre raconter quelques épisodes de mon raid.

Je pensais plus que jamais, devant tous ces témoignages de sympathie, à mes nouveaux projets, la traversée du Sahara en aéroplane, ou, en attendant, la reconnaissance de la route de Colomb-Béchar à Tombouctou par Taoudénit, celle que j'avais espéré faire à mon arrivée dans la ville sainte. J'en parlai à ces messieurs qui voulurent bien s'y intéresser. Au point de vue aéroplane, le général Bailloud, et M. Kappaza alors à Alger, trouvèrent quelque intérêt aux notes que j'avais rapportées et, sur leur demande, j'allai jusqu'à Biskra où le lieutenant de Lafargue effectue déjà des vols si intéressants; après avoir causé deux jours

avec lui de ce projet et de bien d'autres s'y rattachant, je rentrai à Alger et je partis pour la France.

Je n'oubliais pas que là-bas, en Touraine, l'on m'attendait avec impatience, ma mère méritait bien de n'être pas plus longtemps privée de ma présence. A mesure que j'approchais, les heures lui semblaient plus longues.

A l'abri de nos vieux murs, mon frère et moi nous avons mis en ordre ces souvenirs. Me prêtant le concours de sa « plume agile » a dit en riant notre docte ami le capitaine B. il a vécu avec moi cette longue chevauchée. Je souhaite qu'elle donne le goût d'un semblable voyage, le désir à de jeunes Français de faire la connaissance de notre immense empire africain; pour moi, mon plus cher espoir est celui de revoir d'ici peu cet indéfinissable Sahara.

La Fougeraie, le 20 avril 1942.

APPENDICES

ÉQUIPEMENT DU VOYAGEUR AU SAHARA

ARMES

Une Winchester automatique.

Une Express à deux coups gros calibre.

Un fusil de chasse calibre 12 à canons lisses.

On n'a jamais assez de cartouches, cela dépend de la durée du voyage, des chasses que l'on veut faire, si l'on compte comme je l'ai fait sur sa chasse pour la base de sa nourriture ; en tout cas, emporter toujours avec soi ses munitions, le réapprovisionnement étant presque impossible.

Pour chacun des hommes, une carabine Lebel.

VÊTEMENTS

Deux costumes en toile de chasse.

Un costume en laine souple et chaud.

Un en toile fine pour les grands jours.

Deux burnous.

Une peau de chèvre.

Linge de corps habituel, l'extrême chaleur souvent ne permet pas d'en porter. Tricots à mailles lâches. Deux paires de souliers, quoique le cuir soit peu pratique; à préférer, les espadrilles, souliers de bains de mer en toile et surtout la sandale touareg.

Matériel de campement.

Une tente pour soi et un abri pour les hommes qui généralement ne s'en servent pas. Un lit de camp pour soi avec des couvertures. Le lit de camp est très important à cause des reptiles.

Matériel restreint de cuisine.

Poêle à frire, casseroles en aluminium ou fer battu, marmites du pays, plats à couscous, seaux en cuir avec une collection de cordages, on n'en a jamais assez.

Approvisionnement.

Farine qui est la base de la nourriture, dattes, café, thé, sucre, viande séchée, quelques conserves de préférence par petites boîtes faisant un repas chaque (supprimer tout ce qui est porc), légumes secs, tabac, bougies, un peu d'alcool, aussi concentré que possible pour couper l'eau, quelques bouteilles de vin en cas de maladie ou pour fêter l'arrivée dans un poste.

Emballage.

Le meilleur moyen est de tout diviser par petites caisses pouvant être placées dans le fond des téléss (grands sacs en laine fabriqués dans le pays). On peut alors placer très bas la charge, ce qui fatigue moins la bête. Charge à donner à un chameau : cent kilos moyenne ; varie selon le pays et la chaleur ; on peut plus dans le nord du Sahara, ce serait trop dans le sud.

Recrutement des hommes.

Pour un voyage comme celui que j'ai fait, il serait de première importance d'être deux Européens ensemble, l'un se chargerait de tout ce qui est de la marche du ravitaillement, de la

caravane; l'autre pourrait en toute tranquillité prendre des notes sur les puits, les distances, les ressources commerciales des pays, etc. Assumer un seul les charges d'une pareille traversée est déjà assez pour un homme et forcément la partie scientifique en souffre.

Donc deux Européens ayant bien chacun leur partie, pour le reste trois ou quatre hommes, Chambas anciens soldats; s'adresser pour les recruter aux bureaux arabes.

Le prix est de quarante-cinq francs par mois et nourri.

Recrutement des bêtes.

Louer, si on n'a pas l'habitude du pays, des chameaux, mais c'est plus dispendieux ou de préférence en acheter si on s'y connaît ou si l'on a quelqu'un de sûr sous la main. Le prix moyen d'un méhari est de trois cents francs; le prix des bêtes de bât cent cinquante à deux cents.

Il faut un méhari par homme et quatre à cinq bêtes de somme pour l'équipement, conserves, etc. Surveiller de très près les bâts, la blessure d'une bête la rend incapable de tout service et le chameau blesse très facilement.

Je parle ici d'un équipement suffisant mais

dénué de toute espèce de luxe et même de confortable, d'ailleurs on arriverait alors à un prix très élevé sans résultat bien appréciable ; ce qu'il faut, c'est de vivre le plus possible la vie du pays, avoir une bonne santé, du moral, et l'envie de réussir, je dirai même plus : la volonté de réussir.

II

LE SAHARA EN AÉROPLANE

But poursuivi.

Je considère la traversée au Sahara en aéroplane comme une entreprise patriotique et économique, ce n'est pas simplement un sport ; cette question passe pour moi au second rang.

Au point de vue patriotique.

Cette route aérienne reliera l'Algérie au Soudan. C'est le moyen rapide de communiquer non seulement avec les admirables goums chambas ou touaregs, mais encore avec les troupes noires des bords du Niger et de l'Est qui peuvent être appelées à assurer la défense de l'Algérie.

Les postes d'aviation serviraient de points de ravitaillement. La route que je préconise

sera d'ailleurs le plus court chemin à travers le Sahara, deux mois au lieu de quatre ou cinq, si on fait le tour par Dakar.

En cas de guerre, si nous n'avions pas la maîtrise de la mer, quelle ne serait pas son importance?

Économie de temps, par conséquent d'argent. Rapatrier en quelques jours nos soldats malades que trois mois de voyage tuent plus sûrement que les balles des ennemis, l'air natal serait leur meilleur remède.

Au point de vue économique.

En première ligne assurer un service postal rapide qui donnera la vie à ces régions.

Les lettres, à l'heure actuelle, mettent environ trois mois, on pourrait les avoir en dix jours. En admettant qu'il faille une surtaxe à cause des frais, quel est le commerçant qui ne le ferait avec plaisir et avantage, quel est l'officier ou le fonctionnaire qui n'abandonnerait pas quelques centimes pour se rapprocher ainsi des siens, et pour nos soldats ! Ce serait un moyen de leur montrer que la France n'est pas une ingrate.

Ayant réfléchi sérieusement à ces buts et aux

avantages qui en résulteraient, j'ai voulu me rendre compte par moi-même.

J'ai entrepris à mes risques et périls et à mes frais, ce voyage entre Alger et le Soudan afin d'être certain de ce que j'avance.

En plus du voyage, j'ai fait un séjour de quatre mois à Tombouctou. Je suis le seul à être revenu par le même chemin, à travers le Sahara.

Ces efforts personnels et pécuniaires, je les ai faits avec joie dans l'espoir qu'ils ne seraient point inutiles à la France et à son armée.

Il importe que cette tentative ne reste pas infructueuse.

Comment la faire aboutir.

Un voyage en aéroplane me semble le meilleur moyen. Il attire l'attention, montre les avantages et, rapide, prouve que la barrière qui semble séparer jusqu'à présent notre empire africain est plus apparente que réelle. J'ajouterai que les nombreux fonctionnaires, officiers qui regagnent ces parages, mettent facilement trois et quatre mois pour arriver à leurs postes. Ces voyages coûtent quatre et cinq mille francs et plus (Conférence du 17 février 1912, commandant Lucas-Gérarville). Ne pourrait-on leur

éviter un trajet malsain et interminable? C'est encore un point à examiner.

Enfin, certaines régions du Sahara sont encore peu connues, elles assurent l'impunité aux rezzous.

Des appareils rayonnant autour des postes, un service établi permettraient d'éviter la mort de bien des hommes et la mise en valeur d'immenses territoires.

Ces rezzous comprendraient qu'ils n'ont plus qu'à se soumettre et nous épargnerions ainsi bien des vies précieuses.

Il me semble que j'ai quelque droit d'accomplir ce premier voyage; mais il faut le nerf de la guerre et de l'aviation, au moins cent mille francs. Je suis prêt à donner mon temps, j'accepte les dangers. J'apporte une expérience de quinze mois de désert, les notes que j'y ai recueillies, j'ai des hommes prêts, un itinéraire précis et indiscutable, le concours d'amis dévoués là-bas. Voudra-t-on me donner les moyens de mettre en œuvre ces bonnes volontés, le moyen de réussir?...

III

PROJET DE TRAVERSÉE DU SAHARA ENTRE COLOMB BÉCHAR SUD ORANAIS ET TOMBOUCTOU PAR TAOUDÉNIT

(RAPPORT PRÉSENTÉ A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ALGER)

But poursuivi. — Relier l'Algérie au Niger par la voie la plus courte : Oran, Colomb Béchar, Taoudénit, Tombouctou, 1 800 *kilomètres* environ au lieu de 2 500 *kilomètres* par la voie Biskra, In Salah, Gao, Tombouctou.

Avantages de cette nouvelle route. — 1° *Au point de vue militaire.* Cette région est le repaire des rezzous. C'est dans ce territoire inconnu qui longe le Rio de Oro, l'Atlantique et le sud du Maroc qu'ils se retirent et de là partent infester tout le Sahara.

Des postes établis sur la ligne Colomb Béchar-Tombouctou reconnue; le passage même des

troupes par cette voie, les dérangeraient grandement, leur interdiraient la route en leur enlevant l'impunité qu'ils savent avoir dans ces régions. J'ai eu la preuve de l'importance qu'ils attachent à ce que l'on ne pénètre pas dans cette partie du Sahara, par les efforts qu'ils ont faits pour empêcher ma tentative de retour par cette route en juillet 1911, alors que j'étais à Tombouctou. Tentatives d'assassinat sur moi et un de mes hommes, débauchage des autres, intimidation de ceux qui voulaient me vendre des chameaux, me servir de guides et finalement l'envoi d'un des leurs comme guide qui essaya de supprimer mon homme de confiance.

En quarante à cinquante jours pour une troupe à pied, on relierait ainsi le Niger au chemin de fer de Colomb Béchar (cette ligne sera probablement prolongée); de là, une économie de temps et d'argent à ajouter à la sécurité qu'elle donnerait à tout le Sahara.

Au point de vue commercial. — Si les militaires trouvaient avantage et économie à emprunter cette route, les commerçants, plus encore, auraient les mêmes raisons de la prendre.

La sécurité dont je parlais tout à l'heure a pour eux encore plus de prix et amènerait une notable augmentation de commerce.

Sur cette route se trouvent les salines de Taoudénit; elles alimentent tout le Sahara. On sait que malgré les difficultés actuelles de la route et les dangers d'être razziés (je puis rappeler que pendant mon séjour à Tombouctou, 15 mars à 25 juillet 1911, douze cents chameaux ont été razziés près d'Araouan); il part deux fois par an des caravanes de douze à quinze mille chameaux pour aller chercher le sel à Taoudénit.

L'autorité militaire est obligée de les convoier, perte de temps et d'argent, vies d'hommes exposées; avec une route sûre, pas besoin de ces précautions et le commerce du sel serait décuplé, l'impôt en bénéficierait (4).

(4) Lorsque j'écrivais ces lignes, je ne pensais pas apprendre peu après la mort de deux de mes bons amis de Tombouctou, le lieutenant le Lorrain et le commis des affaires indigènes Rossi. J'avais connu tout spécialement ce dernier pendant mon séjour à Tombouctou.

Le rapport de M. le gouverneur Clauzel nous dit qu'ils avaient été envoyés avec trente-huit tirailleurs et soixante-dix goumiers pour escorter la caravane des Kountas qui part chaque année de l'est de Tombouctou et se rend par Araouan jusqu'à Taoudénit pour s'approvisionner de sel en barres, cette monnaie du Sahara. Au puits d'El Guettara, à mi-chemin entre Araouan et Taoudenit, ils ont été assaillis par un rezzou venu du Nord les 23 et 24 mai 1912. Ils défendirent chèrement leur vie, nous dit le rapport, l'ennemi fut décimé; je les connaissais, j'en suis certain, mais cette double mort n'est-elle pas la triste et douloureuse confirmation de ce que j'avais avancé dans le rapport ci-dessus.

Sait-on que le sel vaut à l'heure actuelle un franc le kilo à Tombouctou et trois fois autant au moins au sud de la boucle du Niger?

Pour le plus grand bien des habitants ces prix baisseraient, les frais généraux diminuant et parmi ceux à citer encore celui-ci : entre Taoudénit et Tombouctou les pâturages sont peu nombreux, les puits peu abondants; quand il arrive dix mille chameaux tout est insuffisant au point que l'on est obligé de leur attacher la mâchoire pour les empêcher de ruminer (exact), on peut penser quelle perte de bêtes cela occasionne. Si la route était sûre, de petites caravanes pourraient s'établir successivement, pâturages et eau seraient suffisants. J'ai vu à Tombouctou défiler dix mille chameaux de l'azalaye (caravane de sel), les pauvres bêtes maigres au dernier degré, blessées, montraient les souffrances de la route.

Cette route enfin serait très proche de la frontière marocaine, elle peut aussi bien drainer les produits de ce pays que ceux du Sud oranais.

On connaît l'importance des caravanes marocaines; dès la plus haute antiquité, elles ont convergé vers Dienné puis vers Tombouctou. Tout ce qui contribuera à canaliser ces ri-

chesses, à leur faire reprendre le chemin de Tombouctou que les pillages leur avaient fait abandonner, à les y amener en sécurité, tout sera d'un intérêt immédiat.

J'ajoute, faisant une incursion dans le domaine militaire, que la conquête du Maroc ne se fera pas sans de grandes difficultés; personne de ceux qui ont vécu comme moi dans ces pays ne me contredira. Nous y pénétrerons par le nord et par l'est. Les dissidents se retireront devant nous dans la région montagneuse de l'oued Draou, ce sera leur dernier refuge.

Ne serait-il pas utile qu'une ligne de postes au sud, à une distance relativement peu considérable, soit établie et les prenne ainsi entre deux feux? L'effet serait énorme. Ils se sentiraient « encerclés » et se verraient enlever les moyens de se ravitailler par le Sahara en esclaves et chameaux.

Quel avantage y a-t-il à ce que je fasse le premier et à mes risques cette traversée?

L'expédition du colonel Laperrigne est la meilleure réponse que je puisse donner.

Lorsqu'il s'est engagé en 1906 sur la route inconnue Adrar, Taoudénit avec une troupe nombreuse, il n'y a pas trouvé l'eau qu'il comptait, il a perdu des chameaux et n'a été

sauvé que grâce à l'endurance merveilleuse de ses méharis.

Il est bien plus difficile en effet de faire passer une grande troupe. Je l'ai montré par l'exemple de l'azalaye (caravane de sel). Au point de vue eau, une petite troupe rapide de méharis pourra emporter le peu d'eau qu'il lui faut.

Grâce à sa mobilité, elle n'aura pas à s'inquiéter, si un puits a été comblé par l'ennemi.

Au point de vue des attaques des rezzous, elle aura plus de chances de passer qu'une grande, elle excitera moins le désir d'un pillage, elle ne présentera pas l'espoir d'un assez gros butin, par son faible nombre elle leur inspirera moins de crainte qu'une grosse troupe ou que nos méharistes qu'ils redoutent et exècrent. Son extrême mobilité lui permettra de passer avant la formation des gros rezzous qui n'auront pas le temps de se rassembler. Bien armée, elle aura peu à craindre les petites bandes de pillards qui agissent isolément. Elle jalonnnera la route, rapportera des indications sur les points d'eau, et à ce sujet des renseignements précis, que j'ai eus, me permettent de penser qu'il y en a plus qu'on ne le croit généralement.

Moyens de réussir. — Voilà ceux que m'ont suggérés quinze mois de Sahara, dont trois à Tombouctou occupés aux recherches les plus approfondies sur cette question (MM. les colonels Roulet et Gadel peuvent en témoigner).

Il faut douze à quinze Chambas, anciens soldats montés sur méharis, avec des bêtes pour les bagages (méharis également), à cause de la vitesse à atteindre dans la marche; ces bêtes de charge à raison de une pour deux hommes, soit quinze hommes, vingt-deux méharis.

Trois méharis pour moi, un de monture, deux de bagages avec un homme, il pourrait d'ailleurs être pris dans les quinze.

Le temps. — Pour accomplir cette traversée, six mois suffisent :

six mois	{	1. Préparation à Colomb Bechar.
		2. Aller.
		1. Repos à Tombouctou.
		2. Retour.

La meilleure époque serait de faire les préparatifs fin août, pour départ fin septembre, avant le rassemblement des gros rezzous.

Estimation approximative des dépenses :

Quinze hommes à 100 francs l'un et par mois, méharis et nourriture compris : 9 000 francs.

Gratifications à donner pour les risques du

voyage qui dépassent la moyenne ordinaire : 3 000 francs.

Armes, équipement, munitions, une carabine Lebel par homme et quatre cents cartouches : 4 500 francs.

Mon voyage aller et retour, France, Colomb Béchar, mes frais pendant le mois de préparation, mon armement et mes vivres pendant la durée du voyage : 5 000 francs.

Un homme avec moi chargé de mes bêtes personnelles, armes, bagages, etc. : 1 500 francs.

J'arrive ainsi au chiffre de 23 000 francs, mais il faut compter avec les aléas d'une telle randonnée, mettons 7 000 francs pour arriver au chiffre de 30 000 francs qui me semble rationnel.

Pour retirer tous les avantages d'un tel voyage, il serait indispensable de s'adjoindre un deuxième Européen qui se chargerait de toutes les observations scientifiques, cartes, relevages des points d'eau, notes commerciales, etc., celui qui assume la direction de la caravane a assez à faire. Les frais se trouveraient augmentés, mais les résultats bien plus appréciables et il y aurait d'autre part à réaliser sur différents chapitres des économies importantes, en particulier si l'on obtenait la

cession d'armes et de munitions, des réductions sur les transports, etc.

Quant aux hommes, j'ai sous la main à In Salah et El Goléa des hommes à courage et à fidélité à toute épreuve.

IV

LISTE DES POINTS D'EAU ET ITINÉRAIRE FORT MOTYLINSKI-KIDAL

Premier jour. — Couché au pied du Debnat, six heures de marche. Emporter de Motylinski de l'eau pour trois jours.

Deuxième jour. — Couché dans l'oued Tifondjidjin, six heures de marche.

Troisième jour. — Arrem de Tidjenoen, six heures de marche, eau.

Quatrième jour. — Puits d'In Abalès, six heures de marche, eau; emporter de l'eau pour cinq jours.

Cinquième jour. — Oued Tamanrasset (drim) sept heures et demie de marche.

Sixième jour. — Oued de Hâd, six heures de marche.

Septième jour. — Châba de Merokba, sec, six heures de marche.

Huitième jour. — Tahlas et hâd sec (au pied des dunes), dix heures de marche.

Neuvième jour. — Puits de Tin Rahor, huit heures de marche; emporter de l'eau pour trois jours.

Dixième jour. — Châba de Merokba sec et neçi, sept heures de marche.

Onzième jour. — Châba de Hâd Merokba et neçi, quatre heures et demie de marche.

Douzième jour. — Puits d'Intedini, sept heures de marche; emporter de l'eau pour deux jours.

Treizième jour. — Châba de Had (peu) et mackba sec, trois heures et demie de marche.

Quatorzième jour. — Tin Zaouaten, sept heures de marche; emporter eau pour deux jours.

Quinzième jour. — Oued Tidoukan, six heures de marche (Kahlas Mérokba).

Seizième jour. — Puits d'Ingerraf, huit heures de marche, Asabaye; emporter de l'eau pour quatre jours.

Dix-septième jour. — Oued Tinbiden (hâd), neuf heures et demie de marche.

Dix-huitième jour. — Affluent de Tin Eblock (Almoz), huit heures de marche.

Dix-neuvième jour. — Oued Irecher-Iediden (Almoz), huit heures de marche.

Vingtième jour. — Puits de Rarous trois heures et demie de marche. Eau.

Vingt et unième jour. — Kidal, poste soudanais, sept heures de marche (1).

(1) L'itinéraire de Motylinski à In Agerraf premier au seizième jour a été fait en 1910-1911. L'itinéraire In Agerraf-Kidal a été suiv. en 1909.

V

ITINÉRAIRE DE KIDAL A IN SALAH PAR IN ZIZE

Kidal	Eau.
Oued Tambor	Pas d'eau.
Oued Aracher Sadid...	Tilmas.
Gara Sendma	Puits.
Oued Tabogan	Pas d'eau.
Oued Arli	Puits.
Gara Hallous.....	Pas d'eau.
Oued Gouma.....	Puits.
Oued Irarar.....	Pas d'eau.
Oued Tudelog.....	—
Hassi Boughessa	Puits (Afrique occiden- tale).
Oued Touksemin	Pas d'eau (Afrique oc- cidentale).
Oued Taoundart.....	Pas d'eau (Algérie).
Hassi Inesme	Puits.

Ain Tirech.....	Source.
Oued Ilogh	Pas d'eau.
Timissao	Puits.
Saheb el Arneb.....	Pas d'eau.
Oued Takouiat	—
Oued Taghammar	—
Adrar Nahlet.....	Petite source.
In Zize.....	Source.
El Afarad.....	Pas d'eau.
Adrar Adhafar	—
Hassi Macine.....	Puits.
Hassi Adoukrouz.....	—
Hassi Hadjerat	Puits sans eau.
Ame Kress.....	Pas d'eau.
In Bazzen	Puits.
Hassi Gouirat.....	—
In Salah.....	—

VI

COPIES DE QUELQUES TÉLÉGRAMMES REÇUS A L'OCCASION DU VOYAGE

Alger à Gao, 6 mars 1911.

Félicitations; bon revoir.

BAILLOUD.

Gouverneur Niger à le More.

24 mars 1911.

Vous adresse bienvenue dans colonie et
vous prie compter sur aide en mon pouvoir.

CLAUZEL.

Dakar, 28 mars 1911.

Heureux vous souhaiter bienvenue et vous
féliciter succès votre voyage; vous accréдите
auprès gouverneur Haut Sénégal, Niger, rece-

vrons avec plaisir renseignements que vous avez pu recueillir cours votre voyage, particulièrement études diverses, routes aéroplanes.

PONTY.

Dakar, 30 mars 1911.

Mes sincères félicitations, autorités militaires se feront certainement un plaisir vous faciliter votre voyage retour ; cette dépêche vous accrédite auprès officiers.

BONNIER.

Gao, 18 août 1911.

Meilleurs souvenirs et toujours bon courage.

GADEL.

Biskra, 28 novembre 1911.

Vous remercions serons très heureux avoir renseignements votre passage Biskra.

LAFARGUE.

Alger, 28 novembre 1911.

Bons compliments, reçu et transmis ministre

rapport élogieux vous concernant, ne sais encore quand partirai, souvenirs tous.

Général BAILLOUD.

*Constatation de Monsieur le chef d'escadrons Payn,
commandant militaire du territoire des Oasis,
au sujet de la découverte des restes de l'adjutant Joly.*

In Salah, le 8 novembre 1911.

Monsieur Le More, touriste français, revenant de Tombouctou, à la suite d'un voyage dans lequel il s'est occupé d'aviation, ainsi qu'il me l'a dit, a eu la bonne pensée de ramener à In Salah les restes de l'adjutant Joly qu'un Targui (1) avait découvert entre In Zize et Timissao.

L'adjutant Joly avait été assassiné en 1909 et jusqu'à ce jour on n'avait pu découvrir le lieu du meurtre dans les immenses espaces désertiques où le crime avait été accompli.

*Pour le Commandant militaire
et par ordre.*

L'officier adjoint.

Illisible.

(1) Un de mes hommes.

OU

es

Ouro

Sahar

A F R

Kayes

L

H

on.

ITINÉRAIRE D'ALGER À TOMBOUCTOU

Echelle

0 100 200 300 400 500 Kil

Itinéraire du C^{te} R. le More
1910 - 1911

C^{te} R. LE MORE : D'Alger à Tombouctou.

PLON-NOURRIT ET C^{ie}.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
<i>12 octobre 1910.</i> — Tours à Laghouat.....	1
<i>28 octobre.</i> — Laghouat à In Salah.....	12
<i>3 décembre.</i> — In Salah à Motylinski.....	38
<i>3 janvier 1911.</i> — Motylinski.....	68
<i>3 janvier-15 février.</i> — Motylinski à Kidal.....	74
<i>15 février.</i> — Kidal.....	93
<i>25 février.</i> — Gao ..	107
<i>15 mars.</i> — Le Niger.....	116
— Tombouctou.....	126
— Derniers préparatifs ..	148
— La descente du Niger.....	160
— Chasse à l'hippopotame.....	168
<i>18 août 1911.</i> — Le retour, Gao à Kidal.....	178
<i>28 septembre.</i> — Kidal et les rezzous.....	186
— Le Tanesrouft ..	197
— In Zize.....	209
<i>8 novembre 1911 à 15 janvier 1912.</i> — In Salah.	
Les derniers jours.....	217

APPENDICES

I. — Équipement de voyageur au Sahara.....	233
II. — Le Sahara en aéroplane.....	238
III. — Projet de traversée du Sahara.....	242

260 D'ALGER A TOMBOUCTOU

	Pages.
IV. — Liste des points d'eau et itinéraire Fort Motylinski-Kidal.....	251
V. — Itinéraire de Kidal.....	254
VI. — Copies de quelques télégrammes.....	256

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Un Été dans le Sahara, par E. FROMENTIN. 23^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Une Année dans le Sahel, par E. FROMENTIN. 13^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Tableaux algériens, par G. GUILLAUMET. 2^e édition. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Mission Bonnel de Mézières (1898-1900). Deux ans chez les anthropophages et les sultans du centre africain, par R. COLRAT DE MONTROZIER. Préface de M. Camille GUY, gouverneur des colonies. 2^e édition. Un vol. in-16 avec 24 gravures d'après des photographies et une carte. 4 fr.

Au Tchad. Trois ans chez les Senoussites, les Ouaddaïens et les Kirdis, par le capitaine CORNET. Nouvelle édition. Un volume in-16 avec gravures. 4 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Au Siam, Journal de voyage, par M. et Mme Émile JOTTRAND. Un vol. in-16, accompagné d'un plan. 4 fr.

Le Far-West chinois. — Deux années au Setchouen. Récit de voyage ; étude géographique, sociale et économique, par le Dr A.-F. LEGENDRE, médecin-major de 1^{re} classe des troupes coloniales, directeur de l'Ecole de médecine impériale de Tchentou (Setchouen). 3^e édition. Un volume in-16 accompagné d'une carte et de gravures. 5 fr.

Le Far-West chinois. Kientchang et Lolotie. Chinois, Lolos, Sifans, par le Dr A.-F. LEGENDRE. Un volume in-16 avec huit gravures et une carte. 5 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Voyage au Thibet par la Mongolie. De Pékin aux Indes, par le comte DE LESDAIN. 2^e édition. Un vol. in-16 avec 27 gravures, deux portraits et une carte. 4 fr.

Les Régions Moï du sud indo-chinois. Le Plateau du Darlac, par Henri MAÎTRE, des services civils d'Indo-Chine. Un vol. in-16 avec un portrait et une carte. 2^e édition 4 fr.
(Couronné par la Société de Géographie commerciale de Paris, prix Armand Rousseau.)

Au Congo (1898). Impressions d'un touriste, par le baron E. de MANDAT-GRANCEY. 3^e édition. Un volume in-16 orné de gravures d'après des photographies et d'une carte. 4 fr.
(Couronné par l'Académie française, prix Lambert.)

Paris. Typ. Plon-Nourrit et C^{ie}, 8, rue Garancière — 17830.